

T. TRILBY

Coco de France



BeQ

T. Trilby

Coco de France

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 373 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Vacances et liberté

Au clair de la lune

Boule d'or et sa Dauphine

La princesse héritière

Casse-Cou ou la miraculeuse aventure

Coco de France

Édition de référence :
Flammarion Jeunesse.

Dans la belle salle à manger du château de Rosalys le majordome achève de préparer la table autour de laquelle, les trois jeunes grandes-duchesses, filles du grand-duc André régnant sur le duché de Brandellhys vont venir goûter avec leurs amies pour fêter les treize ans de Béatrice, l'héritière du duché.

Suivi de deux laquais, portant livrée et perruques blanches, le majordome, vêtu de rouge, est en train de placer les cartes des invitées.

Le milieu de la table sera occupé par l'héroïne de la fête, en face ses deux sœurs : Huguette âgée de dix ans, Marielle qui vient d'avoir neuf ans, et de chaque côté des grandes-duchesses les jeunes amies dont les pères occupent des charges dans le gouvernement du duché.

Il ne faut pas se tromper, la fille du président du Conseil doit être placée à droite de l'héritière, la fille de l'ambassadeur de France à gauche,

celle de l'ambassadeur des États-Unis n'a que la troisième place, et la fille du ministre des Affaires Étrangères s'assiera à côté de la grande-duchesse Huguette.

D'une voix grave, avec des gestes empreints de dignité, le majordome explique aux jeunes laquais l'importance des places... Le chef du protocole lui a remis ce matin le plan de la table, tous les noms des invitées y sont inscrits ; précaution inutile, le majordome n'aurait fait aucune erreur. Il est né au palais et depuis soixante ans ne l'a guère quitté succédant à son père.

Les cartes mises le majordome inspecte le couvert et de chaque côté de lui, respectueux, les laquais attendent ses observations ou ses ordres. Au milieu de la table, un monumental gâteau, bouquet en sucre de lis et de roses s'épanouit dans un vase fait en nougat, treize bougies l'entourent ; elles seront allumées à cinq heures moins deux, la grande-duchesse et ses invitées venant goûter à cinq heures. Autour de ce gâteau des corbeilles de fruits, des petits fours, des

bonbons de toutes sortes, rien ne manque ; le majordome se déclare satisfait et se dirige vers l'office suivi par les deux laquais.

Quelques instants la pièce reste vide, puis une petite porte, donnant sur un couloir, servant pour le service, s'ouvre lentement, et à peine est-elle entrebâillée qu'une tête de jeune garçon paraît. Cette tête est couverte de cheveux blonds emmêlés, et, sous un large front, des yeux bleus rieurs et curieux. Au milieu du visage, un petit bout de nez impertinent, une bouche moqueuse et un menton volontaire.

– Pucette, tu peux venir, le rouge et les blancs ont disparu.

– J'ai peur, Coco.

– Inutile, ça ne sert à rien d'avoir peur.

Et Coco ouvre la porte et entre dans la salle à manger qui attend des hôtes de marque et non le petit garçon du cuisinier français, arrivé au château depuis quelques mois, et son amie Pucette.

Coco a onze ans, il est maigre comme un

coucou, dit son papa, ce qui étonne toujours Coco car il ne réalise pas comment papa a pu savoir qu'un coucou était maigre. Un coucou, ça crie ! « coucou », ça se voit rarement, et ça ne s'attrape jamais ; enfin papa a l'air certain de la maigreur du coucou. Coco traîne une petite fille aussi brune qu'il est blond, mais chez elle la figure, les mains, les pieds, tout est si petit, que Coco l'appelle : Puce, Pucette. Ils habitent le même pavillon – le papa de Pucette étant le chauffeur des grandes-duchesses – se voyant chaque jour les enfants sont devenus des amis, Pucette prétend avoir dix ans mais Coco ne le croit pas, à dix ans peut-on être aussi petite, enfin telle qu'elle est, Coco la trouve gentille et l'aime bien.

Dans la salle à manger, tous les deux contemplent la table chargée de friandises, leurs visages disent leur admiration et, aussi, un certain regret de ne pouvoir goûter un peu, oh ! très peu, à toutes ces bonnes choses.

– Pucette, c'est magnifique, et ça doit être bon, si je n'étais pas un garçon extra-raisonnable je t'offrirais un de ces petits choux, surmontés

d'une cerise, qui doivent être bourrés de crème pralinée. C'est mon papa qui les a faits, ce sont des gâteaux de France, de Paris, là où il y a les plus belles pâtisseries du monde. Tu connais Paris, Pucette ?

– Non, je suis née à Rome, et j'étais toute petite quand mes parents sont venus au château.

– Tu iras un jour.

– Je ne sais pas.

– Je t'emmènerai, Pucette, quand on y retournera. Tu vois la place de la grande-duchesse Béatrice, elle a une chaise différente des autres, c'est comme un trône, ça ne me ferait pas plaisir de m'asseoir là-dessus.

– Pourquoi ?

– On est trop en vue, on ne peut pas manger sans cérémonie. Les doigts ne doivent jamais toucher aux gâteaux, je connais le truc. Tu voudrais être grande-duchesse, Pucette ?

– Je ne sais pas, je n'ai jamais pensé à ça.

– Tu as raison et puis tu es bien plus gentille que les grandes-duchesses ; ces filles-là

m'ennuient, surtout la Béatrice.

– Pourquoi ?

– C'est sérieux, ça ne rit pas. Je les ai vues dans le parc, elles ont l'air de vieilles dames qui essaient de jouer, croiras-tu qu'elles ne grimpent jamais aux arbres pour voir s'il y a des nids, et le parc réservé c'est comme une grande cage.

– Tu déniches les nids ? demande Pucette.

– Mais non, je regarde les petits, leur maison, je leur dis bonjour, tu comprends ?

– Tu leur fais peur ?

– Aux parents, mais pas aux enfants, et comme je leur apporte à déjeuner, ils sont bien contents.

– Tu sais ce qu'ils aiment ?

– Mais oui, l'histoire naturelle nous renseigne.

– Coco, s'écrie Pucette effrayée, j'entends marcher dans le couloir, on vient, c'est le majordome, on va nous découvrir, nous allons être grondés.

– N'aie pas peur, je réfléchis. Évidemment

retraite coupée, impossible de s'en aller, faut se cacher et les laisser passer. Viens avec moi.

Et se glissant entre deux chaises, Coco entraîne Pucette sous la table. Une grande nappe brodée retombant jusqu'à terre assure aux enfants une cachette à l'abri de tout regard.

– Ils font la dernière revue, murmure Coco à Pucette toute tremblante ; dès qu'elle sera terminée nous mettons les voiles.

– Les voiles ! Qu'est-ce que ça veut dire ? demande la fillette à voix basse.

– On se trotte, on s'en va, comprends-tu, Italienne pas dégourdie.

– Allumez les bougies, dit le majordome, Son Altesse a quitté le jardin, ouvrez les portes !

– Zut, soupire Coco, il n'y a plus moyen de s'en aller. Installe-toi, Pucette, faut assister à la fête et on n'est pas invités. Appuie ton dos contre le mien, tu seras mieux, et ne fais pas la tête, ça n'ouvre pas la porte de la cage.

– J'ai peur, nous serons punis.

– Moi, certainement, et ça sera juste, mais

pour toi ne t'inquiète pas, j'expliquerai à ta maman que je t'ai emmenée de force.

– C'est pas tout à fait vrai, je t'ai suivi.

– Mais j'ai eu l'idée. Attention, plus un mot, pas un geste, voici les invitées.

Se tournant le dos, appuyés l'un contre l'autre, jambes étendues, Coco et Pucette s'installent aussi commodément qu'ils le peuvent pendant que les grandes-duchesses et leurs invitées s'approchent de la table.

Vingt petites filles, de huit à douze ans, sont venues au château de Rosalys, où les grandes-duchesses vivent une partie de l'année, pour fêter les treize ans de la princesse héritière, cette grande-duchesse Béatrice qui semble à Coco si ennuyeuse.

Autour de la table, avec tout le protocole désirable, le majordome conduit à leur place les petites filles et, comme elles sont très bien élevées, elles attendent pour s'asseoir que les grandes-duchesses soient assises. Quand elles sont toutes installées, après leur avoir laissé le

temps d'admirer le gâteau d'anniversaire, un maître d'hôtel l'emporte pour le faire morceler. Les glaces, le chocolat sont servis et, de loin, dans la galerie, les gouvernantes de ces demoiselles les surveillent.

Au début du goûter les fillettes sont silencieuses, mais quand leur appétit est un peu calmé elles trouvent que ce goûter manque d'entrain. Marielle, la plus gentille des grandes-duchesses, s'écrie :

– Béatrice, pourquoi mangez-vous en silence ?

L'héritière relève la tête et son visage sans beauté se tourne vers sa petite sœur.

– Parce que cela me plaît, répond-elle d'une voix sèche.

– Ça ne plaît peut-être pas à tout le monde.

La grande-duchesse a un geste d'insouciance, peu poli, mais elle consent à dire :

– Qui vous empêche de parler ?

– Vous savez bien que c'est votre fête et qu'on doit s'occuper de vous, alors on va crier toutes ensemble : bonne fête, après ça ira mieux.

– Vous êtes ridicule.

– Et vous de mauvaise humeur.

– Je vous défends de me dire que je suis de mauvaise humeur.

– Je me moque de vos défenses, j'ai la permission de ne pas m'en occuper.

– Vous n'allez pas vous disputer, intervient Hugnette ; aujourd'hui, c'est défendu, laissez-nous goûter en paix.

Marielle consent à se taire, Béatrice déclare que son gâteau dont on est en train de distribuer les parts est excellent ; les lis, les roses et le nougat sont croqués en silence ; cette fois les bouches pleines ne peuvent parler.

Sous la table, bien sagement, Coco et Pucette ont écouté ce qui se passait au-dessus d'eux. Il faut avouer que leur estomac, un peu crispé, réclame impérieusement une part du festin. Hélas ! il est impossible de les satisfaire et, tristement, les enfants soupirent. Mais voici qu'une catastrophe s'approche : le dos de Pucette, appuyé contre celui de Coco, tout à coup se plie,

se tord, et le petit garçon entend une voix effrayée murmurer :

– Coco, je vais éternuer !

– Impossible, répond le petit garçon sur le même ton, et sa main, pas très propre, s'approche du nez de Pucette pour serrer des narines qui ne doivent laisser échapper aucun bruit.

Hélas ! le geste de Coco n'est pas assez rapide, un éternuement sonore retentit dans la salle à manger où les grandes-duchesses et leurs invitées sont en train de goûter.

Autour de la table c'est une stupéfaction générale, toutes les petites filles se regardent. À la Cour un éternuement n'est jamais toléré ; dès leur plus jeune âge on apprend aux enfants à faire un certain geste de compression empêchant ce bruit que le protocole interdit.

Derrière l'héritière le majordome se tient debout, surveillant le service des maîtres d'hôtel. En entendant cet éternuement il est aussi surpris que les invitées. Quelle petite fille a commis cette faute ? Il les regarde les unes après les autres,

mais leurs visages étonnés indiquent qu'elles ne sont pas coupables. Serait-ce une des grandes-duchesses ? L'héritière peut-être ?

Non. Stupéfaite, visage mécontent, Béatrice examine ses amies. Huguette et Marielle partagent l'étonnement de leur sœur aînée.

Aucun mot n'est échangé, le service continue, mais il y a parmi les fillettes un certain malaise, elles s'accusent mutuellement. Les petits fours sont servis et font oublier cet incorrect bruit.

Sous la table il y a un affreux drame, Pucette a encore envie d'éternuer et Coco lui tord le nez, ce qui la fait étouffer. Son petit visage est devenu tout rouge, ses yeux pleurent, ses bras se lèvent pour supplier son camarade de la laisser respirer. Coco en a pitié, il desserre son étreinte et, libérée, trois fois de suite, Pucette éternue. C'est la catastrophe et Coco souhaite que le plancher s'ouvre et les engloutisse. Ce souhait ne se réalisant pas, stoïque, il attend les événements qui vont se précipiter.

Autour de la table les grandes-duchesses et leurs invitées se sont dressées, d'où vient ce bruit,

qui a osé éternuer trois fois de suite ? Béatrice se tourne vers le majordome et lui demande d'un ton mécontent :

– Que se passe-t-il ?

Il faut répondre et le pauvre homme murmure :

– Que Votre Altesse m'excuse, mais je ne sais pas ; non, je ne sais pas.

Marielle, la plus jeune des grandes-duchesses, trouve la chose amusante ; rieuse, elle s'écrie :

– Il y a quelqu'un dans la pièce que nous ne voyons pas.

– C'est impossible, répond le majordome.

– C'est possible, cherchons, qui trouve aura gagné.

Suivie de quelques fillettes Marielle quitte la table et se met à inspecter toute la salle à manger. Il y a de hauts buffets sculptés, le majordome doit en ouvrir les portes, un placard dissimulé dans le mur est également fouillé par ces demoiselles. Épouvanté par cette recherche si peu protocolaire le majordome sent sous sa perruque ses cheveux

se dresser.

Coco et Pucette essaient de se faire petits, tout petits, mais ils ont deux têtes, quatre jambes, quatre pieds, quatre bras, quatre mains, sûrement tout cela va être découvert. Marielle, la plus insupportable des grandes-duchesses, juge Coco, va soulever la nappe, c'est impossible qu'elle n'y pense pas. Ah ! comme, il a chaud, son visage est couvert de sueur, il a pris dans ses bras la petite Pucette, elle tremble et pleure tant elle a peur de la punition qui vient. Ça y est, la catastrophe est inévitable, Coco entend des mots qui les condamnent :

– Sous la table, nous n'avons pas regardé.

Voici qu'une petite main saisit la nappe et une tête rieuse surgit.

Coco a un geste, implorant le silence, son doigt se lève sur sa bouche et tout son visage supplie.

– Chut, fait-il, je vous en prie.

Marielle hésite un court instant, elle regarde Coco confus et rouge, Pucette dont les larmes

inondent le petit visage, et elle devine la peur des enfants. Laisant retomber la nappe, elle dit d'un ton tranquille :

– Personne, nous avons perdu. Il doit y avoir, dans les murs, des souris enrhumées, allons jouer.

Avec quelques fillettes Béatrice a déjà quitté la salle à manger, Marielle, Huguette et celles qui ont participé aux recherches vont la retrouver dans le parc où des jeux sont organisés.

Dès le départ des grandes-duchesses et de leurs invitées, furieux, le majordome interroge maîtres d'hôtel et laquais.

– Quel est celui de vous qui est enrhumé, répondez, je veux la vérité.

– Ce n'est pas moi, Monsieur Pierre !

– Ni moi !

– Je ne sais pas ce que c'est qu'un rhume !

Tous protestent et le majordome les croit assez facilement, depuis le premier éternuement il n'a cessé de les observer.

– Alors, reprend-il, c'est incompréhensible,

mais je comprendrai, desservez immédiatement, il y aura six couverts pour ce soir.

M. Pierre quitte la salle à manger et va dans son bureau afin de se remettre de l'émotion qu'il vient d'avoir et réfléchir tout à loisir.

Les maîtres d'hôtel se mettent à desservir la table et au moment où ils emportent sur de grands plateaux la vaisselle et la verrerie, la grande-duchesse Marielle rentre dans la salle à manger. Étonnés, ils s'arrêtent et, de sa voix claire, la fillette leur dit :

– Voulez-vous avoir l'obligeance de vous en aller et vous ne reviendrez pas ici avant dix minutes.

Bien que surpris par cette demande, les domestiques n'hésitent pas, et quittent la salle à manger en pensant qu'aujourd'hui il se passe des choses extraordinaires.

Dès qu'elle est seule Marielle ferme toutes les portes puis se précipite vers la table et relève la nappe.

– Sortez, dit-elle, il n'y a plus personne.

Têtes baissées, marchant à quatre pattes, Coco et Pucette quittent leur cachette. Arrivés devant la grande-duchesse ils ne se relèvent pas jugeant que cette attitude repentante dit, mieux que des paroles, leur regret.

– Comment vous appelez-vous ? demande Marielle, d’où venez-vous ?

La tête blonde se redresse et deux yeux inquiets osent regarder la grande-duchesse.

– Coco de France. Et montrant la petite fille qui n’ose parler le petit garçon ajoute : Pucette d’Italie.

– Pourquoi étiez-vous sous la table ?

– Une histoire mauvaise.

– Dites-la.

– Mon papa est chef cuisinier, je savais qu’il avait fait de beaux gâteaux pour l’anniversaire de la grande-duchesse héritière, j’ai voulu les voir avant qu’ils soient mangés et j’ai emmené Pucette. Un petit coup d’œil, c’était tout ce qu’on voulait faire. Mais le rouge et les blancs sont revenus plus tôt qu’on ne pensait, pour éviter les

complications on s'est fourré sous la table. Pucette a éternué et vous nous avez découverts. C'est la vérité, toute la vérité, Mademoiselle la grande-duchesse, je vous le jure !

Marielle a écouté attentivement ce petit garçon qui s'appelle Coco de France, un drôle de nom, raconter la mauvaise histoire, et ce désir de voir des gâteaux – les gâteaux se mangent – l'étonne.

– Votre papa ne fait pas de gâteaux pour vous ?

– Des fois, mais c'est rare, il faut une occasion, une grande occasion : la fête de maman, mon anniversaire, ça n'arrive qu'une seule fois par an ces choses-là.

Étonnée, Marielle veut avoir des précisions.

– Alors aujourd'hui vous n'avez pas goûté ?

– Si, à quatre heures, comme d'habitude.

– Qu'est-ce que vous avez mangé ?

– Pain et fromage, c'est bon, répond Coco avec fierté.

– Et des gâteaux, vous n'en avez pas eu ?

– Non, c'est réservé au dimanche. Si on n'a fait qu'un peu de bêtises dans la semaine Pucette et Coco ont un éclair au chocolat, n'est-ce pas, Pucette ?

Pucette est incapable de répondre, elle est toujours accroupie à côté de Coco qui n'a pas encore osé se relever.

Ce qu'elle entend surprend Marielle, est-ce possible que des enfants, vivant au château, n'aient pas eu, ce jour de fête, un des nombreux gâteaux faits pour la grande-duchesse Béatrice, sans doute le majordome les a oubliés.

– Venez avec moi, dit-elle, et elle se dirige vers une desserte où ont été mis les restes du goûter.

Coco se relève et traîne Pucette. Sur une assiette la grande-duchesse empile autant de gâteaux que l'assiette peut en recevoir.

– Emportez tout cela et allez vite goûter à ces bonnes choses. Vous direz à votre papa que chaque fois qu'il fait des gâteaux pour nous il doit vous en donner. Au revoir, Coco de France,

— passez par cette petite porte, personne ne vous verra, et le majordome ignorera toujours qui a éternué dans la salle à manger.

Marielle ouvre une porte donnant sur un escalier qui conduit les deux enfants hors du château, puis elle la referme doucement et, toute contente, conscience en paix, s'en va rejoindre ses sœurs et ses amies.

Tenant la précieuse assiette Coco dirige la sortie. Pucette suit, tremblant encore à la pensée qu'ils peuvent rencontrer le majordome et les laquais. L'escalier les conduit à une cour déserte qu'ils traversent rapidement, puis ils prennent une route, peu fréquentée, conduisant dans un coin de la forêt où il leur est permis d'aller jouer. Ils arrivent sans encombre, et, fatigués, s'asseyent par terre avec plaisir.

— Ça y est, s'écrie Coco, on est sauvés et bien sauvés. Elle a été épatante la grande-duchesse Marielle, ce n'est pas sa pimbêche de sœur qui aurait fait cela.

— Coco, tu n'as pas honte de parler de cette manière !

– Non, je n’ai pas honte, à l’école on ne m’a pas appris à respecter les grandes-duchesses. En France on n’admire que les gens qui en valent la peine : une Jeanne d’Arc, un Bayard, comprends-tu, mais une grande-duchesse, toujours de mauvaise humeur, et qui garde pour elle tous les gâteaux, ça n’a pas d’intérêt. En attendant mangeons ce que la demoiselle Marielle nous a donné, mangeons à sa santé.

Chargée de gâteaux l’assiette a été posée sur la mousse.

– Va falloir tout manger ? demande Pucette effrayée.

– Dame, tu ne penses pas qu’on va rapporter ça chez nous, faudrait tout raconter, et, bien que la fin de l’histoire soit belle, je crois qu’on n’éviterait pas la punition. Tu n’as pas faim ?

– Si, pour des gâteaux, mais le pain et le fromage ne sont pas encore très loin.

– Ça ne fait rien, agis comme s’ils étaient loin.

Avec entrain Coco se met à manger, Pucette l’imite, et, sans trop de peine, ils arrivent à

débarrasser l'assiette de tout ce que Marielle y avait mis.

– Ça y est, dit Coco, pour un goûter, c'est un goûter. Elle est belle l'assiette, tu vois cette chose ronde, c'est une couronne, mon papa la fera un jour en nougat.

– Où va-t-on ranger l'assiette ? demande Pucette, petite fille très ordonnée.

Cette question embarrasse Coco, il ne peut être question d'emporter l'assiette chez eux ni de la rapporter au château ; il faudrait donner des explications qu'il préfère ne pas donner. L'assiette, c'est un cadeau, on ne peut l'abandonner dans une forêt. La situation est embarrassante et Pucette a eu raison de lui en parler.

– L'assiette, répond-il, c'est un souvenir ; un souvenir, ça se garde.

– Je sais bien, mais il y a des risques.

– Oui, il y a des risques qui pourraient entraîner des catastrophes.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait de l'assiette ?

– Attends donc, c’est toujours pressé les filles, ça n’a pas d’idée et elles veulent que, nous, les garçons on en ait tout de suite. Je réfléchis, comprends-tu ?

Pucette se tait et regarde son compagnon. Ce petit camarade, venu de France il y a trois mois, est si différent des enfants du duché de Brandellhys qu’elle a pour lui la plus tendre affection.

Tout à coup Coco se lève.

– Pucette, j’ai trouvé. Nous allons enterrer l’assiette-souvenir et quand nous viendrons ici nous la déterrerons pour nous en servir. Elle nous fera penser à celle qui nous l’a donnée avec tant de bons gâteaux qui me font un peu mal au cœur. À l’ouvrage. Le pain et surtout le fromage n’acceptent pas les choux pralinés, forçons-les à les accepter.

Et Coco et Pucette se mettent à creuser un trou pour cacher l’assiette portant les armes et la couronne ducales, cadeau dont ils sont fiers, mais qu’ils ne peuvent, pour le moment, garder.

*

Le lendemain du jour anniversaire de la grande-duchesse, M^{me} Victoire, la grande maîtresse-gouvernante qui s'occupe spécialement de l'éducation de l'héritière, est réveillée de fort bonne heure par quelques coups discrets, frappés à la porte de sa chambre. Encore toute endormie, elle demande ce qui se passe, un valet de chambre la prévient que Son Altesse le grand-duc la demande au téléphone.

Cette fois, tout à fait réveillée, M^{me} Victoire se dresse, et regarde la petite pendule posée sur une table, à côté de son lit. Six heures ! Le grand-duc l'appelant à six heures, quelque chose d'anormal se passe.

M^{me} Victoire se lève si émue que, plusieurs fois de suite, elle met les deux manches de sa robe de chambre au même bras. Enfin, la tête surmontée d'un bonnet de laine verte, M^{me} Victoire ne peut dormir sans ce couvre-chef, elle

ouvre la porte et suit le domestique jusqu'au bureau où l'attend le majordome.

– Bonjour, madame Victoire, dit-il, vous allez apprendre une grande et belle nouvelle.

La gouvernante s'assied devant la table où est posé l'appareil et prend l'écouteur.

– Monseigneur, je vous présente mes respects... les santés sont excellentes, hier la fête a été très réussie, toutes les jeunes invitées... Mais non, je ne sais rien... Est-ce possible ? Quelle nouvelle ! Ici tout le monde dort encore, c'est magnifique... oui, magnifique !... Mais faut-il prévenir ? Que dois-je dire ?... Non, je préfère... Oui, je préfère... Monseigneur viendra lui-même, c'est mieux, jusque-là tout le monde se taira... C'est une grande nouvelle, oui, une grande nouvelle... et je me permets de présenter à Monseigneur mes félicitations et mes vœux de bonheur pour... pour...

Tremblante, la main de M^{me} Victoire remet en place l'écouteur.

– Ah ! Monsieur Pierre, s'écrie-t-elle, je ne

m'attendais pas à cela, vraiment, personne dans le duché ne s'imaginait qu'une chose pareille, pourtant toute naturelle, pouvait arriver. Qu'est-ce que va dire la grande-duchesse Béatrice ?

Sévère, le majordome répond :

– Cela ne me regarde pas. Son Altesse va arriver, il faut que tout soit en ordre. Après un court silence, il ajoute : À votre place, madame Victoire, je ne réveillerais personne de bonne heure, la matinée sera longue, les indiscretions sont à craindre et Son Altesse ne peut être ici avant midi. Nous sommes loin de Brandellhys.

– Trois cents kilomètres, et Son Altesse ne viendra pas en avion, elle arrivera par la route, vers midi.

– Son Altesse déjeunera ?

– Naturellement.

– Madame Victoire, reprend le majordome indigné, vous alliez oublier de me le dire !

– Je ne sais plus ce que je fais, ce réveil, je dormais profondément, cette nouvelle, ah ! Monsieur Pierre, cette nouvelle, je m'y attendais

si peu !

– C'est une heureuse nouvelle.

– Sans doute, mais vous avez raison, je vais aller me recoucher et tout l'étage dormira le plus tard possible.

– C'est prudent.

M^{me} Victoire quitte le bureau et remonte lentement le grand escalier clair qu'elle a descendu tout à l'heure si rapidement.

Elle gagne sa chambre et se remet dans son lit, enfonçant le plus possible son bonnet vert. Elle ferme les yeux, mais le sommeil ne vient pas. La nouvelle, vraiment, la bouleverse, elle est certaine qu'elle ne se reposera plus ; mille idées vont la tourmenter et M^{me} Victoire n'aime pas que les idées la tourmentent.

La vie au château a été réglée par le grand-duc, qui s'occupe lui-même de l'éducation de ses filles, les jeunes grandes-duchesses ayant perdu leur maman il y a déjà six années. Remarié avec une princesse étrangère, sa seconde femme ne voit ses belles-filles qu'à de rares intervalles.

Le château de Rosalys est situé au milieu d'une montagne, à trois cents kilomètres de Brandellhys, la capitale du duché où habitent le grand-duc et la grande-duchesse. Depuis un an les fillettes n'ont pas quitté le château, même à Noël. Les raisons de cet exil du palais ducal sont multiples : la santé de la grande-duchesse héritière exigeait un long séjour à la campagne et, à Brandellhys, des grèves, des manifestations, troublant l'ordre public, auraient condamné, souvent, les grandes-duchesses à rester enfermées dans le palais.

M^{me} Victoire tourne et retourne dans son lit et, après avoir réfléchi, trouve que l'idée du majordome est mauvaise, il ne faut pas changer les habitudes des grandes-duchesses, et que dirait M^{me} Victoire aux nurses pour retarder le service ? Personne ne doit connaître la nouvelle avant l'arrivée du grand-duc, tout changement semblerait bizarre.

À son heure habituelle M^{me} Victoire se lève et fait sa toilette aussi soigneusement que chaque jour et la coiffure de M^{me} Victoire est des plus

compliquées. Un échafaudage de rouleaux, plus gros les uns que les autres, orne le dessus de sa tête, un nœud de dentelle blanche couronne cet édifice, et des rubans de velours, retombant de chaque côté du visage, accompagnent de longues boucles blanches, d'un blanc ravissant, passé très souvent au bleu. Et quand une fois par semaine, le jeudi, M^{me} Victoire soigne ses cheveux, uniques dans le duché, les nurses savent qu'il ne faut pas essayer de pénétrer dans son cabinet de toilette.

Prête, la gouvernante sonne. Trois nurses, habillées de blanc, arrivent en même temps dans son bureau ; elle leur dit la phrase qu'elle répète chaque jour :

– Nurses, nous allons réveiller Leurs Altesses et, les précédant, elle se dirige vers l'appartement contigu au sien, réservé aux grandes-duchesses.

Elle entre dans la première chambre, celle de Béatrice, et trouve la fillette levée et de fort mauvaise humeur. Sans daigner répondre à M^{me} Victoire et à sa nurse qui lui disent bonjour, Béatrice les interpelle :

– Huit heures cinq, je déteste qu'on soit en retard. Je n'ai pu dormir, toute la nuit un chien a aboyé ; il faudra dire qu'on empêche les chiens d'aboyer, cela me gêne. S'adressant à sa nurse, elle ajoute : Vous avez changé ma brosse à dents, je ne veux pas de celle que vous avez mise, il faut me rendre l'ancienne, qu'en avez-vous fait ?

– Mais, répond la nurse, je ne l'ai plus, elle était toute usée, je l'ai jetée.

– Eh bien ! s'écrie Béatrice en colère, je la veux, débrouillez-vous ; la brosse neuve me fait saigner les gencives, je ne m'en servirai pas, vous avez compris,

Spécialement chargée de l'éducation de l'héritière, M^{me} Victoire juge qu'elle doit intervenir.

– Une brosse usagée, dit-elle, est dangereuse, des crins peuvent se détacher et être avalés. Nurse a eu raison de la supprimer. Vous voudrez bien vous servir de votre brosse neuve.

– Vous, Madame Victoire, occupez-vous de mon instruction, c'est votre affaire, et laissez-moi

me débrouiller avec ma nurse.

– Je regrette d’être obligée de vous rappeler qu’une petite fille de votre âge doit écouter les grandes personnes et être polie.

Ces paroles sévères, mais justes, rendent Béatrice furieuse, ses yeux verts, trop pâles, expriment admirablement la rage qui est en elle.

– J’ai eu treize ans hier, répond-elle, je n’accepte plus les observations.

– Je suis désolée d’être obligée de vous dire que j’avertirai Son Altesse, votre père, des difficultés que nous avons ensemble.

– Vous ne l’avertirez pas de si tôt, il y a deux mois qu’il n’est venu, et puisqu’il était absent le jour de mon anniversaire c’est qu’il est très occupé ou en voyage à l’étranger.

– Je vous apprends que Son Altesse arrivera pour le déjeuner.

Celle nouvelle surprend Béatrice.

– Il viendra aujourd’hui, dit-elle, mécontente, alors pourquoi n’est-il pas venu hier, je l’attendais, il avait promis d’être là. Je suis très

fâchée et je le lui dirai.

– Hier, Son Altesse ne pouvait quitter Brandellhys.

– Pourquoi ?

– Son Altesse vous le dira elle-même.

– Vous connaissez la raison qui l’a empêché de venir ?

La question est dangereuse, M^{me} Victoire se rend compte qu’elle s’est engagée dans une conversation qu’il fallait éviter, aussi elle est prête à faire des concessions.

– Il faudrait commencer votre toilette, vous avez aujourd’hui à neuf heures votre professeur d’économie politique.

– Je déteste cette leçon, on m’oblige à l’écouter debout, cela me fatigue.

– Il faut bien vous apprendre à rester debout, les cérémonies officielles sont longues, vous devez prendre l’habitude de l’immobilité.

– Quand je gouvernerai je supprimerai les cérémonies officielles.

M^{me} Victoire a un sourire triste et trouve inutile de discuter plus longtemps.

– Veuillez faire immédiatement votre gymnastique respiratoire, puis votre toilette, vous avez déjà perdu beaucoup de temps.

– Je veux ma vieille brosse à dents.

– Vous ne pouvez plus l’avoir.

– Eh bien ! je ne me laverai pas les dents.

– Alors j’avertirai Son Altesse et je lui répéterai quelques-unes de vos réponses. Je vous laisse libre de choisir : votre toilette habituelle, et j’oublie vos insolences, si vous vous entêtez, je préviendrai votre père.

Lentement, comme elle fait toute chose, M^{me} Victoire quitte la chambre de l’héritière et se dirige vers celle de Hugnette.

Hugnette est une gentille petite fille de dix ans, douce, sensible, et que la grande-duchesse héritière fait souvent pleurer. Dès que sa nurse est entrée dans la chambre elle est levée et, fenêtre grande ouverte, fait ses mouvements de gymnastique.

Très tendre, Huguette a toujours connu M^{me} Victoire et l'aime beaucoup, elle se précipite pour lui dire bonjour et, bien que cela ne soit pas protocolaire, tend un visage qui réclame un baiser.

– Bonjour, ma chérie, bonne mine et sage comme d'habitude, cela console des difficultés. Son Altesse votre père vient déjeuner avec vous. À neuf heures, vous prendrez votre leçon de musique dans le salon vert, j'irai vous écouter.

– N'oubliez pas, Madame Victoire, que j'ai un beau morceau à vous faire entendre.

– Je n'oublierai pas.

Tout étant en ordre ici, M^{me} Victoire se dirige vers la chambre de Marielle, un démon de neuf ans, plein de cœur, mais qui a toujours les plus extraordinaires idées. Et ces idées causent le plus grand trouble au majordome chargé de faire respecter au château le protocole.

M^{me} Victoire entre au moment où, sortant de son bain, très excitée, Marielle discute avec sa nurse.

– Je vous dis que je l’ai vu, vous n’avez pas besoin de savoir où, mais il existe, et je veux connaître son adresse ; je vous en prie, nurse.

M^{me} Victoire intervient :

– Je veux, je veux, ne croirait-on pas entendre Béatrice, heureusement que vous avez ajouté : je vous en prie ; mais que voulez-vous donc savoir ?

– Où Coco de France habite.

– Coco de France ! Qui est-ce ?

– Un petit garçon.

– Où l’avez-vous rencontré ?

– Je ne peux pas le dire.

– Comment ! Vous ne pouvez pas le dire, mais, Marielle, qu’est-ce que tout cela signifie ?

– C’est un secret, Madame Victoire, un secret qui appartient à un autre, à Coco de France, alors vous ne voudriez pas que je vous le dise ; ça serait vilain et vous défendez à votre petite Marielle de faire quelque chose de vilain.

En disant cela Marielle s’est approchée de M^{me} Victoire et, bien emmitouflée dans son peignoir

de bain, a tendu à la gouvernante son visage charmant où des yeux noirs, pleins de rire et de malice, demandent la permission, pour la propriétaire de ces yeux, d'être un peu insupportable.

– En effet, répond M^{me} Victoire, en mettant un baiser sur la joue fraîche, un secret qui appartient à un autre ne doit pas être divulgué, mais vous demandiez à nurse où habitait un petit garçon qui s'appelle Coco de France, un drôle de nom, je me renseignerai.

– Pas auprès du majordome.

– Pourquoi ?

– Je crois que Coco de France en a peur.

– Comment le savez-vous ?

– C'est toujours le secret.

M^{me} Victoire n'insiste pas, mais avant ce soir elle saura d'où vient ce petit garçon qui s'appelle Coco de France et dont la grande-duchesse connaît le secret. Tout cela est bien mystérieux et à cette époque, troublée par des révolutions bouleversant les pays entourant le duché, il faut

se méfier, ouvrir les yeux, les oreilles : recommandations du chef de la police.

– N’oubliez pas, Marielle, que votre leçon de français est à neuf heures, Son Altesse, votre père, vient déjeuner avec vous, j’espère que vous vous tiendrez convenablement pendant sa visite.

– Quel bonheur ! Oui, ma Victoire, je serai sage, sage au moins pendant une heure, tout le temps du déjeuner, c’est promis ; mais, après, il faudra me laisser faire quelques petites bêtises, je ne peux pas être raisonnable toute la journée.

– Après, on verra, souvenez-vous de votre promesse pendant la visite de Son Altesse, c’est ce que je vous demande.

– Et je vous ferai plaisir, ma Victoire, seulement n’oubliez pas de me dire, dès que vous le saurez, où Coco de France habite.

– Je n’oublierai pas.

M^{me} Victoire quitte la chambre de la plus jeune des grandes-duchesses, cette petite Marielle qui est, bien qu’elle ne veuille pas se l’avouer, sa préférée, et elle va voir si les différentes pièces

où les grandes-duchesses doivent prendre leurs leçons sont prêtes pour les recevoir.

La matinée de M^{me} Victoire se passe à surveiller les études des fillettes et elle n'a pas le loisir de demander des renseignements à M. Pierre, le majordome, sur Coco de France. Elle ne pense qu'à l'arrivée de Son Altesse le grand-duc, et à la nouvelle, magnifique, qui apportera, probablement, certains changements dans la vie des grandes-duchesses. M^{me} Victoire fait ce qu'elle doit faire avec un visage préoccupé et au cœur une inquiétude.

À midi, dans la cour du château, des soldats à motocyclette arrivent, ils précèdent de quelques minutes l'automobile du grand-duc.

Les trois grandes-duchesses attendent dans le salon d'honneur ; elles sont vêtues de blanc, couleur préférée du grand-duc, et leurs visages indiquent le plaisir que cette visite leur cause.

M^{me} Victoire a revêtu une robe de velours prune, une robe à paniers, encombrante, et, comme elle est un peu forte, cette robe ne lui va pas très bien, mais sa coiffure est parfaite et

encadre un visage, envahi par la graisse, toujours souriant.

M^{me} Victoire est rarement de mauvaise humeur, il faut beaucoup de choses pour la fâcher. Elle aime les grandes-duchesses comme elle aimerait ses filles, et bien qu'elles soient parfois difficiles, surtout Béatrice, elle est pour ces fillettes, sans maman, pleine d'indulgence et de tendresse.

Aujourd'hui, malgré l'heureuse nouvelle, M^{me} Victoire est triste, et elle regarde souvent la grande-duchesse héritière qui paraît de bonne humeur.

La porte du salon s'ouvre, deux laquais, les blancs comme dit Coco, se mettent de chaque côté de la porte et Son Altesse le grand-duc entre. Il tend la main à M^{me} Victoire qui fait une profonde révérence et embrasse chacune de ses filles, puis, d'une voix autoritaire, habituée à commander, il dit :

– Je déjeune avec vous, très rapidement, et je m'en vais. Je suis venu pour vous annoncer que, depuis hier, vous avez un petit frère, un beau petit

frère qui vous ressemble, Marielle. Nous sommes tous bien contents, le peuple a manifesté très vivement sa joie. Et, se tournant vers sa fille aînée, il ajoute : Vous voici, Béatrice, débarrassée du souci de vous préparer à gouverner, j'en suis bien heureux pour vous. Gouverner, ma chère fille, c'est une responsabilité terrible, vous devez remercier Dieu de vous l'épargner. Nous baptisons votre petit frère dans huit jours, nous vous avons choisie pour être la marraine du jeune grand-duc et nous sommes certains que vous serez une bonne marraine.

Très pâle, raidie dans une attitude que sa volonté lui impose, Béatrice se tait.

Déçu, mais ne voulant pas le montrer, le grand-duc s'adresse à ses autres filles et leur demande :

– Une de vous peut-elle me dire quels sont les devoirs d'une marraine ?

La question embarrasse les fillettes. Furieuse de leur ignorance, M^{me} Victoire se tourne vers le démon qui a toujours une réponse prête :

– Voyons, Marielle, ne soyez pas intimidée, répondez.

Le visage rieur se lève vers son père :

– Une marraine, dit-elle, ça doit donner des dragées à la liqueur, liqueur qui pique un peu la langue, et puis à Noël et à votre anniversaire elle envoie à sa filleule de beaux cadeaux. La marraine écrit, faut lui répondre, ça c'est plus ennuyeux.

Hélas ! les bêtises commencent, M^{me} Victoire juge prudent de les interrompre :

– Et vous, Huguette, vous ne connaissez pas mieux que Marielle les devoirs d'une marraine ?

La fillette est timide, parler devant son père l'effraie, mais le silence de Béatrice, le mécontentement de M^{me} Victoire l'obligent à faire un effort ; rougissant, elle réussit à dire :

– Une marraine promet au Bon Dieu le jour du baptême d'aimer son filleul, elle doit lui apprendre à bien faire ses prières et à être sage et bon.

– C'est très bien, Huguette, répond le grand-

duc, vous avez dit tout ce qu'il fallait dire. Et regardant Béatrice, il ajoute : Je suis un peu triste de me rendre compte que vous, la cadette, vous avez su répondre. Votre sœur aînée ignorait sans doute les nouveaux devoirs que son titre, de marraine lui donne, elle les connaît maintenant.

D'une voix sifflante, pénible à entendre, un serpent s'il parlait ne pourrait en avoir une autre, Béatrice répond :

– Je ne les ignorais pas.

– Pourquoi vous taisiez-vous ?

– Je n'avais pas à parler de devoirs que je refuse.

Cette réponse inattendue, faite de cette voix qui glace les cœurs. surprend tous ceux qui l'entendent. Un afflux de sang change la couleur du visage du grand-duc ; effrayées, Huguette et Marielle se réfugient près de leur gouvernante aussi angoissée que les fillettes.

Le grand-duc se met rarement en colère, mais l'injustice ou la méchanceté le révoltent et pour ceux qui commettent de mauvaises actions il est

sans pitié.

– Béatrice, dit-il après un moment de silence, vous avez treize ans et je vous rappelle que vous devez m’obéir. Je n’admettrai pas que vous refusiez un honneur que la grande-duchesse a eu la bonté de vous offrir.

– La grande-duchesse, ma belle-mère, n’a qu’à l’offrir à d’autres.

Cette fois, le grand-duc perd patience :

– Taisez-vous, je ne supporterai pas que vous me répondiez ainsi. Allez dans votre chambre, vous y resterez huit jours, là vous réfléchirez à l’inconvenance de votre conduite et, jeudi prochain, accompagnée de vos sœurs vous viendrez à Brandellhys pour tenir, le jour du baptême, le rôle que vous devez tenir. Vous avez compris, je pense.

Le grand-duc s’est approché de cette enfant qui le brave, il a la tentation de lui donner la gifle qu’elle mérite. Mais, aujourd’hui, dans le palais ducal, est venu un beau petit bébé dont la naissance lui a causé tant de joie qu’il ne veut

pas, à cause de cet enfant, châtier la fille rebelle. Mettant les mains derrière son dos, il dit d'une voix dure qui fait trembler Huguette et Marielle :

– Répondez ?

– Vous m'avez dit de me taire.

Cette réponse fait perdre au duc son sang-froid :

– Vous avez raison, une enfant en colère n'a pas la possibilité de dire des paroles sensées. Allez dans votre chambre, vous y resterez seule jusqu'à jeudi prochain. Je défends à vos sœurs, vous m'entendez, Madame Victoire, d'aller vous voir. Cette solitude vous permettra de comprendre la tristesse d'une scène pareille et j'espère que, jeudi prochain, votre conduite me fera oublier la peine qu'aujourd'hui vous m'avez faite. Allez-vous-en, Béatrice, pour le moment je désire ne plus vous voir.

Sans même s'incliner devant son père la jeune grande-duchesse s'en va. Elle traverse lentement le salon, ouvre la porte que le laquais referme immédiatement.

Jusqu'à la dernière minute, le grand-duc espérait que sa fille viendrait lui demander pardon ; quand il la voit disparaître, il se tourne vers la gouvernante et lui dit :

– Madame Victoire, tâchez d'arranger cette triste histoire. Béatrice doit être jeudi à la cérémonie du baptême et tout le monde ignorera, je l'espère, ce qui s'est passé, ici, aujourd'hui.

– Monseigneur, Béatrice a été surprise, elle n'a pas compris, mais elle comprendra. Jeudi, elle sera parfaite ; dans toutes les cérémonies officielles sa tenue fait l'admiration de vos sujets.

– C'est exact, répond le grand-duc avec tristesse, mais elle était l'héritière, elle se savait observée ; orgueilleuse, elle ne voulait pas qu'on la critiquât, maintenant ce n'est plus la même chose. Enfin, Madame Victoire, une fois de plus je compte sur vous. Demandez ma voiture, voulez-vous, je vous prie.

– Vous ne déjeunez pas ! s'écrient Marielle et Huguette.

– Non, mes petites filles, ce repas, sans votre

sœur, me serait pénible. On m'attend au palais, j'ai tout quitté pour venir vous voir.

Le grand-duc embrasse les visages attristés, il serre avec affection la main de M^{me} Victoire et lui fait une dernière recommandation :

– À jeudi, vous m'amènerez, je l'espère, une marraine souriante ; dès qu'elle aura vu son filleul elle l'aimera.

– Souriante, répond la gouvernante, c'est beaucoup lui demander. Elle sera correcte, j'en suis sûre, tout ce qu'elle devra faire elle le fera, mais il ne faudrait pas que son cœur soit absent de la cérémonie.

– Tâchez qu'il vienne ?

– J'essaierai, Monseigneur, je vous le promets.

La voiture étant avancée, soucieux, le grand-duc quitte le salon où il était entré si joyeux. Il emporte avec lui toute la peine que sa fille aînée vient de lui faire. Béatrice regrette la naissance d'un frère lui enlevant ses titres et privilèges d'héritière.

Pauvre petite ! Si elle avait été assez grande

pour comprendre les responsabilités et les soucis du pouvoir, comme elle aurait été heureuse que Dieu lui envoyât un remplaçant, ce remplaçant qui, après son père, acceptera la lourde tâche, parce que tout être sur terre a une mission à remplir qu'il ne choisit pas.

*

À Brandellhys toute la ville est pavoisée, ce jeudi est un jour de fête, les magasins sont fermés et de grand matin toute la population, ayant revêtu le costume national qui met en valeur la beauté des femmes et l'élégance des hommes, se promène, envahissant les rues où le cortège, amenant le jeune grand-duc à la cathédrale, va passer. Il fait un temps magnifique, les drapeaux et les fleurs ont envahi fenêtres et balcons, la ville est un immense reposoir fait pour un petit bébé dont la naissance semble avoir apporté à tous un peu de joie.

À Brandellhys, divisé par des partis réclamant

tous des choses différentes, aujourd'hui, la trêve a été ordonnée, acceptée, et les hommes ont un grand bonheur à sentir, de nouveau, qu'ils sont frères.

Au palais ducal, si l'agitation est grande, le jeune héritier ne s'en soucie guère. Revêtu d'une magnifique robe de dentelle que depuis des siècles tous les grands-ducs ont portée le jour de leur baptême, dans son berceau d'or, offert par les dames de la ville, il dort, insouciant des honneurs qui vont lui être rendus.

Revêtu de son costume de maréchal, un costume vert et blanc, magnifique, le grand-duc, dans le salon des glaces, attend ses filles qui doivent arriver à onze heures, une demi-heure avant la cérémonie. Et, bien qu'il cause avec ses invités, il pense beaucoup plus à sa fille rebelle qu'à ce que les invités lui disent.

Depuis huit jours Béatrice se nourrit à peine et ne parle pas. Hier soir, au téléphone, le grand-duc a bien compris que M^{me} Victoire était inquiète. Elle avait beau dire : « Nous serons toutes là à onze heures », sa voix tremblait, doutait. Ce

matin la gouvernante, au nom du grand-duc, donnera des ordres et, s'il le faut, on emploiera la force pour habiller et conduire jusqu'à l'automobile la grande-duchesse. À Brandellhys Béatrice sera comme elle doit être, connaissant son orgueil M^{me} Victoire n'en doute pas ; jamais la fillette ne voudra que sa belle-mère, les invités, le peuple, s'aperçoivent de sa déception parce qu'un petit frère est venu prendre la place qu'elle occupait depuis treize années.

Onze heures moins cinq, le grand-duc n'écoute plus du tout la conversation, il attend. Les fenêtres du salon des glaces donnent sur la cour d'honneur, dans peu d'instants les automobiles des ministres et des ambassadeurs vont se succéder, celle des grandes-duchesses doit les précéder.

Onze heures, le grand-duc ne quitte plus la porte des yeux, cette porte de bois rouge où, de chaque côté, se tient un laquais revêtu de la livrée blanche ; au moment où la pendule de la chapelle du palais commence à sonner, la porte s'ouvre et un huissier annonce :

– Leurs Altesses les grandes-duchesses
Huguette et Marielle.

Vêtues de robes couleur de lune, portant la petite couronne ducale que leurs boucles entourent, elles entrent suivies par M^{me} Victoire et traversent le salon pour aller saluer leur père dont le visage crispé dit son mécontentement.

Dès que la gouvernante est près de lui, à voix basse, il l’interroge :

– Béatrice ?

– Malade, elle a eu des vomissements toute la nuit, le médecin a refusé l’autorisation de l’emmener. J’ai une lettre qui explique médicalement son absence.

– C’est bien, mais vous auriez dû me prévenir, Huguette la remplacera.

– Je me permets de vous dire, Monseigneur, que j’avais envisagé, depuis hier, la nécessité de ce remplacement, j’ai fait répéter aux deux jeunes grandes-duchesses les cérémonies habituelles. Il m’a semblé que Marielle tiendrait mieux la place de sa sœur, Huguette est timide, nerveuse, elle

peut avoir une défaillance ou une émotion qui amènerait des larmes. Marielle fera tout ce qu'elle doit faire, elle ignore la timidité.

– Ce démon pourra se tenir tranquille ?

– J'en suis sûre.

– Comme vous voudrez.

Cette question réglée, le grand-duc va vers ses invités et leur annonce l'indisposition de la marraine qui sera remplacée par sa jeune sœur. Le chef du protocole s'avance et prie Marielle de le suivre chez le grand-duc héritier.

M^{me} Victoire voit la petite fille s'en aller souriante, mais elle constate, avec inquiétude, que ses yeux sont pleins de malice. Elle espère, elle le lui a tant recommandé, que l'enfant terrible n'aura aucune de ces idées bouleversant le protocole.

La cérémonie sera longue. Dans une voiture de gala, carrosse doré traîné par des chevaux blancs, carrosse dans lequel Riquet à la houppe serait à merveille, le bébé, sa gouvernante et sa marraine, suivi par les voitures du grand-duc, des

invités et des hauts dignitaires de la Cour, va traverser toute la ville, Marielle devra sourire, s'incliner, remercier, gestes que Béatrice savait si bien faire. Sa petite sœur saura-t-elle ? Hier, en hâte, M^{me} Victoire l'a fait répéter et alors que Huguette pleurait à l'idée de cette longue corvée, Marielle riait en disant :

– C'est de la gymnastique tout simplement, une gymnastique protocolaire qu'on peut de temps en temps changer.

M^{me} Victoire espère que Marielle obéira scrupuleusement au chef du protocole et que toutes les cérémonies, très imposantes, empêcheront la fillette de changer la gymnastique protocolaire.

Au château de Rosalys Béatrice repose, elle a eu des vomissements toute la nuit, vomissements qui ont obligé le docteur à refuser à M^{me} Victoire la permission de l'emmener. Le lit, la diète, ce soir le docteur reviendra. La malade n'ayant aucune température, il s'en est allé avec sa famille assister au baptême.

Quand la pendule de la chambre de Béatrice

sonne onze heures, la grande-duchesse daigne ouvrir les yeux, elle aperçoit, assise près de la fenêtre, sa nurse, désolée d'être restée au château quand tout le monde est à Brandellhys. Cette nurse soigne Béatrice depuis sa naissance, mais la fillette ne l'aime pas et souvent la fait souffrir. Elle se croit au-dessus de tous et jamais elle n'a eu pour cette femme, attachée à son service, une parole aimable ou un geste de bonté. Les vomissements de la grande-duchesse n'ont pas troublé la nurse, ce matin, en entrant dans le cabinet de toilette, elle a trouvé un verre où il restait de l'eau savonneuse et elle s'est demandé si la grande-duchesse, voulant être malade, n'avait pas bu cette eau.

Dans la salle où les nurses se réunissent on bavarde et hier on disait que l'ex-héritière n'aimait pas ce petit frère venu prendre sa place, et les laquais affirmaient avoir entendu la jeune grande-duchesse dire à son père qu'elle n'assisterait pas au baptême.

– Nurse, préparez mon bain, je vais me lever.

– Votre Altesse n'y songe pas, Monsieur le

docteur a défendu que Son Altesse quitte le lit.

– Je ne vous demande pas ce que le docteur a défendu, préparez mon bain.

– Je ne puis, M^{me} Victoire...

– M^{me} Victoire est à Brandellhys, c'est moi qui commande.

– Mais Votre Altesse ne voudra pas m'obliger à faire ce que M^{me} Victoire défendrait, elle veut toujours qu'on obéisse à Monsieur le docteur.

– Eh bien ! je désobéirai.

En disant ces mots Béatrice se lève et se dirige vers la salle de bains.

Effrayée, la grande-duchesse a eu des vomissements toute la nuit, la nurse se précipite pour empêcher la fillette de pénétrer dans le cabinet de toilette. Au moment où elle va fermer la porte de méchants mots l'arrêtent.

– Vous êtes folle, vous imaginez-vous que je vais lutter avec une nurse. Allez-vous-en, je vous défends de vous occuper de moi.

– Tant pis pour elle, murmure la nurse, j'ai fait

ce que j'ai pu, elle a raison, je ne peux pas me battre avec elle.

Victorieuse, Béatrice pénètre dans la salle de bains et commence sa toilette. C'est une petite fille incapable de se débrouiller seule, elle trouve chaque chose difficile à faire. Le bain est trop chaud ou trop froid, elle n'arrive pas à décrocher son peignoir, et, toute mouillée, grelotte, mais elle n'appellera pas sa nurse.

Quelle robe va-t-elle mettre ? Elle voudrait la plus vieille, la plus laide, aujourd'hui, pour elle, ce n'est pas un jour de fête, mais ses robes sont rangées dans des armoires, elle ne sait où. Ouvrant la porte de la salle de bains, elle crie :

– Nurse, ma robe verte, mon chapeau déchiré par Tony, et mon déjeuner habituel.

Nurse ne répondant pas à cet ordre, enveloppée dans son peignoir Béatrice revient dans la chambre et constate que nurse n'y est pas. Cette absence la révolte, si M^{me} Victoire était là, que dirait-elle ? Nurse ne doit jamais quitter l'appartement tant que Béatrice peut avoir besoin d'elle.

Inquiète, nurse a été prévenir la majordome de ce qui se passait dans la chambre de la grande-duchesse.

Le majordome, M. Pierre, a soixante ans d'âge et de vie au château, ce qui lui permet de comprendre bien des choses ; personne ne lui a parlé de la déception et de la révolte de l'héritière, mais il a deviné que la maladie de la grande-duchesse était une de ces maladies dont il ne fallait pas s'inquiéter. À la nurse, affolée, il répond :

– Laissez Son Altesse se lever, se baigner, et, si elle veut déjeuner et aller dans le parc, ne vous y opposez pas. Ce soir, M^{me} Victoire sera contente de trouver Son Altesse guérie.

Ayant reçu ces conseils nurse s'en va, dans le couloir conduisant à la chambre de Béatrice, elle entend la sonnette retentir sans arrêt. Que se passe-t-il ? Elle se hâte et trouve la fillette fort en colère.

– Pourquoi vous en allez-vous ? Je veux ma robe et mon chapeau verts.

– La robe est remplie de taches et toute abîmée, M^{me} Victoire l’a fait mettre de côté, et le chapeau a été déchiré par le chien.

– Cela m’est égal, donnez-les-moi et réclamez mon déjeuner.

– Lequel ?

Depuis huit jours Béatrice refusait cacao et tartines et ne consentait à boire qu’un peu de thé.

– Apportez-moi celui que je prenais avant... avant ma maladie.

Dix minutes après ces ordres, vêtue d’une robe verte fripée et tachée, coiffée d’un chapeau déchiré par un chien, Béatrice est assise devant une tasse de cacao dont le parfum la réjouit, et les tartines grillées, le beurre, les confitures, tout lui paraît excellent.

Pendant une semaine, voulant être malade, Béatrice n’a pas mangé. Aujourd’hui, c’est fini, la fête a lieu sans elle, elle n’assistera pas au baptême de ce petit frère venu prendre sa place.

Son déjeuner terminé elle s’approche de la fenêtre et regarde le parc. Il fait un temps

superbe, les pelouses sont vertes, les roses épanouies, toute promenade sera agréable. Elle va emporter sa raquette, des balles, et ira travailler, au tennis, son service. Elle joue bien, mais elle veut mieux jouer encore, partout elle doit être la première.

– Ma raquette, mes balles, je vais au tennis.

En remettant les objets demandés, nurse interroge :

– Dois-je accompagner Votre Altesse ?

– Non, cela m’ennuie, tenez-vous dans le parc si votre service vous y oblige, mais je ne veux pas vous voir.

Et, sans plus s’occuper de la nurse, Béatrice quille sa chambre, descend le grand escalier, traverse le vestibule où, à l’extrémité, attend un laquais qui lui ouvre une porte donnant dans le parc.

D’un pas rapide elle se dirige vers le tennis, un endroit ravissant, un mur couvert de roses fait un fond merveilleux et de grands treillages en fer, empêchant les balles de s’en aller, disparaissent

sous des clématites mauves et blanches. Immédiatement Béatrice commence à travailler son service, mais les huit jours de chambre et de diète lui ont fait des membres en coton et son bras n'a aucune force, Marielle, sa petite sœur, enverrait de meilleures balles. À la quatrième mise dans le filet une voix railleuse parvient jusqu'à elle.

– Vous manquez d'adresse la demoiselle qui joue au jeu des grandes-duchesses.

Stupéfaite, Béatrice lève la tête et cherche quelle est la personne qui se permet de lui parler ainsi. Derrière le treillage, à cheval sur le mur, elle aperçoit un petit garçon dont le visage rit.

– Qu'est-ce que vous faites là ? demande-t-elle de son ton autoritaire.

– Et vous ? C'est aux grandes-duchesses ce carré de terre et vous profitez de leur absence pour venir y jouer. Moi, je regarde, tout simplement, c'est pas la même chose. S'il y en a un qui fait une bêtise c'est vous.

– Vous ne savez pas ce que vous dites, j'ai le

droit d'être ici.

– Vous, quelle blague ! Regardez vos frusques, une robe affreuse, sale, toute tachée, et le panier que vous avez sur la tête, aucun mendigot n'en voudrait. C'est pas comme ça qu'elles sont habillées les amies des grandes-duchesses ; je les connais, moi, particulièrement leurs souliers et leurs bas, et je puis vous dire que vous ne leur ressemblez pas.

– Taisez-vous !

– Pourquoi donc que je me tairais ? Le Bon Dieu m'a donné une langue pour m'en servir.

– Allez-vous-en !

– Mais non, je ne m'en irai pas. Aujourd'hui c'est fête, on doit s'amuser comme on peut, être content ; un baptême c'est une belle cérémonie, tout le monde au château y a été. Papa est de service, c'est dommage, j'aurais voulu voir le cortège, ça sera beau. Pourquoi vous n'y êtes pas ? Votre papa et votre maman sont-ils eux aussi de service ou bien êtes-vous punie ?

Furieuse, la grande-duchesse crie :

– Allez-vous-en ou j'appelle, et je vous ferai mettre en prison.

– Voyez-vous cela, vous parlez comme l'ex-héritière, paraît qu'elle était insupportable et que tout le monde est bien content d'en être débarrassé.

À peine Coco a-t-il dit ces mots que la raquette et les balles lui sont envoyées par une petite fille folle de rage et qui ne veut plus entendre cette voix railleuse disant, hélas ! des vérités peu agréables. Mais Béatrice est sans force, Coco est haut perché, et la raquette et les balles, mal envoyées, heurtent le mur au-dessous de lui et effeuillent simplement quelques roses.

– Manqué, vous ne savez pas viser, je vous apprends. En arrachant une touffe de fleurs, qui ne sont pas sans épines, Coco envoie ce projectile sur le chapeau de Béatrice.

– Touchée, vous êtes vaincue, au revoir la demoiselle qui a voulu me conter des blagues. Faut vous méfier, Coco est de France, banlieue de Paris, et là on ne croit pas tout ce que les quilles vous racontent. Les quilles, vous savez, ce sont

les filles, y en a de gentilles et de méchantes. Je vous signale qu'au château j'en connais une tout plein mignonne, vous pourriez prendre modèle sur elle rapport à votre habillement et à votre caractère, elle s'appelle la grande-duchesse Marielle ; tâchez donc que ce soit comme dans la grammaire et qu'elle vous serve d'exemple. Au revoir !

Et avant que Béatrice ait eu la possibilité d'interrompre cet insolent bavard, Coco a disparu.

Sur le court du tennis la fillette est sans raquette et sans balles, à ses pieds une touffe de roses que ce gamin odieux lui a jetée. Rageuse, elle donne un coup de pied à ce bouquet, et crie pour elle seule, le gamin n'est plus là pour l'entendre :

– Je me plaindrai à mon père, je le ferai mettre en prison, on l'arrêtera comme on arrête les voleurs qui veulent pénétrer dans les maisons.

Je me plaindrai à mon père. À peine Béatrice a-t-elle crié ces mots qu'elle les regrette. Aujourd'hui, le grand-duc n'écouterait aucune

des plaintes de sa fille, son absence a dû le contrarier, le fâcher, et la colère de son père est peut-être la seule chose que Béatrice redoute. Pourtant elle n'a pas hésité à jouer, depuis huit jours, une comédie qui devait l'empêcher d'être la marraine de ce frère, venu prendre sa place, qu'elle déteste. Pour elle il n'est qu'un voleur, un usurpateur, elle l'ignorera, ne s'en occupera jamais, refusera de le regarder et de l'embrasser. Elle espère bien qu'il ne viendra pas au château de Rosalys, ce château était la propriété de leur mère, il appartient à ses filles, ce nouveau venu n'a pas le droit d'y pénétrer.

Béatrice va quitter le tennis, elle n'ira pas ramasser sa raquette et ses balles, les jardiniers s'en chargeront. Cela l'ennuie de jouer seule, et puis elle entend encore la voix railleuse du petit garçon qui n'a pas eu peur de lui dire son nom : Coco de France, il faut qu'elle sache d'où il vient, où il habite, et le majordome se chargera de le punir. Il a insulté une grande-duchesse, dans le duché de Brandellhys cela se paie.

Lentement, Béatrice revient vers le château.

Elle sait que, non loin d'elle, se cachant comme elle le lui a demandé, se trouve nurse, va-t-elle l'appeler, l'interroger ? Non, nurse, probablement, ne saura pas la renseigner ; très prudente, elle répond toujours : j'ignore, je ne sais pas, il faut demander à M^{me} Victoire ou au majordome. M^{me} Victoire étant absente, c'est le majordome que Béatrice va interroger.

Arrivée devant le château, elle monte rapidement le perron sans penser que pour le personnel elle devrait avoir soin de jouer son rôle de malade. La porte s'ouvre devant elle et elle demande au valet de pied où se trouve M. Pierre. Dans son bureau, elle ira. Elle traverse le vestibule, prend un couloir et ouvre brusquement la porte de la pièce où travaille le majordome.

Stupéfait par cette visite inattendue, M. Pierre se lève. De cette voix sèche, arrogante, que M^{me} Victoire lui reproche toujours, Béatrice dit :

— J'ai besoin d'un renseignement, pouvez-vous me donner l'adresse d'un petit garçon qui s'appelle Coco de France.

Le majordome voudrait bien connaître l'enfant

qui porte ce nom, il a pourtant une bonne mémoire mais ne se souvient pas. Est-ce un parent de l'ambassadeur de France ? Il n'a pas de fils, mais il peut recevoir un neveu que la grande-duchesse a rencontré. C'est bien extraordinaire, mais il faut se méfier, l'ex-héritière sait des choses que personne ne sait, M^{me} Victoire dit toujours : « Quand Béatrice gouvernera elle n'aura pas besoin de préfet de police, elle fera, elle-même, sa police. »

– Non, non, je ne connais pas, mais si Son Altesse le désire je vais me renseigner, c'est sans doute un enfant de l'ambassade.

Un enfant de l'ambassade, ce gamin mal élevé ! La chose semble à Béatrice impossible.

– Non, dit-elle, ne cherchez pas de ce côté.

– Votre Altesse l'a déjà rencontré ?

– Oui.

– Au palais ducal ?

– Non.

– À une cérémonie officielle ?

– Non.

– Au château ?

– Non.

– Avec si peu de renseignements je suis obligé de dire à Votre Altesse que la chose ne sera pas facile.

– Ceci vous regarde, je veux savoir d'où il vient et où il habite, procurez-vous le renseignement. Je déjeunerai comme d'habitude, et faites prévenir les professeurs que, guérie, je les attends.

– Aujourd'hui ?

– Naturellement, qu'est-ce que vous voulez que je fasse pendant cette journée ?

– C'est que tout le monde est à Brandellhys, personne aujourd'hui ne travaille, Son Altesse le grand-duc l'a désiré.

– Moi je désire autre chose, voilà tout. Faites chercher les professeurs.

– Je suis obligé de dire à Votre Altesse que je crains de ne pouvoir les trouver.

– C'est votre affaire, débrouillez-vous ?

Béatrice quitte le bureau aussi rapidement qu'elle y est entrée et se dirige vers la salle d'études, elle travaillera en attendant ses professeurs.

On peut travailler seule, mais jouer sans compagne, c'est ennuyeux. Dans ce château solitaire la journée va être longue, tout le monde est à Brandellhys a dit Pierre, on n'a laissé ici que le personnel indispensable pour son service. Béatrice est heureuse d'avoir empêché plusieurs serviteurs d'aller au baptême du jeune grand-duc, ce remplaçant de l'héritière dont tout le monde est content d'être débarrassé.

Ah ! ce Coco, quand elle aura son adresse, elle saura bien le faire punir !

Les professeurs ne viennent pas, le déjeuner solitaire est terminé, l'après-midi passe lentement.

Le soir arrive, M^{me} Victoire avait dit que les grandes-duchesses rentreraient vers cinq heures. Il est sept heures et de Brandellhys personne n'est

revenu.

Ivre d'ennui, troublée par les remords, Béatrice erre dans le château, allant de sa chambre au salon de musique, ouvrant le piano, jouant quelques mesures, faisant marcher le phonographe, quittant cette pièce pour la salle d'études, la salle de jeux où elle s'amuse, un court instant, avec les poupées de Marielle qu'elle déshabille pour taquiner sa petite sœur.

Le temps semble long quand on se sent abandonnée par tous et que votre conscience se mêle à chaque instant de vous faire des reproches. L'héritière dont tout le monde est content d'être débarrassé, ces mots criés par une voix railleuse Béatrice ne peut plus les oublier.

Huit heures, le majordome vient demander s'il peut servir, il pense que les grandes-duchesses et M^{me} Victoire retenues, dîneront au palais.

Énervée, Béatrice déclare que n'ayant pas faim elle va se coucher.

M. Pierre s'incline tout en s'étonnant que la fillette ne s'inquiète pas d'un retard qui lui

semble anormal. Il n'a pas dit qu'un orage ayant détruit les fils téléphoniques, il n'a pu demander au palais l'explication qu'il désirait avoir. Le chef du protocole avait réglé toutes choses, les grandes-duchesses devaient quitter Brandellhys après le déjeuner officiel. Les accidents sont toujours à craindre et aujourd'hui les routes étaient particulièrement encombrées.

L'humeur de Béatrice est mauvaise, pendant qu'elle se déshabille elle ne cesse de dire à sa pauvre nurse les choses les plus désagréables, enfin, quand elle est dans son lit et que la nurse bien heureuse va confier à une autre la garde de la grande-duchesse, Béatrice la rappelle.

– Par hasard, dit-elle, connaissez-vous l'adresse d'un petit garçon qui s'appelle : Coco de France ?

– Non, mais je crois bien avoir entendu ce nom, une nurse m'en a parlé, si Votre Altesse le désire je me renseignerai.

– Renseignez-vous, je veux avoir cette adresse demain matin, et, sans dire bonsoir à cette femme qui toute la journée s'est occupée d'elle, Béatrice

se tourne, ferme les yeux pour essayer de dormir afin que le sommeil emporte cet insurmontable ennui qu'elle n'avait encore jamais connu.

La chambre est silencieuse, dans une pièce à côté une nurse veille sur le repos de la grande-duchesse, mais la grande-duchesse ne dort pas, elle a beau se tourner et se retourner dans son lit, elle sait bien qu'elle ne s'endormira pas avant que ses sœurs soient revenues. Pourquoi tardent-elles ainsi, la fête s'est-elle prolongée si tard, le grand-duc a-t-il voulu que ses filles voient les illuminations et le feu d'artifice ? D'habitude jamais les petites filles ne veillent, pourquoi donc aujourd'hui a-t-on changé tout cela ?

Neuf heures, dix heures, onze heures, ce retard est vraiment extraordinaire, Huguette et Marielle coucheraient-elles au palais, et a-t-on oublié de la prévenir, elle, l'aînée, elle doit s'habituer à ne plus dire l'héritière ?

– Nurse, venez tout de suite.

La femme paraît, elle s'était un peu assoupie et les cris de la grande-duchesse l'ont réveillée. Elle bafouille, puis réussit à parler :

– Votre Altesse est souffrante ?

– Non, M^{me} Victoire a-t-elle prévenu, rentrera-t-elle ce soir ?

– M. Pierre m'a dit tout à l'heure que le service du téléphone était interrompu, il faut attendre la réparation pour avoir des nouvelles.

– C'est bien, je veux qu'on me tienne au courant, allez prévenir le majordome. Allumez les lampes, j'attendrai pour dormir le retour des grandes-duchesses et donnez-moi un livre.

– Votre Altesse sait bien que je ne dois pas quitter l'appartement, mais je vais transmettre l'ordre par le téléphone particulier.

La nurse s'en va, Béatrice se lève et s'approche de la fenêtre. La nuit est belle, la lune éclaire la terre et aucun brouillard n'a pu retarder le voyage du retour. Ses sœurs sont restées à Brandellhys pour voir les illuminations et le feu d'artifice et maintenant elles ne vont pas tarder à arriver.

Tout à coup la maison endormie semble se réveiller, des pas se font entendre, on dirait que

des gens courent. Les portes s'ouvrent, se ferment, le parc est éclairé par de grands projecteurs qu'on allume les jours de brouillard ou de réception, et Béatrice entend la voix du majordome qui donne des ordres sans se soucier de son repos.

Que se passe-t-il ? Elle appelle nurse, mais nurse ne répond pas, elle aussi a entendu et a ouvert la porte donnant sur la galerie.

Béatrice appelle de nouveau et comme personne ne vient elle se décide à aller voir ce qui se passe. Au moment où elle arrive dans la galerie elle entend :

– Tournez le projecteur, éclairez l'ambulance, ouvrez la porte, prenez le brancard, doucement, les plus grandes précautions je vous prie. Marchez lentement, montez ensemble, n'ayez pas peur, Madame Victoire, tout va bien.

Sans se soucier de son vêtement de nuit, Béatrice sort de l'appartement. Dans la galerie éclairée, elle voit un brancard, porté par deux hommes, sur lequel est étendue Marielle dont le petit visage est entouré de pansements.

S'approchant d'une nurse, effrayée, elle demande :

– Qu'est-il arrivé, un accident d'auto ?

– Non, il paraît que c'est un attentat, un fou a tiré sur le jeune grand-duc. La marraine a vu le revolver, elle s'est dressée pour préserver son frère, mais elle est blessée, toute la population l'a acclamée. Comme la ville était très agitée Son Altesse a préféré que sa fille revienne ici ; c'est tout ce que je sais.

Pendant cette explication les hommes ont réussi à monter le brancard sans faire souffrir la petite fille ; M^{me} Victoire est derrière elle, visage ravagé, boucles défaites, sans autre souci que l'enfant blessé, Huguette, en larmes, suit.

Au moment où M^{me} Victoire arrive au haut de l'escalier elle aperçoit Béatrice qui, près de la nurse, regarde passer le brancard. La petite fille est bouleversée, les pansements qui font de la riieuse Marielle un être douloureux l'impressionnent, elle voudrait faire ou dire quelque chose, elle ne peut pas.

Sévère, la voix de M^{me} Victoire s'élève :

– Vous êtes guérie, Béatrice, je vous en félicite ; votre remplaçante est blessée, mais sa blessure est de celles dont on s'enorgueillit. Marielle a fait son devoir, ici tout le monde ne peut en dire autant.

Tournant le dos à la grande-duchesse, emmenant Huguette cramponnée à sa robe, M^{me} Victoire suit Marielle qui, pendant de longs jours, sera immobilisée sur un lit, pour avoir voulu protéger un tout petit qu'elle avait promis à Dieu d'aimer.

*

– Maman, tu permets qu'on aille avec Pucette cueillir des fleurs dans la forêt ? On ira jusqu'au champ des bruyères, là où elles sont blanches et roses, et quand on aura fait des bouquets on reviendra. On voudrait goûter là-bas, tu veux bien ?

Dans les communs du château de Rosalys, M.

Jean, le père de Coco, cuisinier venu de France, a un logement : deux pièces et une cuisine ; ce logement fait l'admiration de tout le personnel car M^{me} Jean, modiste, y a mis tout le goût de Paris ; de plus, comme elle ne voulait pas perdre la main, elle a continué à faire des chapeaux, d'abord pour les nurses et les femmes de chambre du château, puis pour les dames qui viennent l'été villégiaturer dans les montagnes entourant Rosalys.

Aujourd'hui M^{me} Jean est très prise, un mariage dans le village a lieu demain et elle a à faire tous les chapeaux de la noce, de grands chapeaux en paille brodée qui accompagnent le magnifique costume des femmes de Brandellhys. Être débarrassée de Coco c'est une chance inespérée, Coco ne reste pas une minute tranquille et a toujours des inventions qui mettent le plus grand désordre dans le logement.

– Va te promener avec Pucette, quand tu es avec elle je suis à peu près sûre que tu ne feras pas de bêtises.

– Naturellement.

– Pourquoi dis-tu naturellement ?

– On me confie Pucette, faut que je sois à la hauteur. C'est quelquefois ennuyeux, mais enfin faut bien accepter l'ennui pour avoir la fille.

– Sauve-toi, prends du pain, du chocolat, des cerises. Tu trouveras tout cela dans le buffet et enveloppe chaque chose séparément.

– Sois tranquille, on a de l'ordre quand on veut.

– Tâche donc de toujours vouloir et de ne pas jeter les affaires, quand tu rentres, n'importe où.

– Ou y pensera, maman, on sera là pour cinq heures, compte sur moi pour mettre le couvert et j'irai chercher aux cuisines notre dîner. J'aime beaucoup aller au château, je commence à connaître tous les marmitons, sauf un, ils sont gentils.

– Tâche de ne pas leur raconter de bêtises, ça ne plairait pas à ton père.

– N'aie pas peur, maman, je sais qu'on est dans une cuisine de la Cour et la Cour, d'après ce qu'on m'en a dit, c'est un endroit où on ne rit

jamais. Je ne voudrais pas être un grand-duc, pourtant le grand-duc Coco ça ferait bien, ça serait de la nouveauté, comme à Paris.

– As-tu fini de dire des bêtises ?

– Oui, maman, tu ne m’entendras plus jusqu’à ce soir ; je t’embrasse et je m’en vais.

Coco jette ses bras autour du cou de M^{me} Jean et lui donne plusieurs baisers. C’est sa manière de lui dire qu’il l’aime, tant, tant, qu’il n’y a pas de mot pour exprimer cette tendresse. Sa mère se fâche mais est contente.

– Voyons, mon petit, sois raisonnable, un peu plus, moi et mon chapeau tu nous jetais par terre.

– Maman, crie Coco en s’en allant dans la cuisine pour préparer le goûter, veux-tu qu’on compte combien de fois par jour tu me dis : sois raisonnable.

– Non, je ne veux pas, et encore si cela servait à quelque chose je compterais bien ; enfin, amuse-toi et sois raisonnable.

Le goûter mis dans un panier bien propre, tout est propre chez M^{me} Jean, Coco s’en va chercher

Pucette qui a dû demander la permission et l'attendre.

Sur le palier du deuxième étage il trouve sa jeune amie, sa maman est de service au château, elle remplace une femme de chambre et est bien contente que Coco emmène Pucette.

Les deux enfants quittent les communs, traversent la grande cour où deux grosses automobiles poussiéreuses indiquent qu'elles viennent de faire un long voyage. En désignant les voitures Coco demande à Pucette :

– Ça vient de Brandellhys ces taxis ?

– Taxi, Coco, qu'est-ce que c'est ?

– T'es pas dégourdie, ma Pucette, je parle de ces voitures, comprends-tu ?

– La blanche, c'est celle du grand-duc, l'autre, c'est la police qui l'occupe.

– Quel truc ! Ça doit être agréable de voyager toujours avec la police comme si on était un malfaiteur, moi, si je deviens grand-duc, je supprimerai tout ce fourbi.

– Toi, Coco ! toi, un grand-duc ! s'écrie la

petite fille stupéfaite.

– C'est des bêtises, je sais bien, mais en France on a tout de même eu un petit lieutenant qui est devenu empereur. C'est une belle aventure, je te la raconterai un de ces jours.

– Tu diras la vérité, tu n'inventeras pas ?

– Mais, grosse bête, c'est dans l'histoire de France que j'ai lu l'aventure.

– Je comprends, c'est une leçon que tu as bien apprise.

– Oui, parce qu'elle me plaisait.

– Ah ! soupire Pucette, si on n'apprenait que les leçons qui vous plaisent on n'en apprendrait pas beaucoup.

Les deux enfants quittent la cour, Coco se retourne pour voir encore une fois la voiture blanche du grand-duc, elle indique que Son Altesse est au château. Sans doute il est venu voir la petite fille blessée, la fausse marraine – la vraie, boudait – a reçu une balle qu'un misérable fou, chassé d'un pays où il n'avait fait que du mal, destinait à un bébé de quelques jours. Tout

le monde au château connaît cette triste histoire et comme la blessée est la grande-duchesse Marielle, si gentille pour Pucette et pour lui, Coco a de la peine, beaucoup de peine. Depuis le soir où on a ramené, dans une ambulance, la petite fille, il a cherché ce qu'il pourrait faire pour lui donner une joie, un plaisir. Mais offrir quelque chose à une grande-duchesse, quand on est un petit garçon dont la tirelire est presque toujours vide, ce n'est guère facile, on a beau être de France, avoir des idées à foison, quand il s'agit d'une grande-duchesse les plus belles idées vous semblent stupides. Pourtant ce matin il a pensé qu'une chose faisait plaisir à tout le monde, aux petits comme aux grands, aux riches comme aux pauvres, ce sont des fleurs, et comme il y en a de très belles dans la forêt, Coco s'est dit qu'il irait en chercher aujourd'hui pour la petite fille blessée et qu'il s'arrangerait pour les lui faire parvenir. Maman a permis la promenade, Pucette très adroite fera les bouquets, et c'est pour Marielle, pour elle seule, que Coco s'en va vers la forêt afin d'y chercher les plus belles fleurs. Toute sa pensée étant occupée par la grande-

duchesse, il demande à Pucette :

– Tu as eu des nouvelles ce matin ?

– Des nouvelles, répond la petite fille, mais de qui ?

– Ah ! Pucette, s'écrie Coco indigné, si tu avais reçu une balle de revolver tu aimerais que tout le monde s'en occupât ; quand un moustique te pique pas un logement ne l'ignore.

– Tu parles de la grande-duchesse ? reprend la fillette vexée, il paraît qu'elle va très bien. La balle n'était pas dans la tête comme on l'avait cru, elle lui a déchiré un peu la joue et l'oreille tout simplement.

– J'ai idée que si c'était ta joue et ton oreille ça ne serait pas si simple.

Cette fois, Pucette se fâche :

– Tu m'ennuies, Coco, et tu ne vas pas me parler tout le temps de la grande-duchesse, comme dit papa on vous en rabâche les oreilles et ça fait du vilain à Brandellhys.

– Quel vilain ?

– Paraît que les hommes se battent, les soldats sont dans les rues et les ouvriers font la grève. Depuis le baptême ça ne marche pas et le grand-duc est tout le temps en colère.

– Il y a de quoi, on a voulu tuer son fils et on lui a abîmé la plus gentille de ses filles.

– C'est pas une raison pour en vouloir à tout le monde. Papa dit que la police aurait dû surveiller, c'est elle qu'il faut gronder, punir, je ne sais pas.

Tout en marchant Coco réfléchit un long moment, puis, très grave, il dit :

– Punir la police, ça n'est pas facile ; je crois que les hommes qui en font partie doivent être déjà punis, sans cela ils ne feraient pas ce métier-là. Ça ne doit pas être amusant, Pucette, de surveiller et questionner tout le monde, de courir après les bandits et de recevoir, quand ils se défendent, coups et blessures. Quand je serai grand je n'entrerai jamais dans la police.

– Qu'est-ce que tu feras, Coco, seras-tu cuisinier comme ton papa ?

– Je ne sais pas encore, j'ai des idées, mais

quand je les dis à maman elles n'ont pas l'air de lui plaire, alors je les enferme dans l'armoire aux secrets.

– À moi tu me les diras, je suis ton amie.

– Je veux bien, Pucette, mais je crois que tu ne les comprendras pas.

– Je te remercie !

– Ne te fâche pas, je ne suis pas très sûr de comprendre ce que je veux.

– Essaye de m'expliquer.

Les enfants sont arrivés à la forêt, ils aperçoivent déjà le champ de bruyères blanches, ces hautes bruyères qu'on ne trouve que dans le duché de Brandellhys et qui garnissent tout un flanc de la montagne couronnée par des sapins. Un côté de cette montagne est blanc, l'autre rose, jamais la bruyère blanche ne s'est mélangée avec la bruyère rose, la différence du sol en est la cause.

– Asseyons-nous, dit Coco, reposons-nous avant de cueillir et j'ouvre l'armoire aux secrets. Je vais te dire ce que je trouve sur la première

planche. Je voudrais, Pucette, choisir un métier qui me permît de faire de grandes choses.

– Quelles grandes choses ?

– De celles qu'on lit dans les livres. Il y a des hommes qui, toute leur vie, travaillent pour mettre au point une invention, une découverte, dont tout le monde se servira ; il y en a d'autres qui s'en vont dans les pays sauvages pour apprendre à des peuples ignorants comment le Bon Dieu veut qu'on vive. Ça me serait égal de toujours être pauvre, de n'avoir que juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim, pourvu que je puisse être assez fort pour faire la chose que j'aurai choisie, mais le difficile c'est de choisir. Maman me dit que je dois apprendre et qu'après on verra, et moi je voudrais déjà savoir pour penser tout le temps à cette chose, ça m'empêcherait peut-être de faire des bêtises.

Pucette a écouté avec attention, mais les explications de Coco sont si peu précises qu'elle n'arrive pas à comprendre ces grandes choses dont il parle, elle n'aime pas lire et ne connaît que les histoires qu'on lui raconte. Que répondre

à Coco qui lui a fait le grand honneur d'ouvrir pour elle son armoire aux secrets ? Elle voudrait bien être à la hauteur de la confiance que son camarade lui témoigne.

– Vois-tu, Coco, dit-elle, je crois que tous les deux on est encore trop petits pour savoir ce qu'on veut faire, il faut grandir, après ça s'arrangera tout seul.

– Tu n'es pas trop bête, ma Pucette, quand à Paris j'ouvrais, pour M. l'abbé, l'armoire aux secrets, faut bien le faire quand on se confesse, il me disait la même chose. Coco faut devenir un garçon sage, après, quand tu seras un homme, le Bon Dieu t'indiquera la route qu'il faut prendre ; pour le moment prenons celle qui va à la bruyère, l'armoire est fermée.

En courant les enfants se dirigent vers le champ et ils se mettent à cueillir.

– Choisis, Pucette, crie Coco, les plus belles branches, celles qui sont longues et souples, il faut que tu fasses trois bouquets. Un qui doit être magnifique, je te dirai à qui je le destine, et deux autres très beaux, un pour ta maman et l'autre

pour la mienne. À l'ouvrage ! Chante, il faut toujours chanter quand on récolte. Je t'écoute, mais ton voix est si fausse qu'elle fait fuir les oiseaux.

Pucette obéit, une chanson italienne vient charmer Coco.

– Tu es rudement gentille quand tu chantes, et en riant il ajoute, c'est malheureux que ce ne soit qu'à ce moment-là !

La cueillette achevée Coco déclare qu'avant de faire les bouquets il faut goûter, et les yeux pleins de malice il interroge sa petite amie.

– Où désires-tu goûter ? dans la forêt y a-t-il un endroit que tu préfères ?

– Non, Coco.

– Alors allons où je veux. Te souviens-tu que la forêt nous garde quelque chose ?

– Oui, l'assiette de la grande-duchesse.

– Eh bien ! pour goûter nous allons la lui reprendre.

– Et après qu'est-ce qu'on en fera ?

– On la rendra à la forêt, c'est la meilleure

cache.

– Sans doute, mais on ne pourra pas toujours la lui laisser.

– Naturellement, mais faut attendre pour avouer ma bêtise, c'est pas le moment, crois-moi.

Ils arrivent près du grand frêne pourpre au pied duquel, l'autre jour, ils ont enterré l'assiette portant la couronne ducal. Autour du tronc d'arbre il y a partout de la mousse, de cette jolie mousse verte qui ferait des coussins superbes pour la salle où M^{me} Jean reçoit ses clientes.

Coco regarde toutes ces petites bosses et se demande sous laquelle il a enterré l'assiette, il croyait se souvenir et aujourd'hui il ne sait pas. Va-t-il falloir bouleverser ce tapis merveilleux pour retrouver le cadeau de la grande-duchesse ?

– Coco, dit Pucette, on l'a enterrée là où il n'y a pas de mousse, tu te rappelles que tu m'as défendu de toucher au tapis vert ?

– Tu es un « as », j'avais oublié ; à l'ouvrage !

Un bâton, ramassé dans la forêt, sert de pioche, puis avec ses mains, Coco se met à

fouiller le seul endroit où il n'y a pas de mousse.

– Je la sens, crie-t-il, mes doigts trouvent de la résistance, la voici, ma Pucette, un peu sale, mais superbe. Un coup de mouchoir et je déballe le goûter.

– Coco, est-ce qu'il faut s'en servir ? Même après le coup de mouchoir elle ne sera pas bien propre.

– Ne pas se servir du souvenir, c'est affreux pour celle qui l'a donné ! Tu ne veux pas offenser la grande-duchesse Marielle, une blessée !

Pucette admire Coco mais ne le comprend pas toujours :

– Non, je ne veux pas l'offenser. Et, avec un soupir, elle ajoute : On se servira de l'assiette sale.

Coco sort du panier le pain, le chocolat et les cerises.

– Ne fais pas de manières, ma petite fille, quand tu seras au régiment tu en verras bien d'autres.

– Mais, Coco, je n'irai pas au régiment, je suis

une fille.

– Ça, tu n'en es pas sûre. Papa a dit l'autre jour que s'il y avait une nouvelle guerre les quilles iraient aussi. C'est juste, tu ne trouves pas ?

Effrayée, Pucette bafouille :

– C'est peut-être juste... mais... mais à la caserne j'aurai peur. Est-ce que tu crois que je pourrai y emmener maman ?

– Tu es folle ! Nous, les hommes, comment faisons-nous ? Il y a bien des soldats qui voudraient aussi avoir leur maman, mais cela n'est pas permis.

Et comme il s'aperçoit que les doux yeux bruns de Pucette s'emplissent de larmes, il ajoute :

– Ne pense pas à ce truc-là, c'est pour les grands et tu n'es pas grande, une petite bonne femme pas plus haute qu'un radis.

– Mais si, proteste Pucette consolée, je suis plus grande qu'un radis.

– Je sais bien, c'est une image, à Paris on parle

par image, en Italie ça doit se faire aussi.

– Je sais qu’il y a des images dans les livres et sur les murs.

– Tu ne comprends rien, ma Pucette, aujourd’hui ton esprit est barbouillé. Maintenant qu’on a goûté faut faire les bouquets, je choisis les plus belles branches pour le numéro un, celui qui doit être merveilleux.

– Pour qui est-il ?

– Je vais te le dire afin que tu t’appliques : il est pour la propriétaire de l’assiette, la petite fille blessée.

Pucette s’arrête de travailler et s’écrie :

– Pour la grande-duchesse ! Mais, Coco, je ne saurai pas faire un bouquet pour elle.

– Tu ne sauras pas, quelle blague !

– Mais non, si tu voyais ceux qu’on lui apporte, tu comprendrais. Toutes les dames de la Cour ont envoyé des fleurs, des bonbons, des jouets, des livres ; j’ai tout vu passer, ton bouquet, Coco, serait ridicule.

Le visage du petit garçon devient triste, il réfléchit un court instant, puis il répond :

– On donne ce qu'on a, et ce qu'on offre, avec tout son cœur ce n'est jamais ridicule. Fais le bouquet, Pucette, les dames de la Cour ne sont pas venues dans la forêt y chercher la bruyère, notre bouquet ne ressemblera pas à ceux qu'elles ont envoyés, voilà tout.

– Je veux bien, mais comment lui feras-tu parvenir ? L'apporteras-tu à M. Pierre ?

– L'homme rouge ? Non, il ne me plaît pas.

– Alors tu guetteras le passage d'une nurse ?

– Je ne sais pas encore, l'idée viendra. Tu as bien vu qu'on peut entrer au château sans qu'on s'en aperçoive, le jour de l'anniversaire de la grande-duchesse « poison », nous avons vu ce que nous voulions voir.

Pucette laisse tomber sa gerbe et s'écrie :

– Comment oses-tu appeler la grande-duchesse ainsi ! Si on t'entendait, ce serait terrible !

– D'abord il n'y a que toi qui m'entends, et

s'il y avait une autre personne elle trouverait peut-être que ce surnom est mérité. C'est elle qui devait recevoir la balle, à moins qu'elle n'ait pas cherché à préserver son petit frère, en tous cas je crois que son cœur ne risque pas de l'étouffer. Finis les bouquets et on s'en va. J'ai promis à maman d'être là à cinq heures et avant il faut que je livre au château la bruyère.

– Tu iras tout seul, dit Pucette avec effroi.

– Oui, j'ai failli te faire pincer une fois, je ne recommencerai pas.

– Tu prépares une bêtise et si M. Pierre le découvre ça peut être terrible ; Papa dit qu'une faute dans le service il ne la pardonne pas.

– Je ne suis pas dans le service.

– Oui, mais ton papa y est.

– Sois tranquille, je m'arrangerai pour qu'on ne me pince pas.

Sans aucune joie Pucette termine le bouquet, elle le réussit parfaitement et donne toute satisfaction à Coco. En hâte les enfants réunissent les bruyères qu'ils veulent offrir à leurs mamans.

Après avoir enterré de nouveau l'assiette-souvenir ils prennent le chemin du retour. Coco porte les bouquets, Pucette le panier vide. Ils se taisent, tous deux ont la même pensée, dont ils ne veulent pas parler. Coco est en train de dresser un plan pour faire parvenir ses fleurs et, malheureusement, quand il a une idée, bonne ou mauvaise, il ne l'abandonne jamais.

Pour son camarade, Pucette a une tendre affection, aussi elle a peur, mais elle sait bien qu'elle ne peut empêcher Coco de faire une bêtise, et jusqu'au moment où elle l'entendra grimper l'escalier comme seul il le grimpe, trois marches à la fois, elle aura un poids sur le cœur.

À l'entrée du parc réservé, Coco dit :

– Veux-tu m'attendre là, Pucette, faut mieux qu'on rentre ensemble. Je vais porter le bouquet et je reviens ; assieds-toi au pied de cet arbre, tu seras bien.

– Coco, j'ai peur, fais bien attention surtout.

Le petit garçon n'entend pas ces paroles, portant la gerbe dans ses bras il s'est mis à courir

de toutes ses forces, le long du mur qui entoure le parc.

Toute tremblante, Pucette lui obéit et s'assied, mettant à côté d'elle le panier vide et les bouquets. Maintenant il faut attendre, longtemps peut-être ; elle ne peut rentrer seule, que dirait-elle aux mamans ? Elle n'a pas le droit de raconter ce que Coco tente, c'est sa bêtise à lui, une bêtise qui peut être si grave ! Pénétrer dans le château, c'est défendu, il y a des soldats, des laquais, des agents de police, et M. Pierre ! Ce sont des obstacles terribles pour une petite fille qui, il faut bien le dire, a un peu peur de tout : du noir, des souris, des moustiques, et du chien de la grande-duchesse Béatrice qu'on dit, tout bas, aussi méchant qu'elle. Ah ! si Coco pouvait renoncer à son idée, c'est impossible de donner un bouquet à une grande-duchesse !

Toute seule, sous l'arbre, Pucette est malheureuse, elle attend la catastrophe que Coco pouvait si bien éviter. Quand on est désespéré, une petite fille élevée chrétiennement pense toujours que la prière vous donne la force dont on

a besoin. Pucette ferme les yeux, croise ses mains, et prie avec ferveur pour le camarade imprudent que le bon Dieu lui a donné.

– Me voici, j’ai réussi, ça n’a pas été facile, j’ai les mains et les genoux écorchés, mais avec un peu d’eau tout s’arrangera.

La petite fille s’est levée et sur son visage il y a une telle joie que Coco s’en aperçoit :

– Tu es contente ?

– Oui, j’avais si peur, comment as-tu fait ?

– Je connais bien le château, je savais où se trouve la fenêtre de la grande-duchesse Marielle ; depuis qu’elle est blessée j’ai souvent rôdé de ce côté-là pour voir les visages de celles qui la soignaient. C’était le bulletin de santé que je prenais là, plus exact que celui déposé chez le concierge. Quand j’avais vu les boucles de M^{me} Victoire bien en ordre, je savais que ça allait. J’ai marché le long du mur, arrivé en face de la fenêtre, j’ai grimpé.

– Sur le haut du mur, s’écrie Pucette admirative, tu es donc un chat ?

– À peu près, mais il y avait un arbre, cela m’a beaucoup aidé, et le bouquet ficelé sur la tête j’ai pu réussir à gagner le haut du mur. Faut te dire qu’avant de grimper j’ai collé un timbre sur la liane qui tenait les bruyères et j’ai pu réussir à écrire avec mon stylo : Coco de France. Je n’ai pas mis ton nom, j’avais trop peur d’être pris. Une fois sur le mur tout a été facile, la fenêtre était grande ouverte, j’ai aperçu le lit de la malade, à côté d’elle, assise sur une chaise, la grande-duchesse poison, et, dans un autre coin de la chambre, une nurse. Un, deux, trois, j’ai pris mon élan et j’ai jeté le bouquet. Quand j’ai vu qu’il était arrivé je suis descendu en vitesse, c’est à ce moment-là que mes mains et mes genoux ont raclé la pierre et m’ont fait les écorchures que tu vois. Vive la grande-duchesse Marielle je suis bien content, merci à la fleuriste. Et, prenant les bouquets, le panier et la main de Pucette, Coco entraîne la fillette en courant vers les communs.

Dans la chambre de Marielle le bouquet de bruyère venu on ne sait d’où, cause la plus grande surprise. La convalescente se dresse sur son lit et désignant la gerbe blanche, tombée sur le

parquet, s'écrie :

– Nurse, apportez-moi, je vous prie, ces bruyères, elles viennent de la montagne, je les reconnais. Ah ! comme elles sont belles, qui donc me les a envoyées ?

Béatrice s'est précipitée vers la fenêtre :

– Je ne vois personne, dit-elle, il faut appeler Pierre, savoir qui a pu jeter ces fleurs. C'est défendu, dangereux, on pourrait nous envoyer n'importe quoi.

– Non, Béatrice, n'appellez pas, laissez-moi regarder ce bouquet, des fleurs ne sont pas dangereuses.

– Elles sont peut-être empoisonnées ?

– Laissez-moi tranquille, vous m'ennuyez.

– Nurse, reprend Béatrice, allez chercher M^{me} Victoire.

Tendrement aimée par Marielle, M^{me} Victoire est toujours la bienvenue, la petite malade ne proteste pas.

Mise au courant de l'incident, M^{me} Victoire

arrive immédiatement.

– Que se passe-t-il ? Est-ce possible que ce bouquet soit arrivé par la fenêtre ?

– J'étais là, Marielle dormait à moitié pendant que je lui lisais une histoire assommante, nurse tricotait, nous avons entendu tomber quelque chose et nous avons vu ces bruyères sur le parquet. Nurse les a ramassées, j'ai dit que ces fleurs pouvaient être empoisonnées et Marielle les a gardées.

– D'où viennent-elles, avez-vous trouvé une carte ?

– Non, répond Marielle, mais il y a un timbre collé sur la liane et sur ce timbre un nom. Mettez vos lunettes, Victoire, depuis mon accident je ne vois pas bien clair.

Dans l'énorme sac qui pend à son bras, M^{me} Victoire cherche ses lunettes et prenant le bouquet examine le timbre. En effet des lettres ont été tracées par quelqu'un qui écrivait bien mal, enfin elle réussit à lire :

– Co... co... de... fr...ance.

– Coco de France ! s'écrie Marielle.

Dressée, pleine de colère et de rancune, Béatrice répète : Coco de France ! Et d'une voix méchante elle ajoute :

– Nurse, allez chercher Pierre, il faut commencer immédiatement une enquête. Lancer un affreux bouquet dans la chambre d'une grande-duchesse, cela mérite un châtiment, mon père le saura et punira.

– Béatrice, je vous en prie, modérez-vous. Votre sœur est une convalescente et des cris comme vous en poussez sont déplacés dans une chambre de malade. Nurse, restez ici, je ferai moi-même l'enquête.

Surprise par l'emportement de sa sœur, Marielle proteste :

– Je connais Coco de France, il est très gentil.

– Vous connaissez Coco de France ?

– Mais oui, et je sais pourquoi il m'a envoyé ce bouquet. Il a appris que j'étais blessée, il a fait comme tout le monde et m'a donné des fleurs, je suis bien contente. Allez-vous-en, Béatrice, allez-

vous-en, nurse, il faut que je raconte un secret à M^{me} Victoire, un secret que personne ne doit entendre et Pierre n'aura pas à s'occuper de Coco de France.

– Mais je veux savoir, reprend Béatrice, comment vous connaissez ce garçon.

– Eh bien ! vous ne le saurez pas, allez-vous-en.

– Non, je ne m'en irai pas. Et en tapant du pied Béatrice ajoute : Je veux entendre ce que vous allez dire.

– Je ne dirai rien tant que vous serez là, et puis je suis dans ma chambre et vous m'ennuyez.

M^{me} Victoire intervient et, ouvrant la porte, dit à Béatrice :

– Il ne faut pas fatiguer votre sœur ni vous mettre en colère, je vous prie de vous en aller.

Quand M^{me} Victoire prononce certaines paroles, la grande-duchesse sait qu'il est inutile de lui résister. Furieuse, elle se dirige vers la porte :

– Je préviendrai mon père, vous pouvez en

être sûre.

– Il ne vous écouterait pas parce qu’il ne vous aime plus, répond Marielle.

Cette triste vérité atteint Béatrice, elle baisse la tête et, la rage dans le cœur, se décide à quitter la chambre. Alors Marielle tend les bras à sa gouvernante et lui dit :

– Ma Victoire, il faut que je vous raconte le secret d’un autre, de celui qui m’a donné les bruyères blanches, et vous empêcherez qu’on lui fasse du mal.

Et tout bas, tant elle a peur que Béatrice écoute à la porte, Marielle raconte comment elle a fait connaissance de Coco de France.

*

Coco s’ennuie, lui qui n’avait jamais eu cette maladie l’a comme tous les gens qui habitent au château. C’est que, l’été, les beaux mois des vacances ont été tristes. À Brandellhys la capitale du duché, le grand-duc tient tête à une

organisation révolutionnaire qui prétend imposer ses volontés et prendre le pouvoir pour y mettre des hommes nouveaux réputés pour leur cruauté. Le grand-duc défend sa patrie avec énergie, il sait que s'il abandonne le pouvoir les Brandellhysois ne seront plus des hommes libres de prier, de travailler, de garder leur famille et leurs terres. Les réunions, les manifestations, les grèves se succèdent, aussi devant la gravité de la situation le grand-duc s'est séparé de son jeune fils et l'a envoyé au château de Rosalys, loin de cette révolution qui, d'un jour à l'autre, peut devenir sanglante.

Depuis que l'héritier du duché est venu rejoindre ses sœurs la police s'est emparée du château et du parc ; des gardes, des agents, des soldats entourent le château, le personnel n'y pénètre plus qu'accompagné par les policiers, il ne peut en sortir qu'avec ceux qui les ont fait entrer. Les ordres les plus sévères ont été donnés : toute circulation est interdite autour du château, aucun enfant du personnel ne doit plus sortir sans être accompagné ; une heure le matin, une heure le soir, c'est tout ce que la police

permet.

Le pauvre Coco reste dans le logement essayant de se distraire et de distraire maman, bien soucieuse. Coco enfermé, mis en cage, est sans idée, il a lu et relu les quelques livres venus avec lui de Paris, fait ses devoirs de vacances. Le travail distrait et c'est tout, tout, et prisonnier, sans avoir mérité la prison, Coco s'ennuie; Parfois maman a pitié de son petit garçon et comprend que les journées pour lui sont bien longues.

– Va courir dans l'escalier, dit-elle, cela dégourdira tes jambes. Et Coco, très imprudent, descend la rampe à cheval, à toute vitesse, puis il remonte les marches, deux par deux, en sautant, gymnastique qu'il s'impose pour rester en forme, dit-il, le jour où la police disparaîtra.

On peut s'amuser dans un escalier quand on est deux ; seul, après trois descentes, il en a assez, et puis passer tout le temps à l'étage où Pucette habitait et ne plus la voir, c'est triste. Pucette et sa maman sont retournées en Italie, le chauffeur des grandes-duchesses n'a plus le droit de quitter

le château ; sa voiture, gardée par des soldats, est toujours rangée devant le perron, prête à s'en aller.

Tout cela est bien étrange et ne plaît pas à maman, papa a dit un jour que sa femme et son fils devraient prendre le train pour la France, alors qu'on pouvait encore le prendre, mais maman a répondu qu'elle ne quitterait jamais papa et papa a un contrat, c'est une parole qu'on donne, paraît-il, et il n'a pas le droit de s'en aller. Faut rester puisque c'est le devoir, mais c'est un devoir bien ennuyeux.

Pendant les longues journées que Coco passe dans le logement, le plus souvent derrière la fenêtre à regarder l'été s'en aller, il pense souvent à ce château devenu si mystérieux et aux personnes qui l'habitent. Une l'intéresse plus que les autres, c'est la grande-duchesse Marielle qu'il ose appeler son amie. Est-elle guérie tout à fait ? Sa figure est-elle revenue comme autrefois. la blessure reçue le jour du baptême n'a-t-elle laissé aucune trace ? Que fait-elle, la laisse-t-on sortir ? Le parc est plein de soldats, des sentinelles sont

mises de chaque côté des murs, ce n'est pas agréable de se promener au milieu d'une armée, on ne doit pas pouvoir jouer quand on se sent surveillé. Le petit grand-duc est au château, ce bébé doit amuser sa fausse marraine plus que la vraie ; celle-là si on ne la laisse pas sortir c'est bien fait, Coco la déteste depuis que sa petite sœur a été blessée à sa place.

Un matin d'octobre où la matinée a paru à Coco plus longue que d'habitude, au moment où il va se mettre à table avec maman, papa, vêtu de ses habits de cuisinier, entre brusquement dans la petite salle à manger.

– Ça y est, dit-il, on part, faut tout préparer, les voitures ont quitté le château hier, probablement avec les grandes-duchesses. On ne sait rien, il y en a qui disent qu'une grande-duchesse est restée parce qu'elle était malade, ça doit être, probablement, celle qui a été blessée, Brandellhys est pris par les révolutionnaires, le grand-duc et la grande-duchesse sont prisonniers dans leur palais et on craint que de mauvaises bandes viennent par ici. Nous nous en irons à trois heures avec la

camionnette, M. Pierre nous l'a donnée. Nous voyagerons de nuit, on passera plus facilement, fais les bagages. Coco va t'aider, je reviendrai dès que je pourrai ; je dois assurer le service jusqu'à trois heures, après la police s'en charge. Coco, tu m'as compris, faut aider ta maman, la camionnette est devant la porte, entassez dedans tout ce que vous pourrez, à tout à l'heure.

Partir ! La porte de la prison s'ouvre, Coco est fou de joie, il se lève et crie à son père :

– Sois tranquille, on sera prêt, et en route pour la France !

De déjeuner il n'en est plus question, maman et Coco n'y pensent pas, il y a trop à faire. Dans trois heures il faut que tout le ménage soit dans la camionnette et maman et Coco habillés pour un grand voyage. La route est longue de Rosalys à Paris, on voyagera toute la soirée, toute la nuit et encore une autre journée. Qu'importe. maman et Coco sont heureux de quitter un pays où les hommes sont assez bêtes pour écouter ceux qui veulent les asservir.

Les bagages sont faits le plus rapidement

possible et portés dans la camionnette ; précautionneuse, maman y met une grande malle vide qui ne contient qu'une couverture :

– Vois-tu, dit-elle à Coco, si tu as froid, cette nuit, on le mettra là-dedans et s'il y avait du danger, on ne sait pas, on peut rencontrer de mauvaises bandes, tu t'y cacherais, je serais plus tranquille.

Mais, maman, répond Coco vexé, si on nous attaque, avec papa je dois le défendre.

Mon petit, tu tâcheras pendant le voyage de ne pas nous ennuyer, un garçon de ton âge, avant tout, obéit. Et elle ajoute : Comprends, mon petit, que nous avons beaucoup de soucis, d'inquiétude, ne nous en donne pas davantage.

Quand maman parle avec une voix grave et en regardant avec tendresse son petit garçon, Coco sait bien qu'il fera tout ce qu'il peut pour lui faire plaisir.

– J'obéirai, dit-il, furieux d'être obligé de céder, et je comprends bien qu'on ne va pas faire un voyage d'agrément.

Le déménagement continue, à trois heures papa arrive, bouleversé.

– Je ne sais pas ce qui se passe, dit-il, le château a l'air abandonné, il n'y a plus de police, plus de domestique, M. Pierre a disparu, quelque chose de terrible se prépare, faut nous en aller aussi vite que possible.

– Tout est prêt, répond maman, crois-tu qu'on passera ?

– Mais oui, je vais clouer sur la voiture notre drapeau, tout le monde respecte la France. Coco, pendant que je vais m'habiller, va à la remise, tu peux circuler il n'y a plus personne, prends un marteau, des clous, la boîte à réparation si tu la trouves, et mets le tout dans la camionnette.

Dépêche-toi, dans une demi-heure faut qu'on soit sur la route.

– J'y vais, papa, reprend Coco. Et il ajoute : La grande-duchesse malade a-t-elle aussi quitté le château ?

– Je n'ai pas été y voir, mon petit, et je pense bien qu'on l'a emmenée, tout le monde a dû

partir avec elle, police et personnel. Va vite à la remise, Coco.

Heureux de pouvoir circuler en toute liberté, sans crainte de se heurter à des policiers toujours désagréables, le petit garçon s'en va en courant vers la remise, mais pour aller à la remise il faut longer le château abandonné, a dit papa. Coco ralentit sa course et au lieu de passer derrière le château, il lui prend le désir de traverser la cour d'honneur que personne ne garde plus.

Arrivé devant le perron où il y avait toujours des laquais blancs, Coco s'arrête, et voici que la question faite à son papa tout à l'heure s'impose à sa pensée : la grande-duchesse malade est-elle partie ? Il espère bien qu'on ne l'a pas oubliée, ce serait affreux si elle était restée seule dans cette maison abandonnée. Coco, c'est malgré lui, gravit le perron. La grande porte est ouverte, le voici dans l'immense antichambre et il est certain, maintenant, qu'il va aller voir dans l'appartement des grandes-duchesses si la police et le personnel n'ont pas oublié, au dernier moment, dans l'affolement d'un départ précipité,

la petite fille malade.

Hélas ! Coco ne réfléchit jamais quand une idée s'impose à lui et puis, aujourd'hui, a-t-on le temps de réfléchir, les événements se précipitent avec une telle rapidité que ce n'est pas possible. Se souvenant de la situation de la fenêtre de la grande-duchesse Marielle, à toute vitesse Coco grimpe l'escalier, certain de ne pas se tromper, il tourne à gauche. Des antichambres vides, un appartement sévère qui doit être celui de M^{me} Victoire et puis une porte ouverte donnant sur une chambre verte. Coco s'arrête comprenant qu'il est arrivé où il voulait venir.

Une brève inspection pour être certain que, là aussi, il n'y a plus personne et il quittera le château, en paix avec sa conscience, pour aller à la remise chercher ce que papa réclame. Un bond et il est dans la pièce, vide naturellement, mais en désordre, des vêtements traînent sur des chaises et des livres, des journaux ont été jetés par terre. ; ici, comme chez eux, on a dû faire un déménagement en vitesse. Il va s'en aller, mais se retournant pour sortir il aperçoit, dans le fond, le

lit où une petite fille dort, une petite fille qui n'est pas la grande-duchesse Marielle. Est-ce possible ? Coco se frotte les yeux pour s'assurer qu'il est bien réveillé et se rapproche de la dormeuse.

Château abandonné, la Belle au bois dormant, serait-il lui le Prince charmant ? Toutes ces idées lui passent dans la tête, mais ce n'est pas le moment de divaguer, comme dirait maman, on part dans une demi-heure.

Comment réveille-t-on une personne malade ? Il faut être malade pour dormir à trois heures, Coco n'en a aucune idée. Il siffle, tape dans ses mains, et se décide à dire :

– C'est peut-être pas le moment de dormir, faut se réveiller.

Il attend et la petite fille ouvre les yeux.

– Laissez-moi tranquille, je suis malade.

– Ça ne fait rien, faut répondre, qui êtes-vous ?

– La grande-duchesse Béatrice.

– Zut, fait Coco. Et il ajoute : La grande-duchesse Marielle où est-elle ?

– Partie, répond la petite fille les yeux fermés, tout le monde est parti. On nous a laissés parce que nous étions malades, des hommes ont emmené les nurses, c'est la révolution, m'a dit un policier.

– Et alors vous restez là pour qu'on vous prenne aussi et qu'on vous enferme ?

– Je suis malade.

– Ça ne fait rien, faut vous lever et venir, papa a dit que quelque chose de terrible se préparait.

– Où voulez-vous que j'aïlle ? On nous a abandonnés et les hommes vont venir nous chercher demain, ils l'ont crié, ils étaient ivres et ont battu nurse.

– Et vous voulez les attendre ?

– Je ne peux pas faire autrement.

– Si, levez-vous, venez, je vous emmène.

Béatrice se dresse sur son lit, elle a la rougeole depuis huit jours et tous les événements qui se sont passés au château ont augmenté la fièvre qu'elle avait déjà. Elle regarde le petit garçon, elle ne l'a aperçu que sur un mur couvert de roses

et ne le reconnaît pas.

– Où m’emmèneriez-vous ? demande-t-elle.

Coco réfléchit un court instant et puis, certain qu’il va faire son devoir, les hommes doivent toujours sauver les femmes, il répond :

– En France, là où on ne vous fera pas de mal, et quand la révolution sera finie vous reviendrez, je vous le promets.

Depuis ce matin Béatrice a passé des heures terribles, elle a vu emmener par la force les nurses restées avec les enfants malades, elle a entendu ces mêmes hommes crier que demain ils reviendraient prendre ceux qu’ils laissaient aujourd’hui. S’en aller du château, avoir un asile, loin de la révolution, cela semble à la petite fille malade une magnifique promesse.

– Je ne peux pas m’en aller, dit-elle, il y a dans la chambre à côté mon petit frère, je ne l’aime pas, mais je resterai avec lui.

– Votre petit frère, mais c’est le grand-duc héritier !

– Oui, il est malade aussi, et on l’a laissé seul.

Une femme, que je ne connais pas, vient de temps en temps le nourrir. À moi, depuis ce matin, elle ne m'a donné que de l'eau ; c'est assez bon pour vous, m'a-t-elle dit.

Les mains de Coco agrippent ses cheveux, il est dans une aventure terrible et les responsabilités l'épouvantent.

Lasse, Béatrice ferme de nouveau les yeux en disant :

– Faut nous laisser, on ne peut pas être sauvés, c'est fini.

Ces mots donnent à Coco le courage dont il a besoin pour prendre une décision.

– Je vous sauverai, dit-il, habillez-vous, prenez le petit frère, et dans cinq minutes je reviens pour vous emmener. La femme de la nourriture ne va pas venir vous ennuyer ?

– Non, elle était là il n'y a pas longtemps et elle m'a dit : Dans trois heures on repassera.

– Parfait, je repasserai avant elle, préparez-vous.

– Je ne pourrai pas.

– Bon sang, c'est-y possible de voir une fille comme ça, une fille qui est grande-duchesse, et le petit, alors, vous ne voulez pas le sauver ?

Ces paroles sont exactement celles que Coco devait prononcer pour donner à la malade l'énergie dont elle a besoin.

– Si, dit-elle en se redressant, je vais me lever.

– Ça va, dépêchez-vous, en quelques minutes je fais l'aller et le retour.

Coco quitte l'appartement et descend l'escalier plus vite qu'il ne l'a monté.

À quatre heures, la camionnette pleine à craquer est prête à partir. Papa conduit, sa femme est à côté de lui, elle ne veut pas le laisser seul, et Coco a une bonne place sur un matelas dans la voiture. Il sait qu'à la moindre alerte il doit se cacher dans la malle, maman a trop peur qu'il lui arrive quelque chose.

Si maman n'était pas aussi préoccupée par ce voyage qui n'est pas sans risque, elle aurait remarqué que son petit garçon a un visage étrange. Coco ne rit plus et dans ses yeux,

habituellement si malicieux, il y a de l'angoisse. Coco a peur, très peur, non pour lui ni pour ses parents, on est de France et papa a dit que c'est un pays qu'on respecte toujours, mais il y a dans la camionnette, cachés dans la grande malle, la poison et son petit frère qu'elle n'aime pas. Peut-on ne pas aimer son petit frère, et vous le dire encore, mais enfin elle n'a pas voulu partir sans lui, ça rachète un peu son manque d'affection.

Pendant qu'on traverse le village, Coco ne peut même plus respirer. Heureusement les rues sont désertes, dans les maisons les soldats défendent aux habitants de sortir et regardent, indifférents, passer la camionnette où s'étale le drapeau de la France, ils savent que le cuisinier des grandes-duchesses s'en va et les chefs de la révolution ont dit de le laisser partir, il est d'un pays qu'on préfère avoir pour ami.

Arrivé sur la grande route papa accélère la marche de la voiture, il demande au moteur de la camionnette tout ce qu'il peut donner. De temps en temps Coco soulève la bâche, il voit s'éloigner à toute vitesse le château de Rosalys et s'aperçoit,

avec plaisir, que son cœur bat un peu moins fort, et comme dans la malle la cargaison ducale ne bouge pas, il se dit que si le Bon Dieu continue à les protéger on arrivera en France sans ennui.

Ah ! comme elle marche bien la gentille camionnette, le château où il se prépare quelque chose de terrible, papa l'a dit, a cette fois complètement disparu et la montagne, cette montagne blanche et rose où Coco aimait tant à se promener, entre elle aussi dans l'ombre.

Papa a pris une route peu fréquentée, mais plus longue, a-t-il dit, et on est sûr de n'y rencontrer personne. Celle qui conduit à la capitale du duché est encombrée par tous les gens qui essaient de quitter une ville où de mauvais chefs commandent.

Au bout d'une heure de marche, bien régulière, dans une forêt que la nuit commence à envahir, étonné du silence de la cargaison ducale. Coco se décide à regarder, pendant qu'il fait jour encore, ce qui se passe dans la malle. Il n'est pas inquiet, il sait que cette malle, préparée par maman pour son fils, a tout le confort qu'on peut

installer dans une malle. Coussins dans le fond, trous d'air et couvertures. Doucement, il ne faut pas que le conducteur de la camionnette se rende compte qu'il bouge. Coco rampe jusqu'à la malle et entrouvre, non sans difficulté, le lourd couvercle.

– Eh ! là-dedans, comment ça va-t-il ?

Là-dedans, personne ne lui répond ; il soulève le couvercle un peu plus et, passant la tête, il regarde.

Le dos appuyé contre la paroi de la malle, tête baissée, ayant sur les genoux son petit frère que ses bras retiennent, la grande-duchesse, assommée par la fièvre, dort, et le bébé en fait autant. Coco les regarde attentivement tous les deux, étonné de voir leur visage couvert de boutons.

Ils ont le rouge, pense-t-il, j'ai déjà entendu parler de cette maladie, ça doit les faire dormir. C'est une chance pour eux et pour moi, et si je pouvais en faire autant le voyage serait moins long, mais je ne peux pas, faut que je veille, je suis comme la sentinelle du château qui

empêchait tout le monde d'entrer. Qu'est-elle devenue, est-ce qu'on l'a emmenée aussi en prison ? Coco avait bien appris dans ses livres qu'une révolution était une chose grave et triste, bouleversant la vie de tout le monde, pendant laquelle les hommes se croyaient autorisés à commettre les plus mauvaises actions ; mais une révolution qu'on vit soi-même, c'est extraordinaire, et Coco ne croyait pas qu'à onze ans il serait obligé de faire ce qu'il a fait. Sa conscience ne lui reproche rien : maman, papa, Monsieur l'abbé du catéchisme lui ont toujours dit qu'on devait protéger les faibles, et la petite fille et le bébé cachés dans la malle, bien qu'ils s'appellent grand-duc et grande-duchesse, sont devenus tout à coup, à cause de la révolution, de ces faibles qu'il faut protéger. Non, sûrement, le Bon Dieu n'est pas fâché, mais quand on aura quitté le duché de Brandellhys et que, frontière passée, il faudra apprendre à maman et à papa les noms des personnes que Coco a mises dans la malle, ce moment-là ne sera pas agréable, la chose est certaine.

La nuit vient vite, la camionnette continue

allègrement à avaler aussi vite qu'elle peut les kilomètres. Coco a bien envie de dormir, mais il ne le doit pas. Il se redresse, entrouvre encore une fois la bâche, la forêt est toute sombre et voici qu'il aperçoit au-dessus de la forêt une immense lueur rouge qui monte vers le ciel, on dirait que toute la montagne brûle. Se glissant dans le fond de la camionnette, il écarte un coin de la toile, derrière laquelle se trouve le siège du conducteur, pour communiquer sa découverte.

– Maman, dit-il, regarde du côté où doit être le château, on ne le voit plus, mais, là-bas, je crois bien qu'il y a le feu.

Maman se penche et voit ce ciel rouge, c'est un immense brasier. Papa arrête la camionnette, descend, et examine l'horizon.

– Pas de doute, dit-il, ils brûlent le château ; je pensais bien que ça finirait ainsi.

Et d'une voix pleine d'angoisse maman s'écrie :

– Faut espérer qu'il n'y avait plus personne, et que la grande-duchesse, qu'on disait malade, a

été emmenée.

Papa ne veut pas avouer son émotion, il bouscule sa femme, son fils.

– Ne perdons pas de temps, dit-il, en route, Coco, garde pour toi tes impressions de voyage, je n'ai pas envie de m'arrêter tout le temps parce que tu t'imagines voir des choses extraordinaires. C'est la révolution, mon petit, une maladie qui s'abat sur les peuples et les rend comme fous ; faut pas chercher à les comprendre. Incendier, détruire, c'est tout ce qu'ils savent faire.

Papa remonte, maman se remet à côté de lui et Coco s'étend sur le matelas. L'incendie, cette affreuse chose lui apporte la tranquillité. Tout à l'heure, quand il racontera ce qu'il a fait et quels sont les personnages qui dorment dans la malle, il est bien sûr que papa et maman seront rudement contents que la petite fille et le bébé ne soient pas brûlés avec le château. Une prière pour que Dieu protège maman, papa, la cargaison ducal, et si on arrive en France sans rencontrer la révolution, Coco promet que, plus tard, devenu grand, il travaillera pour le Bon Dieu, rien que pour lui ;

comment, il ne le sait pas, mais il sera à Son service, c'est une chose promise.

Prière faite, conscience en paix, bien qu'il veuille être une sentinelle attentive, Coco s'endort. Il dort assez longtemps, puis il est réveillé par un bruit étrange qu'il n'a pas l'habitude d'entendre. Assoupi, il ouvre les yeux, où donc est-il ? Il se souvient, le départ, la camionnette. Il fait nuit, tout est noir autour de lui, mais dans ce noir quelqu'un crie. Se dressant, Coco comprend qu'un habitant de la malle s'agite, pleure, c'est une complication qu'il n'avait pas prévue, il s'imaginait que ceux de la malle dormiraient jusqu'à la frontière.

À quatre pattes, aussi vite qu'il le peut, se cognant contre tous les bagages, Coco s'approche de la malle, il faut à tout prix que ce moutard se taise ; s'il n'y avait pas le bruit du moteur, maman et papa l'entendraient.

– S'il vous plaît, la demoiselle, faut faire taire le gamin, sans ça je vais avoir des complications.

Béatrice a dormi, elle se trouve un peu mieux et cherche à réaliser ce qui lui est arrivé, elle ne

sait plus très bien ce qui s'est passé tant sa fièvre était grande. À la demande précise de Coco, elle répond :

– Je crois qu'il a faim.

– Avez-vous quelque chose à lui donner ?

– Non.

– Moi, j'ai bien le panier à provisions dont j'ai la garde, mais je ne sais pas s'il y a quelque chose pour lui. Qu'est-ce qu'il mange ?

– Il boit du lait.

– J'ai pas ça sous la main, qu'est-ce qu'on va faire ?

– Le laisser crier.

– Non, je ne veux pas, vous oubliez les complications. J'ai pas le droit de parler avant la frontière, passez-moi le mioche, je vais le balancer. J'ai vu Pucette consoler un bébé en lui chantant des trucs à l'italienne, moi je vais lui chanter des trucs de France, ça l'endormira peut-être. Mais ce qu'il crie fort ce moutard-là ! C'est pas croyable, il a une voix à ameuter un village ; heureusement qu'on est dans la forêt et que le

moteur fait du raffut.

– Comment voulez-vous que je vous le passe, répond Béatrice dont les bras sont engourdis à force d’avoir si longtemps gardé le bébé.

– Redressez-vous, je lève le couvercle, tâchez de le maintenir avec votre tête et donnez-moi le paquet.

Béatrice a compris la manœuvre, heureusement que la malle est en osier, elle peut soutenir le couvercle, pendant que les mains de Coco s’emparent du paquet.

Changé de place, le bébé se tait un instant et Coco, très fier, dit :

– Je vais le mettre sur mon matelas, à côté de moi, il sera peut-être mieux que dans la malle, et maintenant que la nuit est venue on n’a plus besoin de le cacher.

Et Coco entend une voix étouffée qui demande :

– Est-ce que je ne pourrais pas venir aussi sur le matelas ? Je suis comme cassée, je n’en peux plus, j’ai mal partout.

Ça, c'est le comble, voilà la poison qui veut prendre sa place ! Si c'était Marielle, avec quel plaisir il la lui céderait, mais à cette fille que personne n'aimait à Rosalys, c'est vraiment désagréable.

– Venez si vous le voulez, répond-il sans aucune amabilité.

– Je ne peux pas sortir seule.

Furieux, oubliant toutes les règles de la politesse, Coco murmure : Quelle nouille ! Mais il faut bien aider son prochain. Après avoir posé le moutard sur son matelas, il retourne vers la malle :

– Je soulève le couvercle, sortez.

– Je ne peux pas, j'ai les membres trop raides.

– Un peu de courage, bon sang, c'est pas moi qui peux vous sortir.

Il est évident que Coco a oublié toute prudence et derrière la toile, malgré le bruit du moteur, maman se rend compte que son petit garçon s'agite.

– Veux-tu te tenir tranquille, Coco, crie-t-elle,

si tu as faim, prends une pomme et du pain, tu en trouveras dans le panier à provisions, mais on ne s'arrêtera pas avant la frontière, dans deux heures papa a dit qu'on y serait. Tu iras dans la malle quand je te le dirai, j'aime mieux cela ; sois sage, mon petit, demain on sera chez nous.

Et Coco qui comprend le danger murmure à la grande-duchesse :

– Sortez maintenant. Et il répond à maman : Je suis sage, mais j'ai soif surtout, tu n'aurais pas un peu de lait par hasard ?

– J'ai du café au lait dans la thermos pour toi et ton papa.

– Sois tranquille, maman, je n'en prendrai qu'un peu, un tout petit peu. Et, content, il ajoute : Merci, maman, merci.

La grande-duchesse a enfin réussi à sortir de la malle, et ses jambes, engourdies par la position qu'elle a dû garder depuis le départ de Rosalys, refusent de la soutenir.

– Je ne peux pas marcher, murmure-t-elle.

– Traînez-vous, répond Coco toujours en

colère – sauver une quille qu'on n'aime pas ça n'a rien d'agréable – attention à la machine à coudre, si vous vous cognez cela vous fera mal ; à droite, vous allez trouver le matelas et le gosse. Tâchez qu'il ne se mette pas à crier, moi je m'occupe de lui chercher de la nourriture et dans ce noir ça n'a rien de commode.

Au moment où Coco prononce ces paroles une lumière étrange passe à travers la bâche entrouverte.

– Qu'est-ce qui nous éclaire, d'où ça vient, qui nous offre une bougie ?

Coco soulève la grosse toile, sort sa tête, et regarde.

– C'est la lune, dit-il à voix basse, on va ouvrir un rideau et nous verrons clair, ça facilitera les choses.

Avec la lumière tout est commode, Coco trouve le thermos, il revient vers le matelas où, épuisée, s'est étendue la grande-duchesse. À côté d'elle le bébé réveillé regarde autour de lui, et se trouvant sur ce matelas bien mieux que dans la

malle, il gazouille.

Émerveillé, le jeune garçon ne peut s'empêcher de dire de cette voix basse qu'il a trouvé prudent d'adopter :

– Tu es gentil, quand tu ne cries pas, on va te donner à boire. Mademoiselle la grande-duchesse, savez-vous comment on donne à boire à un gosse ? Pucette avait une poupée presque aussi grosse que lui, on lui fourrait un biberon dans la bouche, mais nous n'avons pas de biberon.

– Je ne sais pas, répond Béatrice qui semble indifférente à tout.

– Alors vous ne trouvez que cela à me dire, va-t-on laisser le gosse mourir de faim, et puis il va se mettre à crier, c'est sûr, remuez-vous, voyous !

Béatrice se relève et s'assied. Elle regarde la thermos et dit :

– Vous avez une timbale, on peut essayer de le faire boire.

– C'est ça, on va essayer, dit tout content

Coco.

Il dévisse la bouteille, enlève le bouchon de liège et, difficilement, la camionnette marche vite, verse dans la timbale le café au lait conservé bien chaud. Comme ce café sent bon, Coco s'aperçoit qu'il a faim et que ce serait rudement agréable d'en boire un peu, mais faut penser au bébé, on n'a que ça pour le nourrir. Il tend la timbale à Béatrice et, fièrement, lui dit :

– Voilà le repas du jeune fauve.

La grande-duchesse ne prend pas la timbale.

– Je crois que je ne saurai pas, le bébé est difficile, il ne me connaît guère, et au château il avait peur de moi et criait dès qu'il m'apercevait.

Coco est surpris, puis il se rappelle ce que Béatrice lui a dit : Je n'aime pas mon frère. Le petit est malin et s'en rend compte. Effrayé de ce qu'il va avoir à faire il s'écrie :

– Vous n'êtes pas bonne à grand-chose, enfin je vais essayer. Tenez la timbale pendant que j'installe le gosse. Et prenant l'enfant avec maladresse, il n'a joué à la poupée que pour

abîmer celles de Pucette, il ajoute : C'est des trucs de fille et non pas de garçon, mais quand les quilles se défilent faut les remplacer.

Le bébé assis sur ses genoux, il prend la timbale et l'approche des lèvres de l'enfant ; celui-ci lève la main et repousse la timbale. Coco n'avait pas prévu le geste, un peu de café est renversé. Il faut que le bébé goûte ce qu'on lui offre ; s'il a faim, tout ira bien. Coco met la bouche et le nez du petit garçon dans la timbale. Un cri furieux, le bébé redresse sa tête, mais sa langue effleure ses lèvres, et se rendant compte qu'elles sont pleines d'un liquide sucré, agréable, de lui-même il se penche sur la timbale s'efforçant de boire.

— Ça y est, s'écrie Coco, oubliant de parler bas, ça y est, il boit. Ah ! que j'ai chaud, bois, mon gosse, tant que tu veux, après tu dormiras et on arrivera à la frontière, demain soir on sera chez nous, vive la France !

Maman entend la voix de son petit garçon, elle entrouvre le rideau :

— Veux-tu te taire, Coco, bientôt tu pourras

crier tout à ton aise, essaie de dormir.

– Oui, maman, on va dormir, le café au lait est rudement bon.

– Il faut en garder pour ton père.

– Oui, maman, sois tranquille, je ne serai pas gourmand.

En disant ces mots le pauvre Coco pousse un soupir car pendant que le petit boit il sent que son estomac réclame. L'enfant s'arrête de lui-même, il a bien bu, il est tout content. Embarrassé, Coco demande à la grande-duchesse de fermer la thermos et d'en avoir bien soin. Il va essayer d'endormir le bébé, la frontière approche, il faut être prudent.

Tout en faisant ce que Coco lui ordonne, Béatrice demande :

– Quelle frontière ?

– Celle de votre pays ; lorsqu'on l'aura passée on sera tranquille, papa arrêtera la voiture et faudra que je fasse les présentations.

En s'allongeant de nouveau, Béatrice, qui paraît épuisée, demande avec indifférence :

– Quelle présentation ?

– Eh bien ! la vôtre et celle du gosse, papa et maman ne savent pas que je vous ai emportés dans la malle.

La petite fille n'interroge plus, à quoi bon, tout lui est égal, depuis que des hommes, hier matin, sont entrés dans sa chambre pour emmener M^{me} Victoire et les nurses, et que méchamment ils lui ont crié : « Il n'y a plus de grand-duché, de grand-duc, c'est nous qui gouvernons. » Elle a été si effrayée qu'immédiatement la fièvre s'est emparée d'elle et l'a rendue inconsciente. L'arrivée de Coco, la volonté du petit garçon, exigeant des gestes qu'elle a dû faire, la longue route dans la malle a achevé de la briser, elle ne souhaite plus qu'une chose : dormir, pour ne plus penser ni se souvenir.

Tout en berçant l'enfant, Coco commence d'une voix douce : « *Malbrought s'en va-t'en guerre* », mais dès le premier couplet il s'arrête. La guerre faut pas en parler à ce pauvre gosse qu'on est obligé d'emmener parce que, dans son pays, des méchants font la plus atroce des

guerres : la civile. Quand les hommes se battent entre eux. dit papa, c'est que le Bon Dieu les a tout à fait abandonnés.

Il commence une autre chanson : « *Ah ! mon beau château* » et voici qu'encore une fois il se tait. Le beau château de Rosalys a été brûlé ; si le gosse était plus grand ça lui ferait de la peine qu'on parle d'un beau château. Décidément les chansons pour petit grand-duc malheureux ne sont pas faciles à trouver, et, après avoir réfléchi, Coco entonne : « *Fais dodo. Colas mon petit frère.* »

Ça, c'est une chanson pour tout le monde, Jésus a dit que les hommes étaient frères el, dans cette camionnette, le bébé dans les bras, ce bébé qu'hier il ne connaissait pas, il s'en souvient et promet à Celui qui les protège de garder et de défendre ce petit frère que la poison n'aime pas, aussi longtemps qu'il le voudra : « Fais dodo, Colas mon petit frère. »

Grande-duchesse, bébé et Coco dorment, la camionnette va toujours aussi vite, le jour paraît, la frontière est proche et maman entrouvre la toile

et crie :

– Mets-toi dans la malle, Coco, c'est le moment.

Et comme le petit garçon ne répond pas, elle tape contre le montant de bois qui tient la bâche. Cette fois Coco s'éveille.

– Bonjour, maman, qu'est-ce que tu veux ? Va dans la malle, nous allons passer la frontière, dans un quart d'heure nous nous arrêterons.

La malle ! Coco l'avait oubliée. Il faut y mettre la grande-duchesse, le bébé, que maman hélas ! a réveillé, et lui par-dessus le marché, ça va être commode l'installation. Enfin faut obéir, ce n'est pas le moment de faire des imprudences.

Béatrice a entendu, elle est mieux qu'hier, il lui semble que sa fièvre a disparu, elle se dirige vers la malle. On voit clair, tout est facile, et les enfants s'installent tant bien que mal dans l'abri qu'une maman a prévu pour son fils et que Coco a tant apprécié.

Le quart d'heure annoncé est bien long, enfin la frontière ! Les passeports sont en règle et les

modestes bagages à peine regardés par les douaniers. Papa achète de l'essence et repart. Coco qui se trouve bien à l'étroit dans la malle se demande quand il va avoir la permission d'en sortir. Il patiente encore un grand moment puis il se décide à soulever le couvercle et à essayer de communiquer avec maman.

– Tu penses, crie-t-il, que je suis dans la malle ?

– Oui, tu peux en sortir, nous entrons en forêt, ton papa va arrêter la voiture et nous allons déjeuner. Il est bien fatigué mais content.

Avec quel plaisir Coco sort de la malle.

– Vous, la grande-duchesse, dit-il à Béatrice, faut rester là-dedans avec le gosse jusqu'à ce que je vienne vous chercher, ça ne sera pas long, mais faut que je prépare votre arrivés.

La camionnette s'arrête et Coco n'attend pas qu'on vienne le délivrer, il soulève la bâche, saute par terre, puis se précipite vers ses parents qui sont extrêmement fatigués et étourdis par ce long voyage fait si rapidement.

– Bonjour, maman, bonjour, papa, on est en France ?

– Non, en Suisse, ce soir seulement nous serons chez nous, mais ici on ne craint plus rien. Tu peux courir, crier, remuer, va chercher le panier à provisions, ton père a faim, nous allons déjeuner sous cet arbre.

Coco retarde de quelques minutes sa confidence, il comprend que ses parents ont besoin avant tout de repos. Il s'empresse d'obéir, va chercher le panier, sort tout ce qu'il y a dedans et installe le déjeuner. Maman s'est étendue sur la mousse tant son dos lui fait mal et elle regarde son petit garçon.

– Tu n'es pas fatigué, mon Coco, tu as dormi ?

– Pour dormir, j'ai dormi, mais pas très bien, tout est prêt, on peut déjeuner.

Papa et maman s'asseyent autour des provisions et, avec une satisfaction visible, ils y font honneur. Coco mange à peine, il croyait avoir faim, mais ce qu'il a à dire l'étouffe un peu.

– Tu as oublié la thermos, tu iras la chercher

quand tu auras fini, ton papa sera bien content d'avoir du café chaud.

La thermos, la nourriture du petit, il est évident qu'il ne faut pas la donner à papa, le moment est venu où il doit parler. Du courage, sa conscience lui dit qu'il n'a pas fait mal, pourquoi donc a-t-il si peur ?

– Maman, pour la thermos faut que je te dise, que je t'avoue,... enfin tu dois savoir.

À cet instant, dans la grande forêt silencieuse, on entend des cris que Coco reconnaît : c'est le moutard qui sans doute a encore faim et, à sa façon, il défend la thermos.

Maman s'arrête de manger, regardant du côté de la camionnette ; sévère, elle dit à son fils :

– Coco, bien que trois fois de suite je te l'aie défendu, tu as emmené le chat de Pucette ?

– Non, maman.

– Ne mens pas, je ne peux supporter cela, j'entends le chat, et tu oses me dire que tu ne l'a pas emmené.

– Non, maman, non, je le jure !

Agacé, papa s'écrie :

– Si tu continues à mentir, Coco, je te donne une paire de gifles, mes mains sont engourdis mais elles sauront corriger un menteur, va délivrer ce chat et vite.

Le petit garçon se lève et répond :

– Je ne peux pas le délivrer puisqu'il n'y est pas.

– Tu es stupide, entêté, tu vas nous dire aussi que tu ne l'entends pas.

– Si, je l'entends, mais c'est pas le chat. Et serrant ses poings, haïssant la tête, avec courage, il avoue : C'est le moutard qui a faim.

Épouvantée, car elle connaît les idées de son petit garçon, maman demande :

– Quel moutard ?

– Le petit grand-duc, il est dans la malle avec sa sœur, celle qu'on n'aimait pas et que j'appelle la poison.

Papa se dresse à son tour et s'approchant de Coco, lui relevant la tête, il l'examine :

– Qu'est-ce que tu nous racontes ; tu n'as pas la fièvre ? Regarde-moi et dis toute la vérité, quelle bêtise as-tu faite ?

Coco n'a plus peur, il raconte tout à papa. Le départ pour la remise, l'idée d'aller voir si la grande-duchesse Marielle, son amie, ça c'est une autre histoire, est encore au château. La découverte de Béatrice, du petit grand-duc, et le désir qu'il a eu de les sauver. La sortie du château par les cuisines où il n'y avait plus personne, l'installation des deux enfants dans la malle, bien au chaud avec des couvertures, parce qu'ils ont le rouge, et enfin le café au lait de la thermos donné au bébé qui avait faim.

Maman est venue près de papa, c'est à eux deux que Coco a fait sa longue confession, et il s'est bien aperçu que les yeux de maman le regardaient avec tendresse, cela lui a donné beaucoup de courage pour finir. Voilà, tout est dit, et Coco maintenant attend.

Papa s'approche de son petit garçon et lui met les mains sur les épaules.

– Mon bout d'homme, dit-il, tu as bien fait, ils

ont brûlé le château et peut-être que ces hommes, ivres de haine autant que de vin, auraient oublié qu'il y avait dedans deux enfants malades. Tu les as sauvées, je suis content de toi.

– Viens, mon Coco, on va aller chercher ton petit grand-duc. Et prenant le bras de son fils, maman met un long baiser sur la perruque en broussaille.

*

L'installation dans le petit appartement de Courbevoie ne s'est pas faite sans difficulté, Coco a défini la situation :

– On l'avait quitté trois, on revient cinq, faut que ça rentre tout de même. Et il a ajouté : Moi je donne ma chambre et je logerai dans le magasin de mode que maman va rouvrir. Mon petit grand-duc pourra y passer la nuit avec moi, s'il crie comme cela il n'ennuiera personne et, tout bas, il a murmuré : la poison est toujours la même, elle n'aime pas le moutard.

Maman a trouvé que Coco avait raison. On a offert à la grande-duchesse la chambre du petit garçon qu'elle a daigné accepter et dans laquelle elle reste toute la journée, se disant encore malade. Pourtant le rouge a disparu de sa figure et le plateau que Coco lui apporte au moment des repas, il n'est pas question qu'elle vienne s'asseoir à la table commune, revient toujours vide. Elle est guérie, la chose est sûre, mais malgré toutes les épreuves subies, elle garde son méchant caractère, souffrant atrocement de l'épreuve imposée. Pour elle, M^{me} Jean est très indulgente, elle dit toujours à son mari qui parfois s'impatiente :

– Tu ne te rends pas compte de ce qu'elle souffre, elle n'a aucune nouvelle de ses parents, de ses sœurs, elle est loin de son pays avec des gens qu'elle ne connaissait pas et elle vit comme elle ne savait pas qu'on pouvait vivre. On fait ce qu'on peut, mais rappelle-toi le château de Rosalys, le personnel, les nurses, et rends-toi compte de la différence, alors tu comprendras.

Papa est bourré de soucis, il a quitté Rosalys

sans être payé par M. Pierre, disparu comme M^{me} Victoire, et depuis dix jours qu'on est revenu il n'a pas encore trouvé de situation. C'est un cuisinier de premier ordre, il a des promesses, mais les promesses ne vous font jamais vivre, on est cinq maintenant dont une petite fille difficile qui dit souvent à Coco : « Ne m'apportez plus ce plat, je le déteste », paroles que le petit garçon ne répète jamais pour ne pas aggraver la situation.

Il y a aussi le bébé, Coco ne se serait jamais imaginé qu'un enfant coûtait si cher et donnait tant de travail, lessives comprises. Et comme c'est lui qui a amené la cargaison ducale il s'efforce d'aider maman autant qu'il le peut, et souvent on voit Coco prendre le linge du petit grand-duc et se mettre à le laver avec entrain. Maman le laisse faire, elle est si occupée ! Cinq personnes à faire manger tous les jours donnent beaucoup de travail, et comme elle veut rouvrir son magasin le plus tôt possible, il lui faut fabriquer de jolis chapeaux pour sa vitrine afin d'attirer la clientèle.

Dans le petit logement chacun est très occupé

et n'a pas le loisir de songer à la grande-duchesse. Elle peut continuer à bouder et à dédaigner les braves gens qui l'ont sauvée, personne ne s'en soucie, et pourtant sans Coco où elle et son petit frère seraient-ils ? En prison, probablement, comme son père et sa belle-mère. Elle ignore qu'on a brûlé le château et que les dépêches des journaux disent la situation si confuse dans le duché de Brandellhys qu'on ne peut savoir ce que sont devenus les enfants du grand-duc, on craint qu'ils aient péri dans l'incendie du château et cela vaut peut-être mieux pour eux que d'être les prisonniers des chefs de la révolution. Béatrice ignore tout cela et aucun membre de la famille Jean ne le lui dira jamais, car si papa se fâche quelquefois il a pitié de cette petite fille à laquelle on a tout pris : parents, patrie, maison.

Un dimanche de décembre où le petit grand-duc est particulièrement insupportable, énervée, maman dit à Coco :

– Conduis ce bébé dans la chambre de sa sœur, qu'elle le garde pendant que tu iras faire le

marché, ton papa remplace un camarade à Paris, il ne faut pas compter sur lui. Aujourd'hui, c'est le ménage à fond, la messe, et je voudrais préparer la vitrine pour ouvrir demain ; l'ouvrage ne manque pas.

– Je t'aiderai, maman.

– Je sais bien que lorsque tu veux tu es un bon petit garçon, mais tu ne pourras pas toujours m'aider, ton père veut que tu retournes à l'école ; demain, tu dois y aller, je ne sais pas comment je vais faire. Coco, tu vas parler à la grande-duchesse ; si la situation dure, il faut qu'elle s'occupe de son petit frère. Je dois faire beaucoup de chapeaux puisque ton papa n'a pas de travail ; tous les jours on est cinq à manger et il y a le loyer à payer, les impositions, un tas de choses, et l'argent que M. Pierre nous devait on ne le verra jamais. Tu comprends bien : chacun doit faire ce qu'il peut.

Coco prend le bébé dans ses bras et, le serrant bien fort contre lui, il répond :

– Je comprends, maman. Puis il s'en va frapper à la porte de sa chambre où est la grande-

duchesse.

Une voix désagréable, toujours la même, hélas ! répond :

– Qui est là ?

– Coco.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Vous parler.

– Je suis couchée.

– Levez-vous, j'ai des choses sérieuses à vous dire.

Près de la porte, portant le bébé, Coco attend que la grande-duchesse se décide à ouvrir, et, pendant ce temps, le petit s'amuse avec les cheveux de Coco et tire de toutes ses forces sur les mèches d'or. Cinq minutes passent et ce sont des minutes longues quand on a douze kilos sur les bras et que de petites mains vous torturent. Impatienté, Coco s'écrie :

– Êtes-vous prête ? Je peux attendre un jour entier.

– Entrez.

Voici Coco dans la place, maintenant il ne faut pas se laisser intimider par la grande-duchesse et tâcher d'oublier tous ses malheurs. Il est comme maman, dès qu'il y pense, il a pitié de la poison, et ferait n'importe quoi pour elle.

– Bonjour, Mademoiselle la grande-duchesse, je pose votre frère par terre, il sera mieux et moi aussi. Je ne sais pas ce que vous avez l'intention de faire ce matin, mais faut que je vous parle, maman l'a dit et je dois lui obéir.

Assise sur son lit, vêtue d'un manteau de voyage qui lui sert de robe de chambre, furieuse d'être dérangée, Béatrice répond :

– Cela ne me regarde pas.

– Peut-être bien, mais ce qui vous regarde c'est ce que maman m'a dit. Mademoiselle, faut que je vous apprenne que nous, la famille Jean, on n'est pas riche.

Méprisante, tout en regardant la petite chambre si simplement meublée, cette chambre que Coco aime tant, elle s'écrie :

– Je m'en doute.

– Alors puisque vous savez, reprend Coco un peu fâché, le mépris de la poison l’offense, ça va faciliter la situation. Demain, je ne serai plus là, alors...

Coco disparaissant, cette nouvelle ennui Béatrice, elle a pris l’habitude d’être servie par lui et le préfère à ses parents.

– Où allez-vous ?

– À l’école. Et il ajoute gravement : Faut que je pense à mon avenir, papa me le dit tous les jours, j’aurai douze ans à Noël.

– Allez à l’école si ça vous fait plaisir.

– Dame, je ne vous demanderai pas la permission, mais faut comprendre que mon départ change bien des choses. Maman ne pourra pas s’occuper de vous et du gosse, il y a les clientes, les chapeaux, le magasin, les repas, enfin tout le fourbi de la maison, c’est elle qui l’assure, papa n’a pas trouvé de place et M. Pierre a disparu avec l’argent, alors si maman ne travaillait pas, je ne sais comment on ferait pour manger tous les jours. Fallait que je vous dise

tout ça à cause de la suite. Mademoiselle la grande-duchesse, pour le gosse faut que vous vous mettiez à aider maman, il est bien gentil, mais c'est occupant un tout petit. Vous pourrez lui faire sa toilette, lui donner ses repas, et le promener, on a retrouvé ma voiture, on le fourre dedans, il est heureux comme un roi, quand un roi est heureux. On fait le marché avec lui, il est très content, il aime à caresser les sacs qu'on met dans la voiture et à prendre les carottes pour les sucer, ça n'est pas très propre, faut l'en empêcher. Voulez-vous vous habiller et, ce matin, je pourrai vous apprendre, comment on fait le marché, c'est très facile, vous verrez.

S'occuper du gosse, le marché, aider la maman de Coco, pour la grande-duchesse qui n'est jamais sortie du château de Rosalys ou du palais ducal, ce sont des choses si nouvelles qu'elle ne réalise pas très bien ce que Coco lui demande, mais ce qu'elle a compris parfaitement c'est que le travail de M^{me} Jean servait à les faire manger tous les jours. Elle et son frère sont à la charge de cet homme et de cette femme qui, à Rosalys, faisaient partie du personnel. M. Pierre a

disparu avec l'argent, a dit aussi Coco, le cuisinier n'a donc pas été payé pour le travail fait au château. Tout cela pour une petite fille orgueilleuse est bien humiliant. Est-ce possible qu'en si peu de jours une situation change aussi vite ? À Rosalys, elle haïssait ce Coco de France qui, perché sur un mur, lui avait crié des vérités peu agréables à entendre. Elle désirait qu'on le punisse de telle sorte qu'il comprît qu'on n'insultait pas une grande-duchesse, et voici qu'elle est devenue l'obligée de ce garçon. Aujourd'hui, il lui dit, de cette voix narquoise qu'elle ne peut supporter, que sans le travail de sa mère elle et son petit frère ne mangeraient pas tous les jours.

Résolue, Béatrice se lève et répond avec arrogance :

– Je m'occuperai de mon frère et je ferai le marché avec vous, dans un quart d'heure je serai prête.

– Ça va, murmure Coco tout étonné de voir la petite fille céder si vite. La poison n'est peut-être pas aussi poison qu'elle en a l'air ; si elle se met à

soigner son frère, ça lui développera le cœur et tout ira mieux.

Très fier de son succès, Coco va retrouver maman.

– Ne t'en fais pas, la grande-duchesse a compris, demain c'est elle qui assurera le service d'honneur du petit grand-duc. Dans un quart d'heure on part tous les trois faire le marché.

– Elle va sortir, elle ne dit plus qu'elle est malade ? demande maman étonnée.

– Il y a longtemps que le rouge est passé, c'est son caractère qui la gênait, il a l'air de s'améliorer, tout va bien.

Un quart d'heure après, maman peut voir la grande-duchesse sortir de sa chambre le bébé dans les bras. Coco a mis ses habits du dimanche, collé ses cheveux, préparé la voiture, les paniers, et il tient dans sa main le porte-monnaie du marché. Il installe l'enfant et poussant la voiture, suivi de la grande-duchesse, ils s'en vont au marché.

Maman n'en revient pas et pense, une fois de

plus que son petit garçon fait faire aux gens ce qu'il désire. C'est extraordinaire de posséder ce pouvoir, maman espère que Coco l'emploiera toujours bien.

Dehors, la grande-duchesse est étourdie. Il y a longtemps qu'elle n'est sortie, cette ville de banlieue avec ses rues étroites et mal pavées lui semble extraordinaire, elle est stupéfaite de découvrir ces vieilles maisons grises aux petites fenêtres et ces modestes magasins si différents de ceux qu'elle apercevait quand, avec ses sœurs, elle traversait la ville de Brandellhys.

Dans sa voiture, le petit grand-duc n'est que sourires et il dit le seul mot qu'il connaît : Coco.

– Vous l'entendez, s'écrie Coco en se tournant vers sa compagne : ne le trouvez-vous pas gentil ? Et comme Béatrice se contente d'incliner la tête, il ajoute : Vous savez, faut vous mettre à l'aimer : sans cela, tous les deux on ne s'entendrait pas et on doit s'entendre, c'est toujours mieux.

Le marché. Coco prend conscience de son importance. Maman lui a donné de l'argent en lui

disant : Fais pour le mieux, achète le beau à bas prix, c'est difficile. La voiture est confiée à Béatrice qui doit suivre. La bousculade et cette promiscuité familière surprennent la petite fille et lui sont désagréables, puis, peu à peu, elle s'habitue aux cris des marchands, aux discussions des clients, et trouve que Coco est bien habile. Quand il a découvert ce qui lui plaît, il discute, offre un prix beaucoup plus bas que celui affiché et finit par obtenir que le marchand lui laisse la marchandise choisie. Les paniers se remplissent, Béatrice est stupéfaite de la quantité des choses qu'il faut pour nourrir cinq personnes, et elle pense, avec une véritable souffrance, qu'elle n'a aucun argent pour payer ces provisions dont une partie servira pour elle et son frère.

Le marché fini, la voiture est chargée, le bébé touche à tout, il faut s'arrêter souvent pour empêcher les petites mains de créer du désordre.

Lentement, les trois enfants reviennent à la maison, Coco décharge ses provisions que maman trouve belles ; maintenant il faut aller à la messe. Le petit grand-duc s'est endormi dans la

voiture, Coco l'installe dans le magasin, on a une heure de tranquillité.

Silencieuse, Béatrice a regardé tout ce qu'a fait Coco, et quand il dit à sa maman : Je file en vitesse pour ne pas être en retard, elle s'écrie :

– Je vais à la messe avec vous.

– Je veux bien, mais va falloir activer votre moteur, sans cela on sera en retard.

Elle comme la grande-duchesse a l'air de ne pas comprendre, il ajoute :

– Le moteur, ce sont vos jambes que j'appelle ainsi. Béatrice prouvera à son camarade qu'elle a un bon moteur, ses jambes longues et fines savent marcher.

– Voulez-vous qu'on coure ?

– Pas nécessaire, on a encore cinq minutes.

Ils arrivent à l'église et trouvent deux places libres à côté l'une de l'autre, et Coco le moqueur, Coco le petit garçon qui ne sait pas se tenir tranquille, n'est plus le même devant un autel. Agenouillé, les mains jointes, les yeux levés vers la croix, il prie avec tout son cœur sans se laisser

distraindre par les gens qui l'entourent.

Béatrice, elle aussi, s'est agenouillée, mais elle trouve ce prie-Dieu de bois désagréable ; dans la chapelle du château et dans celle du palais ducal elle et ses sœurs avaient des prie-Dieu de velours et les autres personnes se tenaient derrière elles. Dans cette église, comme au marché, elle est à côté de ce qu'elle appelait : le peuple, elle qui l'avait jamais regardé que derrière une fenêtre ou à travers les vitres de l'automobile quand elle traversait les rues de Brandellhys. Ah ! comme sa vie a changé, pourquoi ?

Le grand aumônier du palais lui a répété souvent que tout ce qui arrive sur la terre Dieu le veut. Est-ce possible que Dieu ait voulu qu'on la sépare de ses parents, de ses sœurs, et qu'on ne lui laisse près d'elle qu'un petit frère qu'elle n'aime pas, car elle continue à ne pas aimer cet enfant venu lui prendre sa place d'héritière à laquelle elle tenait tant. Quand il est arrivé au château de Rosalys, elle a refusé de regarder ce filleul imposé et qui avait été la cause d'une humiliation qu'elle ne pouvait lui pardonner. Le

jour du baptême, Marielle, sa remplaçante, avait été blessée !

Quand on est une grande-duchesse c'est une chose qu'on supporte difficilement. On peut être insupportable, dure, égoïste, cruelle, mais quand il s'agit d'avoir du courage une grande-duchesse en a toujours, et M^{me} Victoire, les nurses, Huguette, avaient osé lui dire : Voua avez eu de la chance d'être malade, votre sœur a été blessée à votre place. Et comme sa maladie elle l'avait voulue, Béatrice se sentait responsable de ce qui était arrivé à Marielle, et elle accusait un bébé de quelques jours d'avoir bouleversé toute son existence.

Prier, elle ne sait pas, elle a l'habitude de lire dans un beau missel les prières de la messe, mais dans la chapelle du château, pendant cette lecture, que de distractions ! Avant tout elle s'occupait de la tenue de ses sœurs, souvent la douce Huguette, livre sur les genoux, regardait immobile l'autel et oubliait de se lever, de s'agenouiller, de s'asseoir quand il fallait le faire. Que de fois, durement, la grande-duchesse le lui avait reproché.

– Suivez la messe, vous n’avez aucune tenue, pensez que le peuple est admis dans la chapelle et que tout le monde vous regarde. Vous avez un livre et vous ne lisez pas.

Et de cette voix tendre et craintive que Béatrice ne pouvait supporter, elle répondait :

– Dans mon livre je ne trouve pas les prières que je voudrais dire.

Marielle était souvent insupportable et il était difficile de la faire tenir tranquille. Béatrice s’y employait en menaçant la fillette de la gifler, messe finie, de lui casser tous ses joujoux, de prévenir son père.

Ces messes, entendues de la sorte, n’avaient laissé dans l’âme de Béatrice aucun souvenir et à côté de Coco elle attend, sans impatience, que la messe soit finie. Pour se distraire elle observe les gens qui l’entourent et son compagnon, ce Coco dont la voix moqueuse l’a si longtemps poursuivie. Elle le détestait, voulait le faire punir, et voici qu’il l’a sauvée ainsi que son petit frère, car les soldats, obéissant à des chefs cruels, ne les auraient pas épargnés. Ses sœurs, parties pour

une destination inconnue, avait dit M^{me} Victoire, devaient être réfugiées dans quelque couvent de la montagne où on ne les découvrirait pas, et son père et sa belle-mère étaient les prisonniers de la révolution.

Elle est arrivée en France malade, indifférente à tout, elle s'est laissée installer dans un logement qu'elle trouvait épouvantable, elle a accepté la chambre de Coco, si misérable pour une grande-duchesse habituée à vivre dans des palais, et depuis qu'elle est arrivée elle est restée presque tout le temps couchée. Au début sa fatigue était extrême, puis elle s'est révoltée devant l'épreuve imposée. Le découragement est venu, l'ennui lui a succédé, un ennui insurmontable qui la faisait se jeter sur son lit, les yeux secs, mais dans la gorge d'affreux sanglots qui l'étouffaient.

Aujourd'hui, quand Coco a frappé à la porte de sa chambre, elle a été furieuse de son audace et elle ne sait pas encore pourquoi elle lui a permis d'entrer. Ce qu'il a dit lui a déplu, il lui a appris des choses qu'elle ne soupçonnait pas mais qui ont eu raison de son indifférence orgueilleuse.

Maintenant elle s'occupera de son frère, elle ne veut pas qu'il soit à la charge de M^{me} Jean, la femme du cuisinier du château. L'argent, elle ne peut résoudre cette question, et elle qui a fait connaissance aujourd'hui avec un marché, sait, maintenant, ce que cela coûte de nourrir cinq personnes, elle et son frère sont parmi ces cinq personnes.

C'est pénible, très pénible, et dans cette église où Celui qui l'habite n'a été sur la terre qu'humilié, les mains de l'orgueilleuse fillette se crispent de rage, ses lèvres s'entrouvrent pour murmurer : « Je ne veux pas, je ne veux pas » ; mots inutiles qu'elle devrait éviter de prononcer. Tout à l'heure, machinalement, sans penser à ce qu'elle disait, n'a-t-elle pas, comme tout le monde, répété : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

La messe est finie ; après un dernier signe de croix fait lentement, en regardant l'autel, Coco dit à sa compagne :

– On s'en va. Et, dehors, il ajoute : Tout de même quand on sort d'une église on est meilleur

qu'en y entrant, pas vrai ?

La grande-duchesse n'éprouve pas ce sentiment de paix que Coco explique à sa façon, elle répond :

– Je trouve toujours la messe trop longue, je m'y ennuie, et j'étouffais dans votre église, je n'ai pas l'habitude d'avoir des gens à côté de moi.

– Les gens, s'écrie le petit garçon fâché, d'abord, c'était moi, Coco, celui-là vous l'avez déjà eu près de vous dans la malle. La dame assise à votre droite, je la connais, c'est une cliente de maman, tout plein gentille, ça commande et ça paie bien. Faut pas mépriser tout le monde, Mademoiselle la grande-duchesse, sans cela on s'entendra pas.

– Je n'ai pas besoin de m'entendre avec vous.

– Vraiment ? Si on vit ensemble longtemps, est-ce que vous croyez que ce sera drôle de se disputer toute la journée ? On sort de l'église, faudrait peut-être penser à ce que Jésus vous a dit !

Étonnée, Béatrice regarde son compagnon. Le visage rieur de Coco s'est transformé, il est devenu grave et ses yeux clairs, si malicieux, ont une expression de joie extraordinaire.

À voix basse, elle interroge :

– Jésus vous parle ?

– Bien sûr, et je vous prie de croire que je L'écoute.

– Que vous dit-il ?

– Qu'on est sur la terre d'abord pour L'aimer et Le servir et puis qu'il faut vivre en paix avec les riches, les pauvres, les méchants, les bons, et qu'on doit essayer de faire à tous du bien.

– Et vous obéissez ?

– J'essaye, c'est pas toujours facile, j'ai des défauts à revendre, si vous vouliez m'en acheter quelques-uns je ne refuserais pas de vous en vendre, mais vous avez déjà votre compte.

Béatrice devrait se fâcher. Coco ne la ménage guère, quelque chose qu'elle ne comprend pas l'oblige à écouter ce petit garçon. Elle est comme les marchandes du marché qui donnent au gamin

leur marchandise à un prix inférieur contentes d'entendre la voix rieuse.

– Alors, conclut Coco, on est ami, voulez-vous ?

– C'est impossible, répond Béatrice en détournant la tête.

– Pourquoi donc ? C'est-y parce que vous êtes une grande-duchesse ? Moi, ça ne me gêne pas, je l'oublierai très vite. Je vous appellerai Béatrice, si vous voulez ?

– Vous ne comprenez pas ce que vous dites, s'écrie la fillette révoltée.

– Très bien, et même je me rends compte, mieux que vous, de la situation.

– Quelle situation ?

– La vôtre, pardi. La révolution de votre pays ça peut durer, alors vous êtes peut-être avec nous pour un bon bout de temps, faudrait qu'on s'arrange pour vivre ensemble le mieux possible, et vous devriez enfermer dans votre armoire à secrets, je pense que vous en avez une, votre titre de grande-duchesse et tout le reste.

– Quel reste ?

– Ce qui embête papa. Vos grands airs qui lui font croire que vous le méprisez, votre silence, si malhonnête, votre visage désagréable, enfin ce qui vous servait au château pour faire marcher tout le monde, mais ici ça ne fera plus marcher personne, alors vous feriez mieux de remiser toutes ces histoires-là une fois pour toutes.

Béatrice a bien envie de gifler Coco, comme elle giflait si facilement ses sœurs, mais elle croit que Coco ne supporterait pas ce traitement sans se défendre, et, peut-être, oserait-il rendre gifle pour gifle. Il faut mieux être prudente, elle n'est plus à Rosalys.

Elle ne répond pas et a bien envie de quitter Coco, mais où irait-elle ? Depuis son arrivée c'est la première fois qu'elle sort, elle ne connaît pas ce pays et comme asile elle n'a que la petite boutique de modiste et le logement au-dessus.

– Vous êtes fâchée, répond Coco, en sortant de l'église ce n'est pas ce que je voulais faire, aussi je vous demande pardon si j'ai chiffonné votre caractère, c'était pas pour vous faire de la peine,

vous savez, je voudrais tant qu'à la maison on soit tous heureux. Maman avec des commandes, clientes revenues, papa ayant une place, vous tout plein gentille, et le gosse se portant bien, j'ai parlé de tout cela au Bon Dieu, peut-être qu'il va arranger bien des choses.

– Vous croyez vraiment que le Bon Dieu s'occupe de vous ? raille la grande-duchesse.

– Oui, je le crois, et de vous aussi, bien que vous soyez agaçante.

– De moi, cela s'explique.

– Non, ça ne s'explique pas. Croyez-vous que le Bon Dieu va choisir la plus méchante pour lui donner tout ce qui peut lui faire plaisir sur la terre ? Retournez-vous, machine arrière, vous aviez beaucoup de choses, Mademoiselle la grande-duchesse : un papa très beau, je le connais, et qu'on disait bon, des sœurs tout plein gentilles, et par-dessus le marché un petit frère que vous n'avez pas voulu aimer. Avec cela un beau château, un grand jardin pour vous seule, des jouets et des livres à revendre. Vous aviez tout et puis vous n'avez plus rien. J'ai réfléchi,

moi, ça doit être une punition que le Bon Dieu vous donne, tâchez de l'accepter avec le sourire parce que si vous faisiez votre examen de conscience pour une confession générale, genre de ménage à fond, j'ai idée que vous finiriez par trouver votre punition méritée. Nous voici arrivés, on ne parlera plus de tout cela, c'est dimanche, faut essayer de passer une bonne journée.

Ils entrent dans le petit magasin, le bébé est réveillé et tout joyeux de revoir Coco :

– Me voici, mon bout d'homme, as-tu été sage ? Mais je ne sais pas ton nom, tu grandis maintenant, on ne peut plus t'appeler le gosse ou le petit grand-duc. Se tournant vers Béatrice, Coco demande :

– Comment s'appelle-t-il ?

– Nianick.

– Je ne connaissais pas ce saint-là, quel drôle de nom, on va le mettre à la mode de Paris. Nick, c'est plus vite dit, et ça lui va mieux. Aujourd'hui, mon petit Nick, c'est ta grande sœur

qui va te faire déjeuner, moi j'aide maman toute la journée, elle a ses modèles à finir, on ouvre demain, faut que le magasin soit magnifique.

Béatrice ne répond pas, elle se dirige vers sa chambre et Coco se demande si, comme d'habitude, la fillette va y rester. Alors la messe, tout ce qu'il lui a dit, choses inutiles. Il ne sait plus ce qu'il faut faire pour changer cette orgueilleuse fille, la poison ! Ah ! comme il l'a bien nommée, et pourtant depuis qu'elle est si malheureuse il s'efforçait de ne plus lui donner ce nom. C'est fini, il la dédaigne, qu'elle fasse ce qu'elle voudra, qu'elle continue à s'abrutir dans sa chambre. Mais il y a maman, le gosse, ce Nick qu'il aime tant, et puis papa qui finira un jour par se fâcher.

En se dirigeant vers la cuisine pour prendre les ordres de maman, Coco est bien soucieux et, sans bavarder, comme il en a l'habitude, il se met à éplucher les pommes de terre tout en surveillant la bouillie du bébé qu'il va falloir lui donner dans dix minutes. Puisque Coco peut finir de préparer le déjeuner, maman va aller arranger le magasin,

l'après-midi est réservé pour finir les modèles. Coco promet de tout bien faire, il ne sait pas comment il pourra faire manger Nick et empêcher le bifteck de brûler, mais puisque la poison ne veut pas l'aider il faut qu'il se débrouille, il ne doit pas dire à maman à quel point la grande-duchesse est insupportable.

Dans la petite cuisine étroite mais claire, bien tristement, Coco tourne la bouillie. Demain, à cette heure, il sera à l'école, et si maman a des clientes, elles aiment bien venir le matin, qui s'occupera de Nick, il a une voix perçante et quand il se fâche papa dit que ce n'est pas tenable. Maman sera bien ennuyée, les clientes mécontentes et Nick aura faim. Que de soucis pour le pauvre Coco, ses « sauvés » lui donnent bien du tracas, facile à arranger si la poison voulait être gentille.

La bouillie est prête, la voici dans l'assiette, les pommes de terre cuisent, il va mettre le bifteck sur le gril, puis il ira chercher Nick et le fera manger pendant qu'il surveillera la cuisson de ce morceau de viande acheté si cher ce matin.

Il ouvre la porte et se trouve devant la grande-duchesse qui porte son petit frère. De sa voix arrogante, elle demande :

– Où déjeune-t-il habituellement ?

Coco ne veut pas avoir l'air surpris mais son visage n'est que sourires.

– Il déjeune où je suis, dit-il, mais je peux porter la bouillie où vous voudrez. Je crois, sans vous commander, que pour vos débuts vous auriez besoin de conseils, moi la première fois j'ai failli l'étouffer, maman m'a appris, maintenant ça va bien.

Nick n'éprouve aucun plaisir à être avec cette sœur qu'il n'a jamais vue que de loin et dont le visage, désagréable, ne lui plaît pas. Il tend les bras à Coco et à la bouillie.

– Attends, mon petit, je vais chercher la chaise, on t'installe ici et c'est la grande sœur qui va te faire manger, faut être gentil, très gentil, Coco a le bifteck.

Quelques minutes après, le bébé, installé dans sa grande chaise, devant la table de la cuisine,

accepte, non sans s'être fâché plusieurs fois, les cuillers trop pleines que lui donne Béatrice.

Tout en tournant et retournant son bifteck, Coco les encourage.

– Soufflez sur la bouillie, Mademoiselle, il n'aime pas que ça soit trop chaud ; un, deux, trois, ouvre la bouche, Nick, ça y est, vous lui en donnez trop à la fois, faut pas que la bouillie tombe de chaque côté de la bouche. J'ai fait les mêmes gaffes quand j'ai commencé, c'est l'apprentissage, faut que le métier entre, comme dit papa.

Sans aucun plaisir, Béatrice arrive à faire manger à son petit frère toute la bouillie.

– Faut le coucher, lui dit Coco, il va dormir, mais, ajoute-t-il très embarrassé, on ne peut pas le mettre dans le magasin, maman le nettoie.

– Où couche-t-il ? interroge Béatrice, qui s'étonne à avoir à demander tant de choses ; jusqu'à présent, vraiment, elle ne s'était pas souciée de savoir comment son petit frère vivait.

– En bas, dans le magasin, on dort ensemble,

ça sera encore possible pour la nuit, mais pour la journée faut trouver une autre combinaison.

– Vous n’avez pas de chambre ? demande Béatrice avec étonnement.

– Si, répond Coco embarrassé, j’en avais une, mais elle est occupée.

La grande-duchesse comprend. Tant de générosité la fait souffrir, au château de Rosalys elle n’aurait jamais donné à personne sa chambre, elle répond, profondément humiliée :

– Désormais mon frère couchera dans ma chambre, je voudrais y mettre son lit.

Son lit, c’est que justement il n’en a pas. Pendant la journée il dort dans mon ancienne voiture et la nuit je l’installe dans le lit pliant, côté tête, moi je couche côté pieds, et comme ça on passe une bonne nuit. Faudrait mieux qu’il ait un lit, mais comme je vous l’ai expliqué, Mademoiselle la grande-duchesse, on n’a plus beaucoup de sous. M. Pierre n’a pas pu donner à papa ce qu’il lui devait puisqu’on l’a emmené.

Sans poser d’autres questions, Béatrice

emporte son frère dans sa chambre et le couche sur son lit, ce lit qui est celui de Coco. Dorénavant le jeune duc restera avec elle, elle s'en occupera, elle ne veut plus être l'obligée de ces gens qui, à Rosalys, faisaient partie du personnel du château ; pour elle, grande-duchesse héritière, ce personnel ne comptait pas. Il devait être à ses ordres, la servir, des mannequins dont elle ne se souciait que pour leur dire des choses désagréables quand il y avait un retard ou une erreur dans le service.

Occupé par son bifteck, la figure en feu, Coco hausse les épaules en murmurant le refrain habituel :

– Quel poison, quel poison !

Le bifteck mis au chaud, il va prévenir maman que tout est prêt et qu'on peut déjeuner. En sortant de la cuisine, il rencontre la grande-duchesse.

– Préparez mon plateau, dit-elle, inutile de me l'apporter, je viendrai le chercher.

– Je ne refuse pas, ça simplifiera les choses ; et

le gosse, est-ce qu'il dort?

– Le grand-duc crie, répond Béatrice de son ton rogue, il faut le laisser crier, je suis décidée à l'élever comme il doit être élevé.

– Voyez-vous cela, répond Coco en s'en allant, elle-même n'est pas élevée, et elle vous prend des grands airs de maîtresse d'école, mais faut pas qu'elle martyrise mon Nick, sans cela entre nous deux il y aura du vilain.

Le déjeuner pris avec maman est heureusement agréable, et fait oublier à Coco la poison. Vaisselle lavée, cuisine rangée, magasin en ordre, maman va se mettre à faire ses modèles, elle offre à Coco, qui l'a bien aidée, d'aller au patronage retrouver ses camarades. Le petit garçon refuse, il ne veut pas laisser maman seule ; quand Nick se réveillera faudra s'en occuper, le sortir, sa sœur se lassera vite d'être l'éducatrice du grand-duc.

Dans la salle à manger, maman met sur la table toutes ses fournitures, Coco prend ses livres, ses cahiers, et revoit le tout en guettant le réveil de Nick, son gosse, qu'il ne veut pas

abandonner.

Trois heures. Du bruit dans la chambre de la grande-duchesse, un bruit que Coco connaît bien. Nick se réveille, appelle ; à ce moment-là il est toujours de bonne humeur et multiplie les sourires. Après avoir écouté quelques instants, le petit garçon pose ses livres sur la table et dit à maman :

– Je vais voir ce qui se passe, elle n’a pas l’habitude de s’occuper du gosse.

– Faut la laisser faire, mon petit, répond maman tout en travaillant, elle finira par aimer son frère et peut-être que cette affection lui développera le cœur.

Coco obéit à maman et, bien inquiet, attend encore, enfin il se décide :

– Je vais lui offrir de sortir Nick ; si elle veut elle viendra aussi.

– Il va pleuvoir.

– Alors, qu’est-ce que Nick va faire tout seul avec cette fille qui ne rit jamais. Je vais le chercher, tu permets ?

Coco toque à la porte de son ancienne chambre et, quelques minutes après, maman le voit revenir avec le bébé. Il l'installe dans la grande chaise, près de lui, et murmure :

– Elle avait l'air de tant s'ennuyer que je lui ai dit de venir, elle n'a jamais vu faire de chapeau, ça l'amusera. Quand je suis entré elle pleurait, elle a voulu me cacher son visage et m'a tourné le dos. Je lui prépare une chaise, je lui prêterai mes bouquins et je vais l'amener ici, tu veux bien ?

Elle pleurait ! Maman accorde tout ce que Coco lui demande. Béatrice arrive les yeux rouges et, en face de M^{me} Jean, est, par Coco, installée.

Tout l'après-midi, silencieuse, elle reste là, lisant de temps à autre dans les livres d'école prêtés par Coco, et regardant, avec le plus grand intérêt, créer les chapeaux. M^{me} Jean a été une des meilleures modistes de Paris ; jeune fille elle travaillait pour une de ces maisons qui, chaque saison, lance la mode. M^{me} Jean ne trouve pas très agréable d'être observée de la sorte, mais Coco a hérité du cœur de sa maman, un cœur bon,

généreux, plein de pitié pour ceux qui souffrent. La grande-duchesse a pleuré, Coco a vu ses larmes, maman ferait n'importe quoi pour la consoler.

*

Pour du changement, y a du changement ; ce n'est pas encore la perfection, juge Coco en s'en allant à l'école, mais enfin la poison, qu'il ne veut plus appeler ainsi, essaie de comprendre la situation. Elle s'occupe à peu près de son petit frère, à peu près seulement, car Coco pour ce moutard qu'il aime est très exigeant, et quand il revient de l'école, sans en avoir l'air, il inspecte Nick, sa toilette, son petit visage, et ses gentilles oreilles qu'il ne veut jamais laisser laver. Si quelque chose n'est pas bien, il le signale à maman qui se charge encore de baigner l'enfant et il ne fait à la grande-duchesse aucune observation, afin d'éviter toute discussion. On n'est pas encore complètement d'accord, il y a progrès pourtant, elle parle rarement, mais enfin

elle parle. Par exemple, on ne peut lui faire prendre l'habitude de dire merci quand on lui rend un service. À Coco, ça n'a pas d'importance, mais maman trouve cela désagréable et souvent dit à son fils :

– Ta grande-duchesse – depuis que Coco l'a sauvée, papa et maman la nomment toujours ainsi – ta grande-duchesse est bien mal élevée. Et, hier soir, énervée, maman a ajouté : Dans les palais et les châteaux, je crois que les enfants perdent leur cœur, on en fait des égoïstes et des orgueilleux.

Ah ! comme Coco a protesté ! Il a ouvert pour maman l'armoire aux secrets et lui a raconté ce qu'il avait fait avec Pucette le jour de l'anniversaire de Béatrice. Il a tout dit, la cachette sous la table, l'éternuement, le beau goûter, l'assiette enterrée dans la forêt et que, le jour du départ, il n'a pas eu le temps d'aller chercher.

Maman a été stupéfaite que Coco ait osé faire une chose pareille : pénétrer dans la salle à manger du château un jour de fête ! Mais elle ne l'a pas grondé, le geste de bonté de Marielle, dont le petit garçon s'est souvenu, a sauvé sa sœur et

son frère. Celui qui voit tout sur la terre l'a certainement voulu.

Coco passe toute la journée à l'école et y déjeune même, l'hiver maman préfère cela, l'école étant éloignée. Depuis quelques jours, papa a enfin trouvé une place. Les clientes commencent à revenir, maman a beaucoup à faire, mais jamais elle ne se plaint d'avoir trop de travail. Hier, Coco l'a entendue dire à une dame : On a trois enfants maintenant, on n'a plus le temps de se reposer. Et comme la dame lui demandait si la grande fille et le bébé étaient de ses parents, elle a répondu : Des cousins éloignés. Après le départ de cette dame, elle a expliqué à Béatrice la nécessité de cette réponse :

– Faut se méfier ; tant que votre pays sera bouleversé par la révolution, on doit ignorer que le petit grand-duc vit encore. Les chefs s'imaginent que vous avez tous péri dans l'incendie du château, mon mari m'a dit qu'il fallait le leur laisser croire. C'est qu'à Paris ils peuvent avoir des complices, prendre un enfant, le faire disparaître, ce sont des choses dont ces

bandits seraient capables. Ils ne viendront pas vous chercher ici, vous pouvez être tranquille, mais mieux vaut ne pas faire d'imprudences, on n'empêche jamais les femmes de bavarder.

Quand Béatrice a entendu répondre par M^{me} Jean : Des cousins éloignés, elle s'est avancée pour protester, mais décliner ses noms, ses titres, dans ce petit magasin, c'était ridicule, et elle a osé murmurer : Je déteste cette femme, je vais lui défendre de dire que nous sommes parents, quelle audace !

M^{me} Jean ayant expliqué la raison de son mensonge, Béatrice s'est tue, acceptant ce qu'elle considère comme une nouvelle humiliation. Depuis son départ de Rosalys, trois mois déjà, elle considère que personne n'est sur la terre aussi éprouvé qu'elle. Elle ne pense jamais qu'elle aurait pu être la prisonnière des chefs de la révolution ou brûlée vive dans le château, elle oublie qu'il y a beaucoup de personnes chassées comme elle de leur pays et qui attendent, dans la misère, de pouvoir y rentrer. Non, elle, une grande-duchesse, ne devait pas subir le sort des

autres et cette chrétienne se révolte devant l'épreuve.

Ce qui lui semble le plus pénible à supporter, c'est de se savoir à la charge de M. et M^{me} Jean ; sans eux, elle et son frère n'auraient rien. C'est pour la petite fille une souffrance de tous les instants et chaque jour, quand elle se lève, appelée par Nick, elle se dit qu'il va falloir encore, toute cette journée, accepter les bienfaits de la famille Jean. Oubliant ses sœurs, son père, elle ne pense qu'à sa propre souffrance qu'elle ose appeler martyre et, chaque matin, oublie de demander à Dieu le courage dont elle a besoin pour vivre chrétiennement.

Prier un Dieu qui lui impose tant de pénibles choses, à quoi bon ? Elle n'est pas comme Coco, en allant à l'école il allonge son chemin pour aller dire à ce Dieu que, devenu un homme, il travaillera pour Lui. Travailler pour Lui, c'est dans les projets d'avenir de Coco, ces extraordinaires projets qui font dire à maman : « Ne commence pas, mon petit, à me raconter des bêtises, passe ton certificat d'études, après on

verra. »

Et Coco s'efforce de bien faire ses devoirs et d'apprendre ses leçons, ce qui n'est pas toujours amusant, afin de ne pas échouer à l'examen.

Un soir de décembre, un soir où la neige emplit de silence les rues de Courbevoie, Coco rentre de l'école sans se presser, capuchon sur la tête, trouvant qu'il est délicieux de marcher sur ce beau tapis blanc. Ah ! s'il n'était pas un garçon raisonnable, presque un jeune papa, il prendrait la neige à pleines mains et ferait quelque bonhomme pour le petit Nick. Mais maman ne voudrait pas recevoir ces blanches statues qui fondraient immédiatement en arrivant dans le magasin, faisant les plus grands dégâts sur le parquet bien ciré, si difficile à entretenir, car les clientes n'essuient jamais leurs chaussures au paillason avant d'entrer.

Non, Coco ne se laissera pas tenter et il va quitter cette rue au tapis magnifique.

– Bonsoir, maman, pas de clientes aujourd'hui ? Le temps n'est pas favorable à la promenade.

– Tu te trompes, mon petit, répond maman qui travaille dans un minuscule atelier derrière le magasin, six chapeaux, tous pressés.

Je pense que tu ne vas pas veiller ; quand tu travailles, je ne peux pas m'endormir, j'ai quelque chose qui me pèse sur la poitrine et cette chose me donne d'affreux cauchemars. Maman, promets-moi que tu te coucheras.

– Certainement, mais un peu tard, voilà tout. Ne te préoccupe pas, mon petit ; pour le moment ici ça va bien, papa travaille, j'ai des commandes et mon Coco est raisonnable.

– C'est vrai, répond avec un soupir le petit garçon en pensant à la jolie neige avec laquelle il aurait bien voulu jouer, il y a un gosse ici, et bien qu'il soit trop petit pour comprendre encore, j'essaie de m'habituer à lui donner le bon exemple. M. l'abbé me l'a bien expliqué : faut jamais faire le, mal, surtout devant un petit.

– C'est très bien, accroche la pèlerine et va dans la cuisine, tu y trouveras ton goûter.

Coco grimpe rapidement le petit escalier et

entre dans la cuisine, le café au lait est dans une casserole sur le coin du fourneau, deux tartines de beurre et de confiture sont dans une assiette, sur la table.

Deux tartines, il y en a une pour Béatrice, elle n'est pas venue la chercher, il va la lui porter. Prenant l'assiette il se dirige vers la chambre, toque à la porte et entend la voix désagréable :

– N'entrez pas surtout.

– C'est bien, je ne forcerai pas la porte, soyez tranquille, je venais vous apporter votre goûter, il est dans la cuisine, quand ça vous plaira de le prendre vous viendrez le chercher.

Coco est tenté de dire : quel poison cette fille-là, mais il s'est promis de ne plus l'appeler ainsi et il doit tenir sa promesse. Il s'installe dans la cuisine décidé à goûter paisiblement, c'est agréable de manger quand on a faim. À peine commence-t-il à mordre dans sa tartine que Béatrice le rejoint :

– Je terminais quelque chose, dit-elle, c'est pour cela que je n'ai pas voulu que vous entriez

dans ma chambre. Maintenant c'est fini, vous pouvez venir.

– Qu'est-ce qui est fini ?

– Ce que j'ai fait.

– Qu'est-ce que vous avez fait ?

– Des chapeaux.

Coco s'arrête de manger et stupéfait se dresse :

– Qu'est-ce que vous racontez ! Vous voici modiste maintenant ?

– J'essaie de le devenir.

– Vous êtes sérieuse ou vous vous moquez de moi ?

– Je suis sérieuse. J'ai fait des chapeaux, maintenant il faut que vous me les vendiez.

– Que je vous les vende, moi !

– Oui, je veux avoir de l'argent.

– Pourquoi faire ?

– Mais pour moi et mon frère. Quand j'aurai de l'argent et que je pourrai tout payer, je ne

dépendrai plus de personne et je ferai ce que je voudrai.

Tranquillement, Coco se remet à goûter.

– Je ne comprends pas très bien, pour que je vous aide faudrait que je comprenne, sans ça rien à faire.

Béatrice a besoin de Coco, elle s'assied en face de lui et se rendant compte qu'elle a faim prend la tartine. Le petit garçon sort un bol de l'armoire et verse le reste du café au lait.

– Je vous écoute, dit-il, parlez-moi de votre affaire.

Stupéfaite de se trouver installée à la même table que Coco la grande-duchesse a un moment d'hésitation, elle se demande si elle ne va pas s'en aller goûter dans sa chambre. Non, elle a beaucoup à dire, il faut accepter cette nouvelle humiliation.

– Voici, dit-elle, depuis bien des jours j'ai regardé votre maman travailler.

– Oui, paraît que vous étiez comme un piquet devant elle et ça l'ennuyait joliment, elle ne vous

l'a jamais dit parce qu'elle ne voulait pas vous faire une peine de plus.

– En regardant, j'apprenais, et le soir j'essayais de faire comme elle, je crois que j'ai réussi, mais au lieu de faire de grands chapeaux, j'en ai fabriqué de petits pour les bébés et les poupées. Je me suis servie des morceaux que M^{me} Jean met dans un grand sac et je crois que j'ai réussi, venez voir.

Tartine en main, Coco suit la grande-duchesse et en entrant dans la chambre il voit Nick, prisonnier dans un parc, construit par papa pour qu'il apprenne à marcher tout seul sans fatiguer personne. Le bébé tend les bras, appelle celui qu'il aime tant, mais Coco ne vient pas pour lui. Béatrice lui montre les chapeaux, il y en a six, il les trouve gentils et s'écrie :

– Je n'y connais pas grand-chose, on va les montrer à maman, c'est elle qui décidera. Béatrice hésite, à M^{me} Jean elle ne parle presque jamais, mais Coco ayant fini sa tartine a pris les chapeaux et avec eux dégringole l'escalier, il faut bien le suivre.

Les voici dans le magasin, Coco présente les chapeaux.

– Maman, regarde ces modèles, comment les trouves-tu ?

Étonnée, se demandant d'où sortent ces chapeaux, M^{me} Jean répond :

– Très jolis, mais où les as-tu trouvés ?

– C'est Mademoiselle la grande-duchesse qui les a faits, elle t'a regardée travailler, ça lui a appris, paraît-il. Maintenant elle veut les vendre pour avoir de l'argent et payer tout pour elle et son frère. Je crois que c'est pour l'aider et que tu travailles moins, voilà ce que j'ai compris, elle l'expliquera le reste.

M^{me} Jean est surprise du désir de la grande-duchesse, elle pense qu'un cœur d'enfant a toujours en lui des trésors cachés. Coco a fait sortir un de ces trésors, cela ne l'étonne guère, tout le monde dit qu'on ne résiste jamais longtemps à Coco.

– Ces chapeaux ne sont peut-être pas faciles à vendre, mais si vous voulez, Mademoiselle, je

vais essayer. Je les mettrai demain dans la vitrine et j'écrirai sur une carte : modiste pour bébés et poupées, vous aurez peut-être des clientes.

– Merci, madame.

Ça y est, pense Coco, elle a dit le mot que maman voulait entendre. Tout va bien, moi je vais m'occuper de la publicité. Je connais des quilles, je leur en parlerai, et puis les copains de l'école ont des sœurs, faudra qu'elles viennent voir la modiste pour poupées. Ça va, encore quelque temps et la poison ne sera plus du tout poison. Allons voir Nick qui crie comme il sait crier.

*

Noël ! pour Coco c'est la plus belle fête de l'année et, bien qu'on ne soit pas riche, il faut la célébrer magnifiquement ; tout ce mois de décembre Coco n'a pensé qu'à cette fête. Au retour de l'école, chaque jour, il demandait à sa maman s'il n'y avait pas quelque commande

pressée à porter. Livrer les chapeaux lui plaisait, presque toutes les clientes lui donnaient une petite pièce pour sa course, et cette petite pièce allait grossir le trésor qu'il préparait pour ses achats de Noël.

Papa travaillait maintenant, il avait promis à son fils de l'aider, et maman avait ajouté que si les clientes payaient elle aussi donnerait quelque chose. Avec cet argent Coco faisait mille projets. Nick était celui qu'on devait gâter le plus. Un premier Noël sans son papa et sa maman, avec pour toute famille une sœur pas drôle tous les jours, c'était une chose triste, et Coco voulait par ses cadeaux, son affection, essayer de remplacer les absents, ces absents dont on était sans nouvelles.

De temps en temps papa achetait un journal et y trouvait de vagues dépêches sur le duché de Brandellhys. Les révolutionnaires étaient, croyait-on, les maîtres du pays, mais de la famille régnante on ne parlait plus, elle était oubliée, disparue, personne n'avait l'air de s'en inquiéter.

Pendant ce mois de décembre, à l'école, Coco

a été le modèle de la classe, toutes les premières places ont été pour lui et pendant la récréation, afin de ne pas être tenté par ses inventions, il a accepté le premier jeu proposé par ses camarades. Lui, le meneur de la bande, le risque-tout, a joué comme le plus tranquille des élèves. Ses notes ont été excellentes et ses parents l'ont récompensé en lui donnant de l'argent, cet argent dont, dit-il, il a tant besoin.

La veille de Noël il demande la permission d'aller faire ses achats, il voudrait se rendre dans un magasin de Paris mais maman ne le permet pas, Neuilly est de l'autre côté du pont et il y a de très belles boutiques, Coco peut y trouver tout ce qu'il veut.

Déçu il s'est mis en route et s'il a l'idée qu'il peut, avec le métro, facilement aller à Paris sans que maman le sache, il repousse avec énergie cette tentation. La veille de Noël on ne peut désobéir, il faut se préparer pour la fête et on s'y prépare en luttant avec ses défauts et ceux de Coco, il le sait bien, sont nombreux. Il est un indépendant, n'aimant pas l'autorité, et désirant

toujours écouter ses fantaisies, et les fantaisies de Coco, si aujourd'hui il les écoutait, le conduiraient dans tous les magasins de Paris pour y découvrir l'ours le plus grand, le plus beau, le moins cher, pour Nick, ce, bébé qu'il a sauvé et que maman et papa appellent : « ton petit grand-duc ».

Coco chasse la tentation, passe fièrement devant le métro, et pénètre dans le bazar de l'avenue de Neuilly indiqué par maman. Tout de suite il se dirige vers le comptoir où les animaux attendent le client, et, sérieux, la chose est grave, il regarde attentivement toutes les bêtes en peluche. Il faut que le visage de l'ours soit agréable afin que Nick l'aime. Nick commence à se rendre compte, de la bonne humeur des gens, et quand sa sœur va piquer une colère et dire des choses désagréables il se met à crier avec une telle violence que, souvent, la grande-duchesse est obligée de se taire. Nick sera un malin petit garçon, Coco en est certain.

Un ours, couleur terre, les blancs sont trop salissants, a une gueule presque souriante, il est

très plaisant, mais il s'agit d'en connaître le prix, ici pourra-t-il marchander comme au marché ? Il appelle une vendeuse qui ne faisait aucune attention à ce jeune acheteur.

– Combien l'ours, Mademoiselle ?

– Quarante-neuf francs.

– C'est bien cher. Et il ajoute avec un sourire, un sourire qui plaît aux marchandes du marché : N'y a-t-il pas moyen d'avoir une petite différence, c'est pour un bébé très gentil, provisoirement sans parent, et je ne suis pas un capitaliste, vous pouvez me croire.

La vendeuse rit et répond :

– Pour celui-là ce n'est pas possible, mais j'ai un ou deux ours démarqués, je vais aller voir à la réserve, attendez-moi.

– Merci, Mademoiselle, vous êtes bien gentille.

Coco profite de l'absence de la vendeuse pour jeter un coup d'œil sur les autres comptoirs, il veut acheter pour maman un sac à main, le sien est fané, percé, bon pour la poubelle, et pour celle

qu'il ne veut plus appeler la poison, un dé et des ciseaux dans une boîte, genre trousse. La grande-duchesse continue à faire des chapeaux de poupées, maman a réussi à lui en vendre dix dans le mois, c'est un commencement dont elle paraît contente, mais elle ne manifeste pas souvent ce qu'elle ressent. On ne peut pas dire qu'elle soit gentille, non, mais elle est moins désagréable, et le mot merci ne semble plus lui écorcher les lèvres quand elle se décide à le dire. Tous les dimanches elle vient avec Coco à la messe et l'après-midi, quand il fait beau, ils promènent le petit grand-duc. Ou fait ensemble de belles balades dans le bois de Boulogne ; pendant ces balades elle consent à parler et se fait raconter par Coco sa vie d'écolier. Un jour elle lui a demandé de lui prêter ses cahiers et ses livres afin qu'elle puisse se remettre à travailler, elle a ajouté de sa voix de grande-duchesse commandant à Rosalys :

– Je dois continuer mon instruction, je ne peux pas être de celles qui se contentent de savoir peu de choses.

Cette fille-là, a pensé Coco, c'est pourri

d'orgueil, mais il lui a tout de même prêté livres et cahiers et, maintenant, le soir, au retour de l'école, au lieu de travailler dans la salle à manger il travaille dans la chambre de la grande-duchesse qui fait avec lui ses devoirs. Coco doit reconnaître que cette manière de travailler lui a fait gagner beaucoup de places, la grande-duchesse sait bien des choses qu'il ne sait pas. Ce travail fait avec une quille dont le visage n'est jamais souriant est plutôt une corvée, mais ce mois de décembre toutes les corvées doivent être acceptées avec bonne humeur.

La vendeuse revient tenant deux ours plus grands que celui choisi par Coco.

– Voici ce que j'ai trouvé, dit-elle, un est soldé à vingt-neuf francs, il a une patte décollée que vous arrangerez facilement ; l'autre a perdu un œil.

Un œil de moins, ce n'est pas possible, Coco se décide pour celui dont la patte est décollée et le visage agréable.

– Merci, Mademoiselle, je prends celui-là, mais ce n'est pas fini j'ai encore des achats à

faire.

– C'est très bien, je vous accompagne.

Coco achète un sac à main, marron, qu'il trouve magnifique, la trousse pour Béatrice, une pipe pour papa, il a laissé la sienne à Rosalys et enfin l'arbre ! Mais il est obligé de le prendre petit, tout petit, car il a dû faire addition, soustraction, et il s'est rendu compte qu'il ne lui restait pas grand-chose.

Encore une fois il a de la chance, une vendeuse aussi gentille que la précédente lui découvre un sapin dont une branche cassée a fait diminuer le prix. Coco le réparera comme il réparera la patte de l'ours et il aura un arbre magnifique. Du billet de cent francs, représentant pour le petit garçon tant de privations et d'efforts, il ne reste que vingt sous, ce sera pour le premier pauvre rencontré, il ne faut pas les oublier.

Chargé de paquets, heureux de tout le plaisir qu'il va donner aux autres, Coco prend le chemin du retour. Il est content de ses achats, maman a eu raison, et comme il a bien fait de lui obéir ; dans les magasins de Paris il n'aurait pas trouvé

mieux et les vendeuses, énervées par de nombreuses clientes, eussent été peut-être moins gentilles. Dénicher des occasions la veille de Noël, c'est une chance inespérée.

À Courbevoie il ne rentre pas par le magasin pour embrasser sa maman comme à chaque retour, aujourd'hui tout est mystère et personne ne doit voir les cadeaux. On dînera à huit heures, papa est de service cette nuit et s'en va à neuf heures, le petit grand-duc verra l'arbre, il recevra son ours avant de se coucher, tout est réglé d'accord avec maman.

Sur la table de la salle à manger Coco pose ses achats, puis va vers le petit escalier qui conduit au magasin et crie :

– Je suis rentré, maman, tout va bien, mais ne monte pas, je prépare ce qu'il y a à préparer et papa s'occupe du dîner, on t'appellera quand ce sera prêt.

Coco se dépêche, que de choses à faire ! Recoller la patte de l'ours, réparer la branche cassée du sapin, l'installer au milieu de la table et le décorer avec ce qu'il a pu ramasser depuis un

mois : papier d'étain dont il a fait des fleurs, guirlandes, petits morceaux d'ouate simulant la neige. Tout a été prévu par l'ingénieux Coco et l'arbre garni, les cadeaux posés autour, il se recule pour juger de l'effet.

Il trouve le tout superbe et vraiment ne pensait pas que ce serait si beau. Maintenant, il va mettre le couvert, trois assiettes seulement, le petit grand-duc prend sa bouillie dans la chambre de sa sœur et Béatrice a toujours son plateau, même la veille de Noël elle ne voudra pas faire autrement. C'est un peu triste de ne pas dîner avec Nick, mais Coco sait que ce n'est pas dans les choses possibles, un grand-duc ça doit manger tout seul. Il se souvient du protocole du château de Rosalys et des laquais, les blancs et le rouge, qui entouraient la table où les grandes-duchesses prenaient leur repas.

Coco ne veut pas se laisser attrister et il s'en va voir papa en train de confectionner un bon dîner, un de ces dîners comme il sait les faire. Sur la table de la cuisine Coco aperçoit la surprise : un gâteau, sabot de Noël, tout en nougat, mais

comme ça doit être une surprise il a l'air de ne pas le voir.

– Papa, seras-tu bientôt prêt, peut-on appeler tout le monde ?

– Cinq minutes, mon petit, et je sers.

– Ça va, je vais prévenir nos invités.

À la porte de Béatrice, Coco frappe.

– Peut-on entrer ?

– Oui.

Coco pénètre dans la chambre. Nick est superbe, ses cheveux commencent à friser et ont été bien brossés, il ressemble à un ange comme on en voit dans les tableaux d'église, une combinaison de laine blanche, immaculée, fait ressortir la délicatesse de son teint, il est de charmante humeur et tend les bras.

La grande-duchesse a une robe neuve que Coco ne lui connaît pas. Il trouve que c'est poli de l'admirer.

– Vous avez une belle robe.

– Ce sont mes chapeaux qui l'ont payée,

répond fièrement la grande-duchesse.

– Mazette, le commerce va, j'en suis bien content pour vous. Et il n'ajoute pas ce qu'il pense : Pour maman aussi.

Par extraordinaire la grande-duchesse a l'air de bonne humeur, et cette expression aimable change tellement son visage que Coco la trouve moins laide que d'habitude, décidément ce soir tout s'annonce bien.

– Vous êtes prête, comptez soixante, et venez dans la salle à manger.

Coco se précipite pour allumer les petites bougies de l'arbre, et, quand elles brûlent toutes, crie à pleine voix :

– Noël ! Noël ! Papa, maman, Mademoiselle la grande-duchesse, Nick, venez vite !

Maman monte l'escalier rapidement pour voir la joie de son petit garçon, papa arrive de la cuisine en portant le sabot et la grande-duchesse vient avec Nick dans ses bras.

– Bon Noël à tous ! s'écrie Coco. Regarde l'arbre, Nick, c'est beau les bougies, et voici

l'ours que le Petit Noël a permis que tu aies. Maman, tu as un sac pour remplacer celui que tu jetteras demain, une pipe pour papa, et pour Mademoiselle la modiste pour poupées, une trousse. Vous êtes tous contents, moi aussi.

Au moment où Coco dit ces paroles un coup de sonnette se fait entendre. Le magasin est fermé, c'est à la porte du petit logement qu'on sonne.

– Qui est-ce qui nous dérange, dit maman, tous les chapeaux promis sont livrés, va voir, Coco.

Coco obéit et reste assez longtemps absent, puis il revient avec un visage changé.

– Qui est-ce ? demande maman avec indifférence, elle examine son sac et le trouve vraiment joli.

– Deux messieurs veulent voir papa, j'ai répondu qu'il était occupé, et qu'il allait s'en aller à cause de son service, ils ont dit : Prévenez-le que nous venons de la part de la Préfecture de police, il doit nous recevoir immédiatement.

Qu'est-ce qu'on fait, papa ?

Aussi étonné que son fils, M. Jean se demande ce que la Préfecture de police peut bien lui vouloir, il regarde sa femme subitement inquiète, puis la grande-duchesse et son frère. Il va leur dire de retourner dans la chambre, trouvant inutile qu'ils restent là, mais il n'en a pas le temps, deux messieurs pénètrent dans la salle à manger.

– Monsieur Jean ? demande l'un d'eux.

– C'est moi.

– Préfecture de police, voici la carte.

– À quel sujet venez-vous ici ? répond M. Jean qui ne se laisse pas intimider.

– Nous avons besoin de renseignements.

– Me concernant.

– Oui.

– Mes papiers militaires sont en règle, je dois faire une période dans six mois, j'ai eu un sursis, j'étais à l'étranger.

– Il ne s'agit pas de votre situation militaire.

Vous étiez à l'étranger, dites-vous, l'été dernier ?

– Oui, j'étais cuisinier-chef au château de Rosalys, duché de Brandellhys.

– Nous le savons et nous venons vous demander à quelle date exacte vous avez quitté le château.

– Le douze septembre, je m'en souviens, ce n'est pas une date qu'on oublie.

– Très bien, savez-vous que ce jour-là le château a été incendié ?

– Naturellement, on a vu ça de la route, la montagne entière avait l'air en feu.

Avec un sourire qui déplaît à Coco l'autre monsieur ajoute :

– Vous avez vraiment quitté le château à temps.

– Oui, répond M. Jean, on a eu de la veine, ça on peut le dire. On a réussi à passer parce que j'ai pris des chemins de montagne ; sans cela les révolutionnaires nous auraient peut-être arrêtés, ils arrêtaient tout le monde.

– Oui, vous avez eu de la veine, reprend le même monsieur. Et il ajoute : Vous n'en aurez peut-être pas toujours autant.

En entendant ces paroles maman devient toute pâle, Coco sent ses cheveux se hérissier et un courant d'air lui passe entre les deux omoplates. Nick s'impatiente, il veut prendre les bougies allumées et griffe sa sœur qui résiste à son caprice.

Effrayé, se troublant, papa demande :

– Mais... qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Que vous allez venir vous expliquer au Palais de Justice sur l'incendie du château de Rosalys, incendie qui a eu lieu le douze septembre.

– Qu'est-ce que vous osez insinuer ? s'écrie M. Jean en jetant sa pipe sur la table, la belle pipe que Coco lui a donnée.

– Je n'insinue rien, je vous répète que vous devez venir vous expliquer à la Préfecture de police sur votre départ du château de Rosalys le douze septembre.

– C’est bien, j’irai et ça ne sera pas long, je vous le promets, faut pas qu’on m’embête ou je manque de patience. Ce soir et demain je suis de service, annoncez-moi pour samedi huit heures.

– Vous n’avez pas compris, c’est tout de suite qu’il faut venir.

– Impossible, je prends le service à neuf heures.

– J’ai le regret de vous dire que vous ne prendrez ce service qu’après avoir répondu à certaines questions, veuillez ne pas continuer cette discussion et nous suivre.

M. Jean devient tout pâle, il regarde sa femme dont les yeux sont pleins de larmes, Coco qui a un visage convulsé, l’arbre de Noël, derrière lequel Béatrice se cache avec son petit frère. Conscience en paix, mais révolté, il s’écrie :

– Et si je refuse ?

Le monsieur qui parle peu dit de sa voix moqueuse :

– Nous serons obligés de vous arrêter.

Arrêté ! Coco a à peine entendu ce mot qu’il

se précipite vers celui qui vient de le prononcer, ses poings crispés le menacent et il crie :

– On n’arrête que les voleurs, mon papa n’en est pas un. Ici vous n’avez rien à faire, allez-vous-en ; d’abord, c’est Noël. Et avec dans la voix des sanglots, il ajoute : Vous n’avez qu’à regarder la table pour vous en rendre compte, faut pas venir nous ennuyer aujourd’hui, mon papa ira à la Préfecture le jour qu’il vous a dit, allez-vous-en.

Impatientés, les policiers repoussent le petit garçon.

– Voulez-vous venir, Monsieur, cette scène ne peut durer, prenez votre livret de famille et vos passeports.

Dans le petit logement il y a trois enfants et sur le livret de famille un seul est marqué. Il va falloir s’expliquer sur cette augmentation de la famille, la chose ne sera pas facile. M. Jean ne résiste plus, à quoi bon, ces hommes de la police ne s’en iront pas sans lui et Coco pourrait faire n’importe quelle sottise qui aggraverait la situation. Il ouvre la porte de sa chambre et dit :

– Je prends un paletot, les papiers, et on part.

Les deux hommes ne quittent pas M. Jean, ils le suivent dans sa chambre, se tiennent près de lui pendant qu’il embrasse sa femme et son fils.

– À demain, mon petit, je suis de service toute la nuit pour le réveillon, vous ne m’attendrez pas.

Coco n’a plus ni voix ni jambes, seuls ses poings pourraient encore lui obéir ; épouvanté, il voit son papa s’en aller avec les deux hommes de la police qui ont de si méchants visages. Sur une chaise maman sanglote, Béatrice tient toujours Nick dans ses bras, un Nick triste qui va se mettre à pleurer, les bougies de l’arbre sont presque consumées et les cadeaux ont été laissés sur la table. La fête de Noël, préparée par Coco avec tant de joie, est-ce possible qu’elle se soit terminée par le départ de papa pour la Préfecture de police.

Coco a vraiment trop de chagrin, il oublie la grande-duchesse et son frère, et se mettant à genoux, près de maman, cachant son visage dans la robe maternelle, il crie toute sa peine.

– Je ne veux pas qu'on me garde mon papa, on n'arrête que les voleurs, on ne va pas le mettre en prison, allons le chercher, ne le laissons pas tout seul avec ces gens-là.

Maman prend Coco dans ses bras et oubliant son chagrin cherche à le consoler.

– Ils ont dit qu'ils avaient besoin d'explications sur l'incendie du château, cela ne veut pas dire prison, ton papa sera là demain matin.

Bien que Coco ne l'espère pas, il répond :

– Oui, il sera là demain matin. Et il reste blotti près des genoux où il a trouvé un refuge.

Béatrice s'est décidée à bouger, elle a assis Nick sur un coussin et lui a donné son bel ours, puis elle a soufflé les bougies, qui menaçaient d'enflammer l'arbre, et s'approchant de la mère et du fils, d'une voix timide que M^{me} Jean et Coco ne lui connaissent pas, elle dit :

– Madame, je voudrais bien que tout s'arrange pour Monsieur Jean. Et elle, ajoute : Si vous voulez prendre quelque chose j'irai chercher le

dîner à la cuisine et... et... mon petit frère et moi nous dînerons avec vous, tous ensemble, on sera moins malheureux.

En entendant ces paroles Coco se redresse, il regarde la grande-duchesse dont le visage a une expression de bonté inaccoutumée, et lui tendant la main il dit :

– Vous êtes une chic quille, j’aurais jamais cru que vous puissiez être aussi gentille, j’oublierai pas, vous savez. Avant ce soir, je vous supportais, à cause de Nick, mais je ne vous aimais pas ; maintenant on va s’aimer et si papa a besoin de nous vous nous aiderez.

Et, acceptant la main de Coco, la grande-duchesse répond :

– Oui, je vous aiderai.

*

M. Jean n’est pas revenu le lendemain, ni le surlendemain, et maman qui a été chercher des nouvelles à la Préfecture, après bien des

démarches, a rapporté cette réponse :

– On vous a écrit, vous allez recevoir une lettre.

Et Coco et elle ont attendu avec impatience le facteur.

Un matin deux lettres arrivent : une de papa qui ne dit pas grand-chose : « Ne vous inquiétez pas, je suis bien traité, je reviendrai dès que la situation sera éclaircie » et une autre qui convoque maman, Jacques Jean, c'est Coco, et la fillette qui habite avec le ménage Jean au Palais de Justice à quinze heures.

Cette convocation surprend maman, mais elle pense qu'on les fait venir pour éclaircir la situation, tout vaut mieux que l'incertitude et l'inaction.

La difficulté c'est de trouver quelqu'un pouvant garder le bébé, il n'est pas commode et a besoin d'une surveillance de tous les instants. Une voisine accepte cette charge et vers deux heures, il ne faut pas être en retard, la grande-duchesse, Coco, maman se dirigent vers le métro

qui les mettra près du Palais de Justice.

Ce n'est pas une promenade agréable, tous les trois sont impressionnés, et Béatrice comprend difficilement qu'on soit obligé d'obéir à l'ordre d'un monsieur qu'on ne connaît pas parce qu'il parle au nom de la Justice.

Le métro est pour Béatrice une révélation, elle n'a jamais voyagé qu'en avion ou en auto, et ce train sous terre lui semble effrayant, elle préfère voyager dans le ciel ; mais, comme d'habitude, elle est silencieuse et garde pour elle ses impressions. Quand elle arrive devant le Palais de Justice, ce vieux palais bâti au bord de la Seine, elle et Coco se rapprochent de M^{me} Jean, tout ce qu'ils savent sur ce Palais se dresse devant eux. Quelques jours avant Noël ils ont appris l'histoire de la reine Marie-Antoinette, c'est dans un cachot de ce Palais qu'elle a été enfermée et elle est partie de là pour l'échafaud.

En apprenant cette terrible histoire Coco avait dit :

– Un jour on ira visiter le cachot de la pauvre reine, il paraît qu'il est resté tel qu'il était, on n'a

pas osé y toucher. Et grave il avait ajouté : Ce n'est pas drôle d'être roi ou reine, quand tout va bien faut être des exemples, et quand ça va mal on s'en prend toujours à ceux qui gouvernent ; mais maintenant, on n'oserait plus les guillotiner.

Il avait dit cela parce que, tout à coup, il s'était souvenu que le papa de Béatrice et de Nick devait être en prison, gardé par des révolutionnaires.

En gravissant les escaliers, la grande-duchesse pense à son père qui est peut-être enfermé dans quelque prison, livré à des gardiens qui ne le respectent plus et le font souffrir comme on a fait souffrir la malheureuse reine de France.

M^{me} Jean a bien du mal à trouver le cabinet où elle et les enfants sont convoqués. Désagréables, les huissiers la renseignent sans aucune précision, elle va d'un couloir à l'autre et finit par revenir à la même place. Enfin après avoir traversé des salles encombrées d'avocats, elle arrive devant une porte où un huissier lui dit :

– C'est ici, attendez, vous passerez à votre tour.

Impressionnée, elle s'assied, Coco se met à sa droite et Béatrice à sa gauche, va-t-il falloir rester ici toute la journée, bien des gens sont déjà là.

– Jacques Jean, appelle l'huissier.

Coco se lève, très intimidé, et regarde maman. Pourquoi ne bouge-t-elle pas ?

– Par ici, dit l'huissier, et Coco comprend qu'il va entrer seul dans le cabinet du juge d'instruction. Ça ne lui plaît guère, mais il ne veut pas se laisser intimider.

– Et maman, demande-t-il, elle ne vient pas ?

– Non.

– Ça va, alors, allons-y.

L'huissier ouvre une première porte, puis une seconde, et introduit le petit garçon dans le cabinet du juge d'instruction. C'est une grande pièce sombre ; derrière les vitres on aperçoit la Seine, une vilaine Seine grise, pareille au ciel. Un monsieur à cheveux blancs est assis derrière une table, ça doit être le juge, à gauche un autre homme a devant lui un grand papier, le secrétaire sans doute.

Coco ne veut pas être effrayé, mais il croit bien que cela lui sera difficile de parler.

Sans lever les yeux, tout en continuant à lire, le juge demande :

– Vos nom, prénoms.

Coco va-t-il pouvoir répondre, quelque chose l'étrangle, l'étouffe, il réussit à bafouiller :

– Jacques Jean.

– Votre âge ?

– Douze ans depuis Noël.

– Levez la main, jurez de dire la vérité, toute la vérité.

Coco se tait.

Impatienté, le juge lève la tête.

– Avez-vous entendu ?

– Oui, monsieur.

– Eh bien ! qu'attendez-vous ?

– Je ne veux pas jurer.

– Qu'est-ce que vous racontez ?

– Quand j'aurai juré faudra que je vous

réponde, et comme je ne sais pas ce que vous allez me demander, il y a peut-être des choses que je ne pourrai pas vous dire.

Stupéfait, le juge tape sur la table.

– Savez-vous ce que cela signifie : Justice ?

– Oui, ça sert à juger des gens qui ont fait le mal : voleur, assassin ; mais quand au nom de la Justice on vient prendre, chez lui, un papa qui a toujours fait le bien, je ne sais plus ce que c'est.

– Voulez-vous vous taire.

– Je ne demande que cela.

– Répondez à mes questions.

– Sauf votre respect, Monsieur le juge, je ne peux pas répondre puisque vous me dites de me taire.

– Avez-vous fini de vous moquer de moi ?

– Je ne me moque pas, je vous prie de croire que je n'en ai aucune envie. J'aimerais mieux ne pas être ici, seulement comme c'est pour papa que vous nous avez fait venir, alors on est venu.

Le juge regarde attentivement le petit

bonhomme qui est devant lui, il a l'habitude de déchiffrer sur les physionomies des individus ce qu'ils sont, et le visage de Coco est un de ceux qui plaisent à tous.

– Racontez-nous, reprend-il, tout ce que vous savez sur la journée du douze septembre, vous étiez avec vos parents au château de Rosalys ? Si vous dites la vérité, rien que la vérité, cela servira à votre papa.

Coco est très embarrassé, parler du douze septembre c'est révéler la présence chez eux de la grande-duchesse et de son petit frère. Mais Béatrice est convoquée, il est certain qu'elle déclinera nom, titre, tout le fourbi enfin ; faut pas mentir, ça pourrait nuire à papa.

– Je vous raconte, mais je voudrais bien m'asseoir. Ça vous coupe les jambes d'être chez vous et, comme l'histoire est un peu longue, je prends mes précautions.

L'huissier avance une chaise et le petit garçon est bien coulent d'en prendre possession. Assis, il se sent mieux et, plein de courage, reprend :

– Faut-il que je vous raconte le commencement ?

– Dites ce que vous savez.

– J'ai fait connaissance d'abord avec les jambes des grandes-duchesses, on était cachés sous la table un jour de goûter de gala. Pucette, c'est ma petite amie, a éternué, elle est en Italie, mais je n'ai pas son adresse, donc elle a éternué ; l'éternuement, vous le savez je pense, c'est défendu à la Cour. Naturellement le majordome, le chef du personnel, un monsieur très bien auquel vous ressemblez, a voulu savoir qui a éternué. Les laquais blancs n'ont pas bougé et les deux grandes-duchesses, il y en a trois, ce sont mises à chercher dans la pièce qui pouvait avoir fait ce bruit. La plus jeune, la plus gentille, nous a découverts sous la table, mais elle n'a rien dit.

– Cela se passait le douze septembre ? demande le juge qui s'impatiente.

– Non, je vous explique comment on a fait connaissance avec les grandes-duchesses ; sans cela, Monsieur le Juge, vous ne comprendrez pas la suite.

– Je vous prie de borner votre récit à la journée du douze septembre. Répondez à mes questions. À quelle heure, le douze septembre, avez-vous quitté le château ?

– Papa était venu nous dire pendant qu'on déjeunait qu'on devait être prêts à partir à trois heures, bagages et personnes.

– Vous a-t-il dit pourquoi il voulait quitter le château ?

– Oui, parce qu'il allait se passer du vilain.

– Ce vilain, comme vous dites, c'était l'incendie du château ?

– Probable.

– Et votre père, le sachant, s'en allait, emmenant sa femme et son fils sans se soucier des enfants qui étaient encore au château.

Coco ne se rend pas compte exactement du danger de cette question, pourtant les paroles du juge le révoltent.

– Est-ce que vous croyez qu'on savait ce qui se passait au château ? Depuis des jours et des jours on n'avait plus le droit de sortir, on vivait

enfermé comme des lapins domestiques et papa ne circulait qu'avec des soldats. Le château ! personne ne pouvait y pénétrer et les murs du parc étaient gardés par les hommes de la police et leurs mitrailleuses. C'était pas drôle vous savez, vous n'avez peut-être jamais vu une révolution, alors vous ne pouvez pas comprendre.

– Je vous prie de ne faire aucune réflexion, contentez-vous de répondre.

– Je réponds, il me semble, Monsieur le juge, que je ne peux pas faire mieux.

– Alors c'est à trois heures, dites-vous, que votre père, votre mère et vous avez quitté le château ?

– Oui.

– Vous êtes partis dans une camionnette que votre père conduisait ?

– Oui.

– Et dans cette camionnette, reprend le juge, il n'y avait pas d'autres personnes que vous et vos parents ?

Voilà la question difficile, celle que Coco

craignait. Tout comme lui papa a dû être interrogé, a-t-il révélé la présence de Béatrice et de son frère ? Sans doute puisque la grande-duchesse attend dans l'antichambre son tour de venir bavarder avec ce monsieur.

Les yeux clairs de Coco continuent à regarder l'homme qui l'interroge.

– Non, Monsieur le juge, répond-il, il y avait deux autres personnes, mais vous devez en savoir autant que moi sur ce sujet-là.

– Je ne vous demande pas ce que je sais, ce qui importe c'est que vous me disiez la vérité. Comment se nomment les personnes parties avec vous du château de Rosalys ?

– Je ne sais pas si je dois vous le dire, papa m'a bien recommandé de me taire, faut se méfier des révolutionnaires, ils ont, paraît-il, des amis partout, et ils vous enlèvent un enfant sans que la police soit fichue de le retrouver.

– Vous refusez de dire les noms des personnes parties avec vous ?

– Je refuse, sans refuser ; si la personne que

vous avez convoquée veut vous dire son nom, elle vous le dira, mais j'ai pas voulu jurer à cause de ça, ce n'est pas mon secret.

Le juge n'insiste pas, il penche de nouveau la tête sur le dossier étalé sur son bureau et après l'avoir compulsé demande :

– Vous rappelez-vous à quel moment vous vous êtes aperçu que le château de Rosalys brûlait ?

– Oui, je me le rappelle très bien, c'est pas comme la chronologie des rois de France qui ne veut jamais rester dans ma tête. On roulait dans la forêt à une allure rapide ; le gosse, abruti par le rouge, n'avait pas encore crié, ça devait être vers les cinq heures, car il faisait encore jour. J'ai écarté le rideau arrière de la camionnette et j'ai regardé la montagne sur laquelle était bâti le château ; c'était un bloc de feu. J'ai prévenu papa, il a arrêté la voiture, est descendu et a regardé. Ils brûlent le château, m'a-t-il dit, je pensais bien que ça finirait ainsi. Et puis on est reparti, papa et maman ne savaient pas encore quelles personnes autre que moi étaient dans la

voiture ; c'est la frontière passée que je leur ai appris.

– C'est bien, vous pouvez vous retirer.

Coco se lève, content de s'en aller, il a l'impression de ne pas avoir dit de bêtises pouvant nuire à papa. Maman lui avait bien recommandé de réfléchir avant de parler et il a réfléchi.

– Au revoir, Monsieur le juge, dit-il poliment, on a fini par s'entendre, vous ne devez pas être mécontent.

Le greffier fait sortir le petit garçon et le conduit dans un couloir gardé par un huissier.

– Vous attendrez votre mère, elle viendra vous rejoindre après son interrogatoire.

En voilà des histoires, pense Coco, croirait-on pas qu'on est des criminels. Quand je serai grand faut pas que la Justice compte sur moi, quel métier.

Le petit garçon ne s'assied pas sur le banc de bois, il préfère s'approcher de la fenêtre et regarder dans la rue, le temps passera plus vite.

Maintenant maman est sur la sellette, après ce sera le tour de la grande-duchesse, si elle est de mauvaise humeur le juge s'en apercevra.

La rue, c'est toujours la même chose, les autobus, les passants, ce n'est pas très distrayant et l'huissier, un gardien, plongé dans la lecture d'un journal, n'a pas l'air de faire attention à son prisonnier.

Pourquoi maman ne vient-elle pas ? qu'est-ce qu'il invente, le juge ? Maman s'effraie facilement, elle doit être très malheureuse avec ces deux hommes. La journée va se passer dans ce Palais où le pauvre papa doit être enfermé quelque part.

La porte s'ouvre, enfin maman. Coco se précipite vers elle si content de la retrouver et, en l'embrassant, lui dit tout bas :

– Fini pour toi aussi, on attend la grande-duchesse et on met les voiles. Quelle invention cette Justice, ici, je crois qu'il ne faut rien dire, les murs ont l'air de vous espionner, sans parler de celui qui lit là-bas. Asseyons-nous à côté l'un de l'autre, ça sera moins triste, et puis j'ai idée

que la poison, je l'appelle comme ça c'est plus commode, va expédier le juge grande vitesse.

Coco ne se trompe pas, l'interrogatoire de Béatrice est beaucoup moins long que le sien et celui de maman, mais quand elle sort du cabinet du juge c'est une enfant si bouleversée qu'elle a peine à se tenir debout. S'accrochant à M^{me} Jean, à Coco, elle dit :

– Allons-nous-en, je ne peux pas parler, je ne sais plus ce qui se passe, mais pour M. Jean tout est bien, il sera chez vous ce soir.

Maman a un mouvement de joie, si elle osait elle embrasserait la petite fille. Coco s'écrie :

– Ça ne pouvait pas être autrement, fallait que la Justice finisse par reconnaître sa bêtise, mais ça ne sera pas facile de lui pardonner.

Bien vite ils s'en vont, la grande-duchesse ne lâche pas le bras de maman, ni celui de Coco, elle semble vraiment à bout de forces. Qu'a-t-elle donc appris dans le cabinet du juge ? Assise dans le métro près de maman, elle ferme les yeux et appuie sa tête lasse contre l'épaule de M^{me} Jean.

Coco est bien surpris, jamais il n'a vu chez Béatrice un moment de faiblesse, qu'est-ce qu'elle a donc aujourd'hui ? Faut dire, pour être juste, que depuis Noël, ce terrible jour où on a emmené papa, elle est bien plus gentille, elle a vraiment partagé leur peine, maintenant on pourra vivre avec elle sans être ennuyé par ses grands airs. Ses grands airs, aujourd'hui, l'ont abandonnée, elle n'est plus qu'une petite fille bouleversée, bien contente d'avoir trouvé un refuge près de M^{me} Jean. Qu'a-t-elle donc appris ?

Arrivée à Courbevoie, dans le petit logement, Béatrice demande à Coco d'aller chercher tout de suite Nick, elle a hâte de l'embrasser, et Coco obéit étonné par ce désir d'une sœur qui ne paraît pas brûler d'amour pour son petit frère.

Nick revient de très bonne humeur et accepte les baisers de Béatrice. L'enfant sur ses genoux, remise de l'émotion éprouvée au Palais de Justice, la grande-duchesse raconte à M^{me} Jean et à Coco tout ce qu'elle a appris.

La révolution à Brandellhys est terminée, le

grand-duc et sa belle-mère, libérés, sont en Suisse, ils attendent le plébiscite que le grand-duc exige avant de reprendre le gouvernement du duché.

– Le plébiscite, qu'est-ce au juste ? demande Coco.

– On interroge le peuple, on lui demande sous quel régime il désire vivre ; si le peuple veut être gouverné par mon père il votera pour lui.

– Élection, s'écrie Coco, je connais le truc, c'est pas toujours juste, paraît-il.

Et Béatrice reprend :

– Mes sœurs, cachées dans un couvent pendant toute la révolution, sont déjà venues rejoindre mon père en Suisse.

– Chic, elles sont sauvées !

Et d'une voix grave, Béatrice ajoute :

– Quand nous serons tous réunis, nous pourrons remercier le Bon Dieu ; sans vous, Coco, mon petit frère et moi aurions été brûlés dans le château. Le juge m'a dit qu'il regrettait de ne pas avoir su ce que vous aviez fait, il vous

aurait félicité.

– Eh bien ! comme félicitations, parlez-m'en, il avait plutôt envie de se disputer avec moi.

– Il ne savait pas, vous comprenez. À Brandellhys, les chefs actuels font une enquête pour connaître les responsables de l'incendie du château où mon père croyait que son fils et moi avions péri. On a recherché tous ceux qui faisaient partie du personnel, M. Jean comme les autres, mais pour lui tout est clair et le juge m'a promis que votre papa serait ici ce soir.

– Ça va, tu es contente, maman ? On va préparer un bon dîner, mais votre papa à vous, Mademoiselle la grande-duchesse, il ne sait pas encore où vous êtes ?

– Non, il ne sait pas, le juge va lui téléphoner ce soir, il me l'a promis, il faut qu'il vienne me reconnaître, il y a des formalités ; pour tout le monde, Nick et moi étions morts.

En entendant son nom, Nick se met à crier comme il sait crier ; aucun enfant, prétend Coco, n'a une voix pareille, déjà il commande.

– Voici un mort qui se fait entendre, dit le petit garçon en prenant l'enfant dans ses bras, un mort que j'aime tout plein. Te revoilà grand-duc, mon bonhomme, c'est peut-être pas du bonheur pour toi, mais le Bon Dieu le veut, alors faut obéir. Vive Nick, le petit grand-duc !

*

Depuis trois jours, dans une anxiété compréhensible, Béatrice attend des nouvelles et elle n'en a aucune. Elle s'imaginait que le grand-duc, prévenu le soir même par le juge, serait à Courbovoie le lendemain, et toute la journée elle est restée près de la fenêtre, guettant l'arrivée de son père.

La journée a passé, deux autres encore, et elle n'a reçu aucune lettre, aucun télégramme pour remplacer la visite qu'elle attendait.

Que se passe-t-il ? Que peut-elle faire ? Revenu, M. Jean n'a pu lui donner de détails, on lui a dit aussi que le grand-duc était en Suisse,

sans désigner la ville et qu'à son arrivée à Paris, une confrontation avec lui serait nécessaire. Il faut établir des actes civils pour Béatrice et son petit frère, depuis trois mois on les croyait morts, c'est sans doute cette procédure qui retarde l'arrivée du grand-duc.

Béatrice est désespérée, Coco a pitié d'elle et ne sait qu'inventer pour la distraire et lui prouver que cette absence de nouvelles est normale.

– Rappelez-vous le plébis..., le plébis..., je ne sais quoi, dont vous m'avez parlé, les élections enfin, peut-être que votre papa a des choses à préparer et qu'il est obligé d'attendre en Suisse le résultat des votes ; un grand-duc, ça ne doit pas voyager comme Coco.

Béatrice écoute, mais ne répond pas, bien qu'elle soit devenue beaucoup plus agréable à vivre, son orgueil autant que son affection souffrent de voir que son père n'a pas tout quitté pour venir près de sa fille et de son fils.

Souvent le passé se dresse devant elle, sa conscience lui rappelle ce qu'elle était il y a quelques mois. Hautaine avec le personnel, se

faisant servir sans jamais remercier, méchante avec ses sœurs, exigeant qu'elles acceptassent toutes les volontés. Elle était la grande-duchesse héritière, celle qui commanderait à tous, et déjà elle voulait commander. Elle se souvient aussi du jour où son père est venu lui apprendre la naissance d'un enfant qui lui enlevait ses droits d'héritière. Elle a, il faut le dire, détesté cet enfant et souhaité qu'une maladie ou un accident enlevât ce bébé de la terre. Oui, elle a été jusque-là, et pour cette pensée coupable, ce souhait impie, elle méritait un châtiment terrible, elle le comprend maintenant. Sa conscience lui reproche tous ses actes, elle n'a plus de repos. La seule chose qu'elle pourra dire, et qui lui permet d'espérer le pardon de son père, c'est qu'elle n'a pas voulu abandonner son frère. Se sauver sans lui, jamais elle n'a eu cette idée ; si c'est nécessaire Coco pourra en témoigner.

Pendant ces trois jours d'attente, un voile s'est déchiré. Intelligente, elle s'est jugée comme un juge aurait pu le faire. Elle s'est aperçu de ses défauts, de ses fautes, de ses erreurs ; si elle était restée la grande-duchesse héritière, le peuple

qu'elle aurait eu un jour à gouverner aurait été un peuple malheureux. Jamais, elle le sait bien, elle ne se serait occupé de sa misère, de ses souffrances, de son bonheur, elle n'aurait vécu que pour elle, pensant seulement à son propre plaisir sans se soucier de celui des autres ; cela, Dieu ne l'a pas voulu. Coco a raison quand il dit que rien n'arrive sur la terre sans Sa volonté. Béatrice aurait dû se soumettre, tandis qu'elle s'est révoltée et la punition, la terrible punition, est venue. Tout repentir sincère donne le pardon, c'est la promesse que Jésus a faite, promesse qui console les grands et les petits.

Le matin de ce troisième jour, Béatrice est si désespérée que Coco, en congé, lui propose d'aller jusqu'à l'église pour parler au Bon Dieu de son chagrin, ça vaudra mieux que d'écrire au juge comme Béatrice veut le faire, Coco n'a aucune confiance dans ce juge.

La petite fille accepte, elle n'a plus de volonté, elle s'abandonne, et elle qui est restée des jours et des jours sans adresser la parole à ce Coco qu'elle détestait, ne peut plus se passer de ce

compagnon qui sait si bien lui expliquer pourquoi le grand-duc n'est pas encore venu.

À l'église, agenouillée près de Coco, elle prie comme elle n'a jamais prié, c'est une confession générale qu'elle fait devant l'autel. Elle s'accuse, elle n'oublie aucune de ses fautes, puis avec quelle ferveur elle promet d'être pour tous bonne et dévouée. Elle aime son frère maintenant et jamais plus elle ne regrettera qu'il ait pris sa place, place peu enviable, mais qu'on doit accepter quand Dieu vous la donne. Et encore une fois, la grande-duchesse trouve que Coco a raison, tout devient simple quand on accepte la volonté de Dieu.

Le petit garçon agenouillé près d'elle, fils d'humbles gens, a été pour elle un exemple, elle le comprend ; il avait toutes les qualités qu'elle n'avait pas et ce fils de cuisinier valait moralement beaucoup plus que la fille d'un grand-duc. C'est difficile à admettre et pourtant c'est exact. Dans cette église, devant l'autel, la vérité s'impose, et l'orgueil de Béatrice achève de disparaître, elle se rappelle qu'il faut s'aimer

les uns les autres et que tous les hommes sont frères.

Prières dites, les enfants sortent de l'église, Coco est sérieux, Béatrice apaisée, mais encore très émue.

– Je ne vous ai jamais remercié, dit-elle à son compagnon, de nous avoir sauvés, je vous en voulais, je vous détestais.

– Pourquoi donc ?

– Vous rappelez-vous que le jour du baptême de mon petit frère, vous êtes grimpé sur le mur du parc, un mur couvert de roses.

– Ah ! oui, je m'en souviens, et sur le tennis il y avait une espèce de petite fille, mal vêtue, portant un chapeau tout déchiré, elle m'a raconté qu'elle était une grande-duchesse, je l'ai remise, je vous assure.

– Cette petite fille, mal vêtue, c'était moi !

– Pas possible ! Vous qui aviez toujours de si belles robes.

– Oui, mais ce jour-là, j'avais voulu porter ce que j'avais de plus vilain ; pour moi ce n'était pas

un jour de fête, je voulais protester à ma façon, je ne devais pas avoir ma raison.

– Sûrement, le diable devait vous commander ; quand il est le maître chez vous, faut se méfier, c'est terrible et tout va mal.

– Oui, c'est terrible, répond Béatrice gravement, mais ce jour-là, vous rappelez-vous, Coco, les choses désagréables que vous m'avez dites sur la princesse héritière ?

– Je m'en souviens à peu près ; s'il y a une gaffe à faire, Coco est toujours là, dit papa.

– C'était pas une gaffe et vous aviez raison.

– Faut plus parler de ça, Mademoiselle la grande-duchesse, on est amis maintenant.

– Oui, on est amis.

Les enfants sont arrivés dans la petite rue où se trouve le magasin de mode et Coco aperçoit, arrêtée devant la maison, une belle automobile ; serait-ce une visite pour Béatrice ?

La grande-duchesse est un peu myope et n'a rien remarqué, sa visite à l'église l'a apaisée, elle attendra dans le calme des nouvelles de sa

famille.

Lorsqu'ils ne sont plus qu'à quelques mètres du magasin, elle voit l'automobile, mais ne pense pas qu'elle peut avoir amené le visiteur attendu.

Ils entrent par le magasin. M^{me} Jean n'est pas là, ils prennent le petit escalier communiquant avec l'appartement ; tous les deux, en même temps, se rendent compte qu'il y a plusieurs personnes dans la salle à manger. Prise d'effroi, Béatrice s'accroche à la rampe, elle craint de tomber.

– Coco, murmure-t-elle d'une voix pleine d'angoisse, allez voir si mon père est là, j'ai peur.

– Faut pas avoir peur, Mademoiselle la grande-duchesse, un, deux, trois, on arrive.

Béatrice refuse d'entrer la première, c'est la tête riieuse de Coco qui paraît et ce qu'il voit l'émerveille. Deux hommes sont assis dans la salle à manger ; maman a Nick sur ses genoux et, à côté d'elle, toute mignonne, la grande-duchesse Marielle. Pour une surprise, c'est une surprise, Coco bondit :

– Ah ! Mademoiselle, que je suis content de vous revoir guérie, intacte, on ne vous a pas fait de mal au moins ?

Toujours aussi gentille, Marielle tend la main à Coco en lui disant la joie qu'elle aussi éprouve. Béatrice s'approche de son père et son premier mot est :

– Pardon.

Les bras du grand-duc saisissent sa fille, aujourd'hui tout le monde est heureux, il ne faut plus se souvenir des mauvais jours.

Et puis tout se précipite, le grand-duc, c'était prévu, est venu chercher ses enfants, il les emmène tout de suite.

En entendant ces paroles, Coco se sent très malheureux. Voir partir Nick, c'est dur, mais enfin on ne pouvait pas garder le petit grand-duc maintenant que son père est retrouvé. Maman habille l'enfant, lui met sa plus belle combinaison, une combinaison qu'elle a finie hier soir.

Après avoir embrassé sa sœur, Béatrice s'est

mise à causer avec elle et toutes deux s'approchent de leur père pour lui demander quelque chose à voix basse.

– Naturellement, répond le grand-duc, c'est bien mon intention.

– Madame, dit-il en se tournant vers M^{me} Jean, aucune parole ne peut vous faire comprendre ma reconnaissance et je voudrais pouvoir vous la prouver. Nous allons rentrer dans le duché de Brandellhys. Je pense trouver un pays calme et un peuple qui, ayant souffert de la révolution, n'en veut plus. Si M. Jean voulait reprendre du service au château, j'en serais particulièrement heureux. Quant à votre petit garçon, vous me permettrez de me charger entièrement de son éducation, je lui dois la vie de mon fils et de ma fille, je ne l'oublierai jamais, les grandes-duchesses non plus.

Intimidée, M^{me} Jean remercie, mais son mari a un contrat et ne peut quitter la France ; pour Coco elle est très reconnaissante de l'offre généreuse.

Coco a écouté la conversation, il partage l'émotion de maman, mais il lui semble qu'il doit

dire certaines choses.

– Monsieur le grand-duc, je vous remercie de ce que vous voulez faire pour moi et, si maman le permet, je vais vous expliquer comment vous pourriez m'aider. Plus tard, je veux travailler pour le Bon Dieu, rien que pour Lui, je l'ai promis quand on était dans la camionnette et que le château brûlait. Alors faudrait que j'entre au Petit Séminaire, ça coûte cher ; si vous vouliez donner un peu d'argent au collègue, je crois bien que papa ne refusera pas. Il dit toujours : « Gardez vos idées, Coco, on en reparlera. » Le moment est venu d'en parler parce que je crois bien qu'on ne se verra plus et qu'à douze ans, faut aller d'un côté ou d'un autre, et moi je connais bien celui où je veux aller.

Maman est stupéfaite, mais elle n'interrompt pas son fils, elle a toujours eu l'idée que Coco n'était pas comme les autres enfants, et si le Bon Dieu le choisit, il faut en être fier et l'aider.

– C'est entendu, dit le grand-duc, tu es un brave petit et ton collègue, personne d'autre que moi ne le paiera. Je compte que pendant tes

vacances tu viendras à Rosalys où nous serons tous heureux de te revoir. Maintenant, il faut partir, je veux être ce soir à Genève.

Les bagages sont prêts. Coco et maman font pour Nick toutes sortes de recommandations, mais le grand-duc leur apprend qu'une nurse est dans la voiture avec tout ce qu'il faut pour l'enfant.

Pour la dernière fois, Coco prend Nick dans ses bras et le descend ; il a bien envie de pleurer, mais ça ne doit pas se faire quand tout le monde est content. Stoïque, il tend à la nurse le petit grand-duc, mais l'enfant se fâche et refuse d'aller avec une personne inconnue. Béatrice doit intervenir et Nick accepte d'aller avec sa sœur. Les autres voyageurs montent, la portière va être fermée, mais Béatrice se dresse et a un geste qu'on n'attendait pas : elle se penche vers Coco, l'embrasse en lui disant :

– Merci pour tout – tout pour elle comprend tant de choses. Et elle ajoute : Je ne vous oublierai jamais, à bientôt.

Ébahi, Coco ferme la portière, la voiture s'en

va. Maman et son fils rentrent dans le petit magasin ; ils s'asseyent tous les deux, ne cachant plus leurs larmes.

– Ils étaient gentils, dit maman en essuyant ses yeux.

– Oui, répond Coco, à la fin on s'entendait tous. Puis il ajoute, un peu inquiet : Tu ne m'en veux pas, maman, d'avoir parlé ?

– Non, mon petit, je savais bien que l'idée ne t'avait pas quitté, j'en ai causé souvent avec ton père, tu iras où le Bon Dieu t'appelle et tu tâcheras d'y faire tout le bien possible. Coco, maintenant, il faut mériter l'honneur et tu as encore beaucoup à faire.

– Sois tranquille, maman, tous les jours conduite et travail extra. J'oublierai parfois, c'est sûr, mais tu seras là ; avec ton aide je n'ai pas peur. J'attaquerai mes défauts, ils succomberont. La grande-duchesse s'est bien séparée des siens, pouvais-tu croire qu'un jour elle m'embrasserait ?

– Le baiser de paix, murmure maman. Et elle ajoute en mettant les mains sur la tête de son petit garçon : Que la Volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel !

Cet ouvrage est le 373^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.